

P.O. gall. 2584 ⁵/₁



Berlin Arnhold Wannsee

FLEUR DE NICE

DU MÊME AUTEUR

La Maison des deux Barbeaux. — Le Sang des Finoël.

Les Mauvais Ménages.

Sauvageonne.

Michel Verneuil.

Eusèbe Lombard.

Au Paradis des Enfants.

Dans la Collection Ollendorff illustrée à 2 francs.

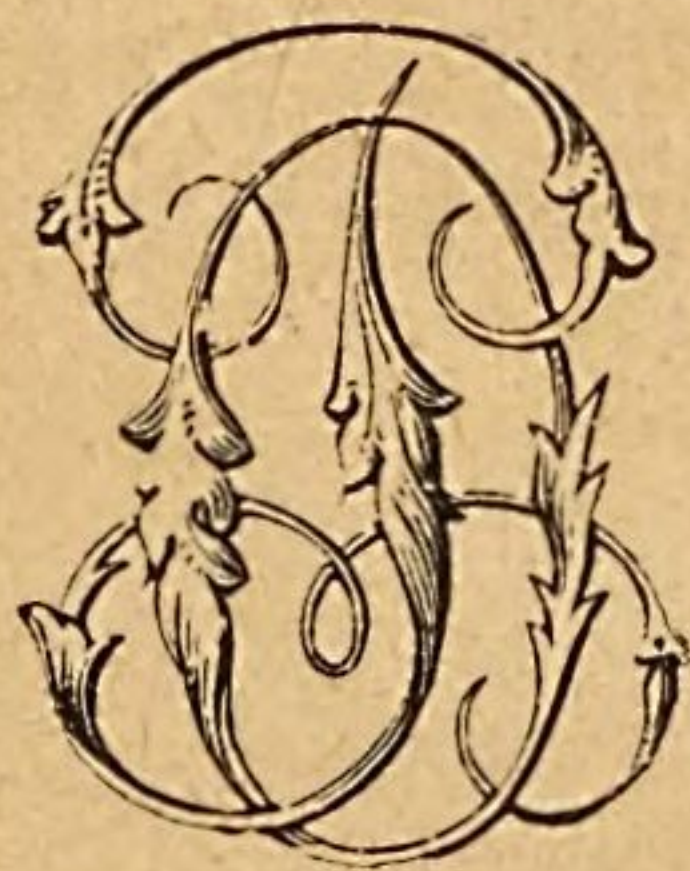
Années de Printemps. Illustrations de Maximilienne Guyon.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, rue de
Richelieu, 28 bis, Paris.

90
ANDRÉ THEURIET

✓
Fleur de Nice



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—
1896

Tous droits réservés.

ga 153/1386



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS A LA PRESSE
(1 à 10)

FLEUR DE NICE



PREMIÈRE PARTIE

I

Avril commence. Les dernières rafales de mars se sont apaisées et le printemps niçois décore de sa profuse magnificence une des plus ombreuses villas de Beaulieu, la Roseraie, appartenant aux La Frénière. Les amandiers défleuris déploient leurs bouquets de feuilles vertes, mais les pêchers viennent de s'épanouir et leur floraison transparait çà et là, comme une fumée rose, parmi la feuillée légère des oliviers. — Sous une tonnelle de rosiers qui s'étend devant la maison, les trois demoiselles La Frénière sont venues s'asseoir après le lunch de quatre heures.

L'aînée, Eva, tenant à la main un roman entr'ouvert, se balance nonchalamment dans un *rocking-chair*, la tête renversée sur le dossier,

les pieds dépassant jusqu'à la cheville sa jupe de cachemire blanc. Cette pose abandonnée met avantageusement en valeur la beauté mûrissante de ses vingt-quatre ans : sa taille svelte, le moelleux gonflement de sa poitrine, la rondeur de son cou bien attaché aux épaules tombantes, le délicat modelé d'une tête un peu mignarde aux abondants cheveux châtain frisés, aux yeux de colombe langoureuse, — deux grands yeux fixés sur le berceau voûté de la tonnelle et dans lesquels le ciel bleu semble se refléter avec des teintes presque violettes.

La cadette, Nancy, plus jeune de trois ans, est une grande blonde robuste, charpentée comme un garçon, avec un teint clair, des prunelles étonnées d'enfant et des cheveux légèrement tordus en un court chignon. Assise à chevauchons sur une chaise d'osier, elle sculpte avec son couteau la pomme d'un bâton en bois d'oranger, un solide bâton ferré destiné aux courses de montagnes.

La dernière, Marie-Thérèse, est encore ce que les Allemands appellent un *back-fisch*. Mince, maigre, dégingandée, elle a quinze ans, mais on ne lui en donnerait pas quatorze. La tête est jolie, expressive, avec des masses de cheveux bruns tombant en boucles sur de frêles épaules.

Les yeux marron, frangés de longs cils, ont un regard mélancolique qui fait penser à Mignon «regrettant l'Italie». Elle est inélégamment habillée d'une robe de soie passée, à la jupe trop courte, découvrant plus que de raison des jambes menues, chaussées de bottines jaunes. L'aiguille à la main, elle est occupée à renouveler le ruban d'un chapeau canotier en paille claire.

Au-dessus des trois jeunes filles, les rosiers grimpants de la tonnelle s'épanouissent à foison : roses Niel aux énormes boutons d'un jaune de soufre, roses safrano couleur abricot, Banksias aux milliers de petites corolles d'un blanc de neige. Une seconde tonnelle, appuyée perpendiculairement à celle qui forme vestibule, se prolonge dans toute la profondeur du jardin, et à l'extrémité de cette fuite de tiges fleuries on aperçoit le bleu soyeux de la Méditerranée se déroulant jusqu'aux olivettes de la presque île Saint-Jean, située en face de Beaulieu.

Les La Frénière, originaires de la Louisiane, sont établis depuis plus de vingt ans à la Rose-raie. Les deux cadettes y sont venues au monde, Eva, seule, est née à la Nouvelle-Orléans, et cela se reconnaît à sa nonchalante indolence de créole. Leur père, Richard La Frénière, lancé dans les

affaires industrielles, dirige à Paris une fabrique d'appareils frigorifiques. Très absorbé par ses spéculations et aussi par ses plaisirs, il ne fait à la Roseraie que de brèves et irrégulières apparitions. Il y arrive inopinément et en repart de même. De temps en temps, on voit surgir entre les orangers et les palmiers sa haute stature de Yankee robuste, sa tête intelligente aux rians yeux noirs, son ample barbe poivre et sel, et pendant une semaine on entend dans la maison les éclats de sa belle humeur. Ce sont des jours de fête pour les trois jeunes filles. Il les choie et les gâte libéralement, comme pour les dédommager de ses longues absences. Il les emmène déjeuner à la Réserve et dîner à Monte-Carlo ; puis, un beau matin, il s'esquive et en voilà pour des mois. Il laisse à M^{me} La Frénière, une Américaine du Nord, active, remuante et pratique, le gouvernement intérieur de la Roseraie et le soin d'élever les enfants. Ce n'est pas une sinécure. La petite M^{me} La Frénière a fort à besogner pour diriger sa maison, surveiller ses jardiniers, joindre les deux bouts et subvenir avec un médiocre revenu au paiement des institutrices, professeurs de musique et surtout couturières et modistes. A dire vrai, elle n'y suffit pas. Le plus clair résultat de sa vie affairée, c'est qu'elle n'a

plus le temps de s'occuper de l'éducation de ses filles. Eva, Nancy et Marie-Thérèse ont poussé à la bonne aventure, uniquement guidées par leur fantaisie et leurs impulsions.

Les deux aînées abusent de Marie-Thérèse, qu'elles traitent en Cendrillon et qu'elles exploitent effrontément. Elles lui empruntent l'argent de ses semaines et, pour tout paiement, lui repassent leurs chapeaux fanés et leurs robes défraîchies, dont la pauvre sacrifiée a grand'peine à tirer profit et qu'elle rafistole comme elle peut, avec l'aide de la femme de chambre. Marie-Thérèse n'a jamais la joie de porter un chapeau neuf, ni la satisfaction de se choisir un costume à son goût. Elle s'habille de mises-bas dont elle est à l'avance fatiguée, à force de les avoir vues sur le dos de ses sœurs. A ce traitement, une fille obéissant à de mauvais instincts serait rapidement devenue aigrie et envieuse. Heureusement, Marie-Thérèse a bon cœur; tendre, dévouée, elle n'est nullement coquette et encore moins égoïste. La musique la console de tout. Exceptionnellement douée, elle joue du violon avec une virtuosité et un sentiment qu'on est tout étonné de trouver chez une fille de quinze ans; elle obtient en public, malgré ses jupes courtes et ses corsages étriqués, un succès qui

agace singulièrement Eva et Nancy. Eva surtout supporte mal que sa petite sœur accapare ainsi l'attention des hommes sur lesquels elle a la prétention de régner exclusivement, et elle lui reproche ironiquement son talent de « cabotine ». Mais la fillette n'en a cure ; la musique la soulève de terre et l'emporte loin des mesquineries de la vie quotidienne, vers un monde enchanté où, comme dans les contes de fées, elle troque ses toilettes fripées contre des habits couleur de soleil et des jupes couleur de temps.

Tandis que les trois sœurs restent silencieuses, une rumeur lointaine se fait entendre dans la direction de Villefranche et se rapproche, coupée de sifflements aigus ; bientôt, derrière la Roseraie, un train passe avec un roulement de tonnerre et disparaît sous la voûte du tunnel d'Eza.

— Le train de cinq heures ! soupire Nancy en se reculant pour examiner l'effet de son bâton où elle a sculpté une tête de chien ; si papa était ici, il nous emmènerait à Monte-Carlo où nous ferions un bon dîner à l'*Hôtel de Paris*, au lieu d'être condamnées au gigot d'agneau et aux *ravioli* de la Roseraie... Il y a des jours où l'on est particulièrement dégoûté de la cuisine mater-

nelle ; je suis dans un de ces moments-là et j'ai des envies de faire la fête...

— Ma chère, réplique dédaigneusement Eva, tu es scandaleusement gourmande... Patience, nous sommes invitées demain à déjeuner chez les Maruverno... Tu t'y rattraperas des mauvais dîners de chez nous... Le chef de la villa Olympia est un artiste et ses menus sont exquis.

— C'est vrai, mais il faudra lancer une toilette neuve et des gants frais... M. Maruverno aime qu'on se fasse belle quand on va chez lui... As-tu remarqué que, si nous établissions par doit et avoir les bénéfices que nous retirons de l'hospitalité de la villa Olympia et les dépenses qu'elle nous occasionne, nous serions en déficit ?...

— Oui, oui, tu es une fille pratique, toi, chacun sait ça !

— Je n'aime pas être dupe, voilà tout...

Elle fouille dans sa poche, en tire un carnet et un crayon et commence à griffonner.

— Tiens, voici la balance :

ACTIF

Un excellent déjeuner avec hors-d'œuvre, foie gras, champagne, liqueurs fines, évalué à 25 fr. par tête, ci. . . . 25 fr.

PASSIF

1° Une paire de gants à six boutons. .	12 fr.
2° Un corsage neuf, qui risque d'être éclaboussé par un domestique maladroit.	60 fr.
3° L'ennui d'avoir généralement pour voisin un noble étranger déjà mûr, qu'on croit célibataire, avec lequel on flirte ferme et qui, au café, vous présente sa femme.	Mémoire
Total.	72 fr.

Tu vois, le compte se solde à perte...

— *Shocking !* s'écrie Eva en haussant les épaules... Tu oublies la joie d'assister au succès de Marie-Thérèse présentée en liberté comme un jeune phénomène savant, devant l'élite de la société niçoise et étrangère !

— Tu sais, la musique m'ennuie, même lorsque l'exécutante est de la famille... Quant à l'élite de la société niçoise et étrangère, hum!... Elle est quelquefois un peu mêlée.

— M. Maruverno, par sa situation politique, est obligé d'ouvrir son salon à beaucoup de gens ; mais les convives des déjeuners du jeudi sont triés sur le volet et tu avoueras que les Maruverno sont les plus aimables des amphitryons...

— D'accord : le mari est un parfait gentleman et la femme est spirituelle, bonne, indulgente.. à l'excès.

— Avec tout ça, riposte l'ainée, les jeudis de la villa Olympia sont très connus... L'aristocratie niçoise la plus collet-monté y conduit ses filles... La preuve, c'est que demain Violette Castellar y fera ses débuts.

— Comme aristocratie, c'est mince... le grand-père Castellar vendait de l'huile.

— Possible, mais les Castellar ont des millions, et Violette sera comtesse quand elle le voudra.

— Parbleu! avec sa fortune, la belle Violette dite « Fleur de Nice » peut se payer un marquis et même un duc, s'il lui en prend fantaisie... Ce qui m'étonne, c'est que M^{me} Castellar ait renoncé à opérer pour son propre compte et qu'elle se décide à avouer en public une grande fille de vingt ans.

— Oh! tu sais... Elle l'a eue si jeune, à seize ans, elle le répète à qui veut l'entendre... C'est précisément parce que Fleur de Nice la gêne aux entournures, qu'elle se hâte de la marier... Ce n'est pas avantageux pour une veuve très coquette et pleine de prétentions d'avoir une aussi jolie fille à chaperonner.

— Est-elle aussi jolie que ça? murmura Nancy

en secouant la tête; ici, on fabrique des réputations de beauté à peu de frais.

— Elle est plus que jolie, elle a le charme, répond Eva d'un air entendu; je l'ai connue à l'Assomption où j'étais sa petite mère, et, malgré sa sauvagerie, tout le monde l'aimait..

— En ce cas, elle n'aura qu'à se montrer pour décrocher un mari... Voilà une chance!...

Une légère brise venant de la mer remue les tiges épanouies des tonnelles et apporte les bruissements de roues et de grelots des landaus qui passent sur la route, au bas de la terrasse. Des pétales de roses effeuillées pleuvent sur le cou et le buste d'Éva, bercée dans son *rocking-chair*. Elle les secoue languissamment, étire ses beaux bras, respire un moment l'air chargé d'odeurs marines, puis reprend d'un ton confidentiel :

— Entre nous, je crois que la mère mitonne déjà un mariage pour sa fille... Il y a dans son voisinage, à la Fouan, deux célibataires de nos amis qui appartiennent à la vieille noblesse niçoise, et je la soupçonne de convoiter l'un d'eux pour Violette.

— Les frères Saint-Pons! s'écrie Nancy, tu crois?... mais lequel?... Moi, je parierais pour Vital... D'abord, il est l'aîné, il a hérité du titre... Fleur de Nice ne sera pas fâchée de s'appeler

comtesse, et puis il est beau garçon, brun, énergique, un homme enfin...

Au nom de Saint-Pons, la petite Marie-Thérèse, qui, jusque-là, n'a prêté qu'une oreille distraite aux propos de ses sœurs, relève la tête et écoute avec une sérieuse attention.

— Oui, réplique Éva, Vital est un homme, tandis que son cadet Honorat est un enfant, et de plus un enfant malingre, lent et myope d'esprit, occupé de minutieuses niaiseries, ne sachant pas se tenir dans le monde et gauche à faire pleurer... Malgré ça, je parierais pour Honorat. En premier lieu, il ne serait pas gênant, et, pourvu qu'elle ménage ses goûts de collectionneur d'antiquailles, Violette le mènera à sa fantaisie... Avec l'aîné, il faudrait être souple et marcher droit, sans compter que Vital a la manie des voyages et que, selon son humeur, il traînera sa femme du Sahara au Pôle Nord, l'obligera à camper sous la tente, à coucher dans la cabine d'un bateau à vapeur et la sèvrera de tous les plaisirs de ce monde... Vital est autoritaire et fantasque; il a sur la condition des femmes des idées de châtelain du moyen âge, et il traitera la sienne comme une sorte de Grisélidis passive et résignée... grand merci!

— A la bonne heure! interrompt Marie-Thérèse choquée, tu arranges bien tes amis, toi!... M. Vital

est très bon, très généreux; papa en fait le plus grand cas...

— Et toi, tu l'adores!... Voyez-vous cette mioche qui se mêle de juger les gens?... Tu rêves peut-être de l'épouser?...

— Oh! peut-on dire? proteste Marie-Thérèse en rougissant. Est-ce qu'il voudrait d'une bambine comme moi?... Seulement, je trouve que vous êtes injustes pour les Saint-Pons.

Éva hausse les épaules et conclut de son ton tranchant:

— Eh bien, moi, je ne voudrais ni de l'un ni de l'autre; les Saint-Pons n'ont pas de fortune, et puis ils ne sont pas suffisamment décoratifs.

— Tu es difficile, repart ironiquement Nancy; bien que tu sois ce qu'on appelle « une belle personne », tu t'exagères peut-être un peu trop ton prestige... Tu oublies que nous, non plus, n'avons pas de fortune et que dans ce pays-ci les filles sans dot sont des valeurs mal cotées.

— C'est précisément parce que je suis sans dot que je désire me marier brillamment et richement... Je me connais, je ne m'habituerai jamais à une vie médiocre; plutôt que de passer mes jours à discuter avec les fournisseurs, à gratter sur les menus des repas et à me priver de robes, ainsi que notre pauvre maman, je préférerais

rentrer comme novice à l'Assomption... Mais je crois à mon étoile, je suis persuadée que je dénicherai un jour ou l'autre le mari de mes rêves. Je suis assez belle pour deux et je serai accommodante sur le chapitre des qualités physiques. Je n'exigerai de mon fiancé ni la beauté d'Antinoüs ni les vertus de Grandison, et j'imagine qu'avec de la patience et du savoir-faire, je trouverai mon idéal : un grand seigneur millionnaire à qui je ferai honneur et qui me prendra pour ma bonne mine.

— Ainsi soit-il ! répond plaisamment Nancy. Quant à moi, peu m'importe que le mari soit décoratif, pourvu qu'il me donne un intérieur confortable et me laisse vivre à ma guise.

— Je ne vous comprends pas, hasarde Marie-Thérèse scandalisée : c'est dégoûtant, ce que vous dites là... Je ne sais si je me marierai jamais, mais je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai.

Sa timide protestation est immédiatement couverte par les rires et les sarcasmes de ses deux aînées.

— Veux-tu te taire, innocente !... Garde tes sermons pour ta poupée !

— Voilà, ajoute sarcastiquement Eva, le déplorable effet des romans anglais dont elle se bourre... Je te ferai interdire par maman ces lec-

tures qui te pervertissent le goût et le jugement.

Marie-Thérèse se rebiffe comme une abeille irritée; elle fixe sur ses deux sœurs un regard indigné :

— Mes lectures valent mieux que les vôtres, réplique-t-elle; elles ne me gâtent pas le cœur, au moins !

Puis, rassemblant dans son tablier son étui à ouvrage et son chapeau, elle tourne les talons et regagne rapidement sa chambre.

Le soleil déjà oblique jette des rayons plus colorés à travers le treillis des tonnelles. Sur le flanc de la montagne une ombre violette descend et envahit les bois d'oliviers, tandis que, du côté de la mer, la lumière frissante glace d'or le bleu des vagues courtes. La grande Nancy referme son couteau, l'enfonce dans sa poche et, debout, appuyée sur son bâton ferré, regarde en clignant les yeux Eva qui ramasse son chapeau et l'épingle sur sa tête :

— J'ai envie de grimper jusqu'aux *Quatre-Chemins*, m'accompagnes-tu ?

— Merci, j'ai promis à M^{me} Maruverno et à sa nièce de régler avec elles le programme de la petite fête de demain, et je pousserai jusqu'à la villa Olympia... Cela me servira de promenade avant dîner.

— Oui, remarque railleusement Nancy, et, comme le yacht du baron Spieler est à l'ancre dans le port de Saint-Jean, tu courras la chance de rencontrer ce gentilhomme bourgeonné que tes yeux ont séduit, et ainsi tu feras coup double... Seulement, méfie-toi, darling, tu as une terrible rivale dans la roulette de Monte-Carlo !

— Ma chère, riposte Eva en regardant Nancy de travers, je ne te chicane pas sur tes façons d'enjôler le vieux prince Nirasco... Imité ma réserve et laisse le baron Spieler en paix...

Là-dessus, elle se hausse sur la pointe des pieds, cueille une rose Niel dans le treillis, la pique à sa ceinture ; puis, avec la sérénité d'un élégant animal conscient de son impeccable beauté, elle s'éloigne lentement sous la tonnelle pleine de soleil, dans la direction de la mer mordorée.

Jeudi. La villa Maruverno a ouvert toutes grandes ses grilles de fer forgé ; les breaks aux grelots sonores, les voitures de louage, les landaus timbrés d'armoiries, se succèdent le long de la grande allée tournante, entre les sauges rouges, les polygalas et les citronniers en fleurs. L'un après l'autre, les équipages font halte devant un perron à double escalier de marbre, où deux valets de pied en livrée marron ouvrent les portières. Le perron accède à une large terrasse plantée de cyprès, qui précède la maison d'habitation et découpe sur le ciel la blancheur de son architecture italienne. Bâtie à la crête de la colline, la villa Olympia domine à la fois le petit village de Saint-Jean et la côte de Beaulieu. Par-dessus les plans horizontaux des cèdres et des pins parasols, le regard se récrée sur un radieux paysage maritime. Avec une musique câline, les vagues savonneuses déferlent contre les assises

rocheuses d'un chemin de douaniers qui contourne le parc, et, par delà, la Méditerranée aux scintillements diamantés étale sa vaste nappe céruleenne, que coupe à droite la presqu'île Saint-Hospice toute noire de pins, et que bordent à gauche les montagnes de la Côte d'azur. Poudrées d'une lumière d'argent, sabrées çà et là de grandes ombres violettes, elles échelonnent en perspective leurs promontoires, à l'extrémité desquels le cap Martin profile sa pointe boisée, et Bordighera ses vaporeuses maisons roses.

Il est deux heures et le déjeuner a pris fin. Les habitués du jeudi commencent à affluer dans le grand hall percé de larges baies lumineuses, tendu de vieilles tapisseries, où, le long des frises, des amours joufflus peints à fresque mènent une ronde joyeuse sur un fond d'azur clair. Les deux baies opposées ouvrent chacune sur un paysage absolument différent. L'une découvre une fuite de mer bleue avec la perspective animée des bateaux de pêche et des yachts ancrés dans le petit port Saint-Jean ; l'autre laisse entrevoir un fouillis d'oliviers ombrageant de vertes pelouses semées d'anémones rouges et évoque l'idée d'un antique bois sacré, hanté de pâles apparitions de nymphes.

La foule des invités est d'ordre composite et se renouvelle en partie à chaque saison ; mais, malgré ces modifications annuelles, elle conserve, en somme, la même originale physionomie et on y peut observer les mêmes groupements caractéristiques. Là se coudoient les personnages notables de la société indigène et les éléments mobiles de la colonie étrangère, les fonctionnaires de l'administration niçoise, les officiers des garnisons environnantes et aussi le personnel équivoque des rastaquouères venus de Nice ou de Monte-Carlo. Les grandes dames authentiques s'y mêlent à des aventurières dont les noms et les titres sonores sont aussi douteux que le maquillage qui leur donne un semblant de jeunesse. Néanmoins ce monde disparate ne se mélange qu'à la surface. Au bout d'un quart d'heure on peut constater qu'une sélection s'opère. Dans chaque coin de petits clans finissent par se former, n'ayant d'autres liens entre eux que la cordiale aménité des maîtres de la maison qui prodiguent partout des paroles de bienvenue, en les graduant toutefois d'après le plus ou moins de respectabilité de chaque invité. — Derrière le piano, les familiers du logis, jeunes gens et jeunes femmes, flirtent ou glosent sur les arrivants. Les jeunes filles, toutes en fraîches toi-

lettes, chuchotent derrière leur éventail ; parmi leurs voix bourdonnantes on distingue le rire bon garçon de Nancy La Frénière et le timbre plus mordant d'Eva. Celle-ci se prodigue et traverse à tout instant avec lenteur le salon où elle semble être chez elle. Ayant pour principe d'être aimable avec tout le monde, elle visite chaque groupe tour à tour. On la voit distribuer des poignées de main aux représentants de la noblesse terrienne, qui se tiennent non loin de la porte et sont reconnaissables, les hommes à leur teint hâlé et à leur tournure rustique ; les femmes, à leur accent méridional et à leurs robes datant de plusieurs saisons. Elle papillonne autour des officiers en uniforme qui causent gravement debout au milieu du hall et leur dispense ses plus suaves sourires, puis elle va faire de cérémonieuses révérences aux sommités de la colonie étrangère, ladies et grandes - duchesses, que M^{me} Maruverno a installées dans de majestueux fauteuils, en belle vue et aux places d'honneur. Devant le seul clan des invités de provenance douteuse, elle passe hautaine, la narine gonflée de dédain, ramenant de la main, avec un mouvement de sensitive, ses jupes de soie, comme pour ne pas les contaminer.

L'extrémité du salon est séparée d'un péri-

style donnant sur les parterres, par de grandes glaces sans tain. Entre les colonnes de cette rotonde extérieure d'amples vélums d'étoffe rouge interceptent les rayons trop ardents d'un soleil printanier. Ces flottantes draperies tantôt veloutent d'une ombre changeante les groupes épars, tantôt font pleuvoir sur eux des taches de lumière. Selon les caprices de ces intermittentes lueurs, on aperçoit les éventails palpiter comme des ailes de papillon ; çà et là, une jolie tête émerge de la pénombre et s'épanouit en plein soleil ; de rapides éclairs font scintiller les broderies des uniformes, flamber des parures de diamant, chatoyer des remous de soyeuses étoffes aux nuances tendres. Et c'est plaisir, parmi ces jeux de lumière, de voir s'agiter discrètement l'avenante figure de la maîtresse de la maison. M^{me} Maruverno, petite, grassouillette, simplement vêtue d'une robe de satin noir dont les longs plis la grandissent, a un mot aimable pour chacun. De beaux cheveux blancs encadrent son visage resté jeune, où de limpides yeux bleus, un nez spirituel, une bouche aux bonnes lèvres souriantes, mettent un rayonnement printanier. M^{me} Maruverno possède cette expression d'indulgente bonté qui subsiste comme un charme chez les femmes qui ont beaucoup vécu avec leur cœur.

M. Baptistin Maruverno se multiplie comme elle, mais avec une cordialité plus voulue et moins enveloppante. C'est un septuagénaire sec, alerte et robuste, très correct et très soigné. Ses sourcils encore noirs et touffus se rejoignent au-dessus de deux yeux bruns au regard énergique. Son nez à l'arête mince, ses lèvres fermes au sourire légèrement goguenard disent l'homme décidé à aller de l'avant et que des scrupules de sensibilité n'ont jamais arrêté dans sa marche ascendante. Il a brassé de grosses affaires industrielles en Angleterre, s'y est enrichi, puis est revenu en son pays natal, où il possède une belle fortune territoriale et où, malgré son âge, il espère se faire nommer sénateur aux prochaines élections. C'est pour réaliser ce dernier rêve ambitieux, et non pour jouer au Mécène ou par amour de l'art, qu'il ouvre tous les jeudis sa porte à deux battants et qu'il donne à des convives choisis avec sagacité les succulents déjeuners vantés par Eva La Frénière.

Les deux époux Maruverno sont aidés dans leur tâche par une nièce de trente ans, M^{me} de Girelle, qui est venue habiter près d'eux après s'être orageusement séparée de son mari. Petite, brune, sémillante, avec un casque de cheveux noirs et de hardis yeux phosphorescents ; très lancée, très

en dehors, Sabine de Girelle représente à la villa Olympia la nuance fin de siècle, correspondant à la qualité douteuse de certaines catégories d'invités, qui ont fini par s'infiltrer dans le salon des Maruverno. Aussi la jeune femme est-elle spécialement chargée de recevoir ces étrangers et de les empêcher d'être trop ouvertement mis en quarantaine par la société *select* du jeudi : car, dans l'opinion du politique Baptistin Maruverno, « quand on admet les gens chez soi, on doit aux autres et à soi-même de laisser supposer qu'ils ont tous le degré de respectabilité voulue ».

En ce moment M^{me} Sabine de Girelle est occupée à rassembler autour du piano, où s'est assis un virtuose niçois, les jeunes filles qui doivent exécuter un chœur de la *Reine de Saba*. Dans un ordre harmonieux, presque toutes jolies, vêtues de toilettes de printemps, elles se rangent en demi-cercle et attendent le signal de M^{me} de Girelle qui, placée en avant, un rouleau de musique à la main, remplit les fonctions de chef d'orchestre. D'un ton autoritaire, M. Maruverno commande le silence, et les voix fraîches commencent à bourdonner dans le grand hall attentif.

Les voix sont justes et agréables, l'ensemble est satisfaisant et, après l'exécution du chœur, des applaudissements indulgents chatouillent l'amour-

propre des jeunes choristes. Les derniers claquements de mains résonnent encore, quand un valet de pied annonce :

— Madame et mademoiselle Castellar !

Immédiatement l'attention se détourne des chanteuses pour se fixer sur les nouvelles arrivantes.

M^{me} Castellar est une blonde déjà fanée, mais ayant conservé une mine jeunette et évaporée qu'elle exagère en ne portant que des toilettes d'ingénue. Milanaise d'origine, veuve depuis cinq ans, elle a encore, malgré la quarantaine, de grandes prétentions à plaire et son ambition serait de passer pour la sœur de sa fille. Sa robe bleu de ciel à mille raies, décolletée en carré, laisse voir une peau blanche. Un large velours bleu en collier de chien masque les plis d'un cou amaigri. Ses yeux aux paupières bridées sont agrandis à l'aide du kohl et de nombreux frisons d'or pâle, bouclant autour de son front, lui donnent l'air d'une poupée dont la pluie aurait décoloré les joues.

Violette Castellar est blonde comme sa mère, mais là s'arrête la ressemblance. De taille moyenne, souple, onduleuse, avec de belles épaules et une poitrine d'un modelé très pur, elle a des mouvements pleins de grâce et une

sérénité virginale qui fait penser à l'aube d'une belle matinée d'été. Ses blonds cheveux crépelés sont simplement tordus en un épais chignon que retient un peigne d'écaille. Le grain de sa peau blanche a quelque chose de marmoréen ; ses lèvres épanouies, aux rougeurs charnues, ont au repos une sorte de sensuelle candeur et, lorsqu'elle sourit, un rien de moquerie dans les coins. Ses grands yeux sont, comme sa bouche, baignés d'une rêveuse placidité où passent parfois de rapides lueurs d'étoile filante. Une originale personnalité s'y reflète, mais on ne saurait dire au juste ce qu'il y a au fond de cette âme voilée. Sur ces prunelles d'un bleu gris un mystère charmant plane comme de transparentes vapeurs sur la surface d'un lac. Telle qu'elle se montre, dans la fraîche éclosion de ses vingt ans, Violette Castellar mérite le surnom de « Fleur de Nice » qu'on lui donne dans l'intimité ; elle a le velouté, le parfum et la chaude pâleur des roses savoureuses nées en avril dans ce pays du soleil et du plaisir.

Presque aussitôt après l'apparition des dames Castellar, le valet de pied a annoncé MM. Vital et Honorat de Saint-Pons, et les deux frères viennent saluer M^{me} Maruverno, tandis qu'elle est

occupée à placer les nouvelles arrivées. Vital est le type du gentilhomme niçois qui a vu le monde et s'est dépouillé, en voyageant, de la rusticité et de l'exubérance natives. Il est brun, plutôt maigre, solidement charpenté. Sa barbe noire et frisée s'harmonise avec son teint olivâtre. Sa voix est chaude et bien posée. Ses yeux couleur café, un peu renfoncés, ont cette séduction particulière aux gens qui ont beaucoup voyagé et dont les pupilles se sont imbibées de l'ardeur des soleils et de la couleur des contrées qu'ils ont visitées. Les plis verticaux du front au-dessus de la racine d'un nez aquilin dénotent une énergique volonté. Il a le geste sobre, les manières graves et courtoises d'un grand seigneur espagnol.

Son frère Honorat est tout autre, tellement différent qu'on ne les croirait pas du même lit. Le portrait qu'a fait de lui Eva La Frénière, quoique peu flatté, est parfaitement exact. A vingt-huit ans, Honorat de Saint-Pons paraît plus âgé que son aîné. Fluet et voûté, il a les cheveux clairsemés, la barbe mal plantée et un teint de papier mâché. Son corps maigre flotte dans un gilet et une redingote de séminariste. Cet accoutrement, joint au choix malheureux d'une cravate d'un bleu ardoisé, le fait ressembler à un bouti-

quier endimanché. Avec cela, timide et gauche, la parole hésitante, le geste nerveux. En sa figure chagrine, les yeux seuls rachètent la laideur des traits, deux yeux bruns trop saillants, mais tendres, ayant la douceur patiente de ceux d'un bon chien.

La longueur de l'intermède produit par cette double arrivée agace M. Maruverno ; il tient à ce qu'on ne fasse pas languir ses invités, et il réclame la suite du programme musical. Alors M^{me} Maruverno se tourne aimablement vers Violette Castellar :

— Chère petite, lui dit-elle, je sais que vous avez une voix charmante et vous m'avez promis de vous faire entendre chez moi... Avez-vous apporté votre musique ?

— Oui, madame, je vais la chercher...

Avec sa souple démarche, elle se glisse parmi les groupes masculins, disparaît dans le salon contigu et revient bientôt après, tenant une page de musique manuscrite qu'elle pose sur le pupitre, en murmurant une recommandation à l'accompagnateur.

Debout, à l'angle du piano, drapée dans une modeste robe grise, elle commence à chanter :

Doun v'enanas, filletta.
(Lou roussignou que vola.)
Em'oun cavagnoù àù bras ?
(Lou roussignou que vola, vola).
Em'oun cavagnoù au bras ?
(Lou roussignou que vola volera...)

A ce premier couplet, lancé d'une voix gaie et claire, les auditeurs se regardent, d'abord un peu étonnés et désappointés. Ce n'est qu'une vulgaire chanson niçoise, bien connue dans la rue de France et tout le vieux Nice ; une simple ronde que les enfants chantent en « tournant le mai » aux soirs de printemps et ce rustique chant populaire déroute les délicats et les belles dames habituées aux musiques savantes, aux roulades compliquées des virtuoses d'opéra ; mais, dans sa façon expressive de chanter, Violette Castellar met tant de choses dont les assistants ne se doutaient pas ; sa voix flexible a des notes si chaudes, si câlines, si allègres, que, dès le second couplet, la surprise se change en un sympathique intérêt :

Moussù, puorti d'ouranges.
(Lou roussignou que vola.)
Moussù, puorti d'ouranges.
(Lou roussignou que vola, vola.)
Prene-v'en, si v'en plas.
(Lou roussignou que vola, volera...)

Aux auditeurs, son chant donne la sensation du printemps méridional avec son exubérance de roses, ses odeurs de violettes et de fleurs d'orange.

Les syllabes musicales du patois s'envolent de ses lèvres, pareilles à des hirondelles planant dans le bleu foncé du ciel au-dessus d'une mer azurée. Echos de cette joie populaire niçoise, qui pétille comme un muscat mousseux, elles évoquent la gaieté des festins rustiques sous les treilles bourgeonnantes, le libre essor des rondes de mai, la caresse des sérénades résonnant pendant les nuits illuminées de la danse des lucioles, la saveur des baisers cueillis à pleines lèvres sous les olivettes. Ce jaillissement de franche poésie du terroir, s'épanchant tout à coup au milieu de cette société raffinée et blasée, rafraîchit les cœurs comme la clarté du matin qui pénètre brusquement dans une salle de bal surchauffée et flamboyant d'une lumière factice. Même ceux qui ne comprennent pas les paroles s'en émerveillent, et les bravos éclatent. Les gens du pays sont plus directement touchés; ce triomphe d'une de leurs chansons patoises les flatte.

Parmi les plus émus et les plus expansifs on distingue Honorat de Saint-Pons. L'admiration lui fait oublier sa timidité. Le corps penché en avant,

les yeux écarquillés, il bat des mains. Il est si bien emballé, qu'il s'aperçoit tout à coup que les autres ont cessé d'applaudir et qu'il est seul maintenant à manifester son enthousiasme. Alors, rougissant, troublé, il baisse la tête et rentre dans l'ombre, comme un colimaçon dans sa coquille.

C'est le tour de Marie-Thérèse. Vêtue d'une mince robe de soie lilas à la jupe demi-courte, ses cheveux bouclés frôlant son épaule, ses bras maigres sortant des manches bouffantes, elle vient se placer en avant du piano, rejette d'un brusque mouvement ses boucles en arrière, assujettit son violon et, pendant que l'accompagnateur frappe quelques accords, elle attaque les premières notes de la *Zigeunertanz*. L'étrange mélodie monte d'abord comme une plainte et le salon s'emplit de sonorités. Sous l'archet de la petite, le violon chante ainsi qu'une voix féerique. Le cou infléchi, la tête penchée, les yeux brillants, Marie-Thérèse semble ne plus voir les choses qui sont autour d'elle, et joue comme si elle était seule au coin d'un bois. Son exécution, bien que très savante, ne sent pas l'effort. Les notes les plus pénétrantes, les soupirs les plus tendres, les phrases les plus compliquées, s'épanouissent sous son archet aussi naturellement que les roses sur

un rosier. Malheureusement, l'auditoire mondain a déjà dépensé tout l'enthousiasme dont il est capable et il devient distrait.

Les femmes étudient les toilettes de leurs voisines et chuchotent sous l'éventail; les jeunes filles minaudent et coquettent avec les officiers pimpants qui se penchent derrière elles. Dans le hall on respire de nouveau une atmosphère de flirt et d'indifférence polie; malgré le talent de l'exécutante, l'inattention est quasi générale et le morceau s'achève, salué par de discrètes marques d'approbation.

Tandis que la jeune fille s'occupe à coucher son instrument dans la boîte capitonnée, deux personnes seules viennent la féliciter : Violette Castellar et Vital de Saint-Pons. « Fleur de Nice » embrasse démonstrativement Marie-Thérèse sur les joues. Vital, posant familièrement sa brune main d'Arabe sur l'épaule de la fillette, lui dit d'une voix chaude :

— Bravo, Thérésinette! vous avez joué avec toute votre âme; il faut que ces vieux beaux et ces coquettes sur le retour n'aient point d'oreilles pour ne pas vous avoir mieux applaudie!

— Je vous ai fait plaisir, vrai? répond Marie-Thérèse dont les yeux s'illuminent; eh bien, cela me suffit.

— Et à vous aussi, mademoiselle, continue Vital, en se tournant vers Violette Castellar, j'ai des remerciements à adresser... Votre « Roussignou que vola » m'a fait remonter ma jeunesse au cœur. Savez-vous que vous avez montré un vrai courage en restant une pure Niçoise au milieu de tous ces cosmopolites!

Un fin sourire court sur les lèvres de la jeune fille; elle ébauche une rapide révérence et réplique de son ton calme :

— Je n'ai pas grand mérite... J'avais promis de chanter et je ne sais que des airs du pays... Il a bien fallu que je choisisse dans mon répertoire...

Pendant ce temps, un remue-ménage se produit dans le salon. On est las de musique, las d'immobilité; voici l'heure où s'organise la sauterie hebdomadaire, et, sur un signe de M. Maruverno, on a repoussé les fauteuils et les chaises le long des murs pour faire place aux danseurs. Une vieille dame s'assied au piano et joue un sautillant air de danse. Eva La Frénière accapare le baron Spieler, — un grand Autrichien aux favoris blonds, aux yeux ternes, aux joues couperosées; — elle le cajole afin qu'il se décide à être son partenaire pour le pas de quatre. Enfin, elle l'enlève triomphalement. Légère et plus jeune que jamais, M^{me} Castellar s'élance au bras d'un capitaine du

bataillon alpin. M^{me} de Girelle entraîne à son tour le prince Kamenski. Les jeunes femmes et les jeunes filles sont toutes pourvues d'un cavalier, à l'exception de Marie-Thérèse et de Violette, qui restent oubliées près de M. de Saint-Pons. Celui-ci regarde tour à tour les couples qui glissent sur le parquet et lèvent la jambe en mesure, puis les deux délaissées, et brusquement il demande à Violette :

— Pardon, n'est-ce pas madame votre mère qui danse là-bas ?

— Parfaitement, répond Fleur de Nice avec un furtif sourire qui creuse des fossettes dans ses joues.

— Ah çà, murmure Vital, ce sont les mamans qui dansent, maintenant, tandis que leurs filles font tapisserie... C'est le monde renversé !... Mesdemoiselles, je ne puis être votre cavalier, car je n'entends rien à ces danses américaines... ; mais je vous invite... à une promenade dans les jardins. Nous y respirerons mieux qu'ici et nous y causerons plus à l'aise...

Tous trois se faufilent derrière la haie des smoking et des redingotes noires, gagnent le vestibule, puis descendent le perron.

L'après-midi finissante s'attiédit. Le soleil colore d'une suave teinte rose la crête des montagnes

d'Eza et de la Turbie. La brise de mer est tombée ; pas un souffle ne remue le feuillage lustré des citronniers ni les sommités des sauges et des géraniums rouges. Un silence parfumé règne dans les jardins solitaires. Tous trois s'engagent dans une longue allée dont les marges sont fleuries d'une profusion de grandes violettes russes, et à l'extrémité de laquelle on voit la mer bleuir. Vital de Saint-Pons ouvre la marche en tenant paternellement la main de Marie-Thérèse et en causant familièrement avec elle. Violette Castellar les suit à peu de distance et examine la mâle tournure de Vital vu de dos. La taille bien prise dans sa jaquette d'un bleu foncé, les épaules carrées, le cou bien dégagé, la tête coiffée d'un petit chapeau de feutre qui découvre la nuque hâlée et les cheveux taillés en brosse, l'aîné des Saint-Pons lui apparaît comme l'émanation de cette nature robuste et généreuse, épanouie aux entours. Elle soupçonne vaguement que sa mère rêve de la marier à l'un des deux frères ; mais dans son esprit elle a déjà arrêté que l'aîné seul était un candidat sérieux. Elle n'a pour le cadet qu'une dédaigneuse indifférence ; Vital, au contraire, l'intéresse et l'attire. Elle se dit qu'elle serait fière de lui appartenir. En secret, son cœur s'incline doucement vers lui ; elle se demande déjà : « Lui

plairai-je? » Et, consciente de son indiscutable beauté, avec la belle assurance de la jeunesse qui ne doute de rien, elle se répond : « Pourquoi pas? » Il lui semble qu'elle voit marcher devant elle sa propre destinée et elle se sent aussi émue que Psyché cherchant à connaître le dieu mystérieux qu'on lui a réservé pour époux.

— Mademoiselle Castellar, dit Vital en se retournant, où avez-vous appris « Lou roussignoù que vola » ?

— Je connaissais l'air depuis longtemps... Tout enfant, j'entendais chaque matin les marchandes de fleurs de la rue Saint-François-de-Paule le fredonner sous nos fenêtres; l'année dernière, à mon retour de l'Assomption, la femme de notre jardinier des Lentisques m'a chanté les paroles... Je les ai notées, j'ai composé tant bien que mal un accompagnement, et voilà...

— Vous n'avez jamais quitté Nice?

— Non, monsieur, j'y suis née, j'ai été élevée au couvent, puis je suis rentrée à la maison.

— Bon, vous êtes une Niçoise pur sang; l'espèce en devient de plus en plus rare... Aimez-vous votre pays?

— Je le trouve très beau... Je l'aime d'instinct, n'ayant pas beaucoup de points de comparaison...

Vous, monsieur, qui êtes un voyageur infatigable, vous pouvez du moins le comparer aux autres et l'admirer en connaisseur...

— Oui... Chaque fois que j'y reviens, je lui trouve un charme que je ne rencontre nulle part ailleurs.

— Alors, pourquoi le quittez-vous? se récrie Violette avec une pointe de moquerie.

— Parce que les étrangers me le gâtent... J'ai horreur des cosmopolites qui s'abattent ici comme des nuées de sauterelles. Je regrette le temps où Nice ne s'étendait que jusqu'au Paillon et où notre propre joie nous suffisait, sans que nous fussions obligés d'y mêler le vin frelaté de plaisirs exotiques. Est-ce que vous aimez le monde que nous venons de contempler là-haut.

— Je n'en sais rien... C'est la première fois que je le vois... Je suis comme une baigneuse qui regarde la mer du haut de la passerelle des bains et se demande : « M'y jetterai-je? Ne m'y jetterai-je pas?... » Mes goûts plus ou moins mondains dépendront des gens qui m'entoureront... et en qui j'aurai confiance.

— Vraiment?

Les yeux lumineux de Vital se fixent curieusement sur ceux de son interlocutrice ; il semble un peu agacé de ne pouvoir rien lire de bien net

dans les mystérieuses prunelles grises de la jeune fille.

— Oui, reprend-elle en souriant, je sens en moi la faculté d'être très bonne ou très mauvaise, suivant l'influence que je subirai...

Ils tournent l'angle d'un bois d'oliviers et longent le jardin fleuriste où, dans la terre rouge, foisonnent des champs d'œillets. En un bain de soleil, les fleurs blanches, cramoisies, jaunes, couleur chair, épanouissent leurs pétales chiffonnés et laciniés. Une odeur de girofle émane de cette profusion de plantes en pleine floraison.

— Oh ! les beaux œillets ? s'écrie M^{lle} Castellar, c'est ma fleur préférée... Puis-je en cueillir?...

— Hum ? répond Vital, je crois que c'est défendu... M. Maruverno est très jaloux de ses collections et son jardinier compte les œillets tige par tige.

— Tant pis ! j'en ai trop envie, et du moment que c'est du fruit défendu, la tentation est encore plus forte...

— Ho ! ho ! murmure M. de Saint-Pons, tandis que les plis de son front se rapprochent ; attendez ! ajoute-t-il en touchant le bras de Violette, je veux du moins mettre votre conscience en paix et je prendrai le péché pour mon compte.

Il s'agenouille au bord du champ, cueille une

douzaine d'œillets de couleurs variées et les offre à la jeune fille, dont les yeux sourient. Elle paraît enchantée d'avoir contenté son désir et, plus encore, d'avoir poussé Vital à être son complice. Celui-ci est allé rejoindre Marie-Thérèse qui, pendant ce temps, s'est cueilli, sous les oliviers, un bouquet d'anémones sauvages.

— Vous êtes plus raisonnable, vous, Thérésinette, lui dit-il gaiement, et vous vous contentez des fleurs qui sont à tout le monde... Eh bien ! pour vous récompenser de votre discrétion, je vous emmènerai après-demain goûter à la Réserve de Beaulieu et je vous ferai entendre les chanteurs napolitains... Cela vous va-t-il ?

— Oh ! monsieur Vital, réplique la fillette ravie, je crois bien... Depuis le départ de papa, je ne suis pas gâtée sous le rapport des distractions et j'aime tant les airs populaires italiens !

— Convenu ! Honorat et moi, nous irons vous prendre samedi à la Roseraie...

Il reste un moment méditatif, puis, se retournant vers Violette qui respire sensuellement son bouquet d'œillets, il ajoute :

— Si mademoiselle Castellar veut être des nôtres, la partie sera complète.

— J'accepte volontiers, reprit Fleur de Nice,

mais... je ne suis pas tout à fait ma maîtresse...
Si ma mère...

— Eh bien ! j'irai demain faire mon invitation à madame votre mère.

Les oliviers et les pins allongent leurs ombres et, là-bas, la mer prend des teintes bleu pâle glacées de vieil or. Dans l'éloignement, on entend des roues grincer sur le sable. C'est l'heure où les salons de la villa Olympia se dégarnissent. Tout à coup, du haut de la terrasse, une voix de soprano aigu résonne :

— Violette, où es-tu ?

— Maman me rappelle... nous partons, dit la jeune fille à Vital.

Elle hésite un instant, puis lui tend la main :

— Adieu, monsieur, et merci !

— A samedi ! répète Saint-Pons, tandis que, ramassant ses jupes, elle s'élance dans la direction de la villa...

III

La villa des Lentisques, appartenant aux Castellar, était située au delà du village de Saint-Jean, à mi-chemin de la tour Saint-Hospice. Bâtie au milieu de bouquets de pins et surplombant les rochers à pic, elle suspendait ses jardins quasi en encorbellement au-dessus de la Méditerranée, en face des montagnes de Beaulieu. D'ordinaire, M^{me} Castellar, qui, malgré ses goûts mondains, avait l'esprit pratique et savait compter, la louait pour l'hiver à des étrangers et n'y venait passer que les mois de juin et juillet. Cette partie de la presqu'île, orientée au nord et rafraîchie par la brise de mer, présente un double avantage : pendant les chaleurs, elle sert de station d'été aux Niçois et, durant l'hiver, elle plaît aux Anglais amateurs de pêche et de canotage. Mais, cette année, aucun locataire ne s'étant présenté, la veuve avait jugé plus économique de s'y installer dès le commencement du printemps. Cette précoce vil-

législature lui permettait de suspendre ses réceptions de la rue Saint-François-de-Paule et de vivre plus simplement, tout en bénéficiant des plaisirs que lui procurait le voisinage des Maruverno. En outre, un motif plus sérieux avait cette fois déterminé M^{me} Castellar à quitter Nice de bonne heure.

La villa des Lentisques n'était séparée du *villino* de la Fouan, propriété des Saint-Pons, que par une centaine de mètres. Ce villino et quelques hectares d'olivettes éparses au revers du cap Ferrat constituaient l'unique fortune territoriale des deux frères. Mais, s'ils étaient pauvres d'argent, les Saint-Pons appartenaient à la plus authentique et à la plus vieille noblesse du pays. Ils étaient richement et brillamment apparentés. Or, M^{me} Castellar avait deux *desiderata* : marier promptement sa fille afin de pouvoir à son tour convoler plus aisément en secondes noces, et la marier dans la société aristocratique, afin de se créer pour elle-même des relations qui flattaient sa vanité bourgeoise. Elle ne tenait pas à l'argent, Violette possédant déjà du chef de son père une belle fortune ; mais elle voulait que sa fille entrât dans une famille noble et l'introduisît à sa suite dans un monde qui lui avait été fermé jusqu'alors. L'un ou l'autre des Saint-Pons pouvait réaliser ce rêve ambitieux. Elle s'in-

quiétait peu, d'ailleurs, que ce fût l'aîné ou le cadet; mais il lui importait que Fleur de Nice devînt comtesse, vicomtesse au pis aller, et qu'elle frayât avec les d'Aspremont, les Saint-Jeannet, les Spinetta de Colomars et autres gentilshommes de vieille souche niçoise. En son vaniteux égoïsme, elle ne se demandait pas si l'un ou l'autre de ces partis serait du goût de Violette et si la jeune fille pratiquait la même indifférence à l'égard du choix d'un mari. Conquérir un Saint-Pons lui semblait le point essentiel et même, si elle n'eût consulté que ses préférences, Honorat lui paraissait plus éligible parce qu'elle l'estimait plus facilement malléable que Vital. Néanmoins, le retour de ce dernier avait encore stimulé son désir d'arriver à une prompte conclusion. Aussi, depuis son installation aux Lentisques, entretenait-elle avec les hôtes de la Fouan de diplomatiques relations de bon voisinage.

Le lendemain de sa rencontre avec les Saint-Pons à la villa Olympia, Violette s'éveilla gaie-ment. La matinée limpide promettait une journée aussi radieuse que celle de la veille; la mer sonnait mélodieusement au bas des rochers; on voyait les barques sortir l'une après l'autre du port de Saint-Jean, déployer leur voile blanche, puis courir à demi inclinées sur les vagues d'un

bleu diamanté. En face, la côte de Beaulieu étalait la variété de ses villas semées dans la verdure, au milieu de blondes feuillées d'oliviers et de sveltes bouquets de palmiers. En arrière, les montagnes teintées de mauve et de violet s'enchaînaient harmonieusement, et parmi leurs ondulations veloutées on distinguait vaguement les mesures sarrasines d'Eza et les profils des maisons de la Turbie. Tout en respirant les roses de son jardin, Violette se sentait heureuse. Était-ce l'influence de cette claire matinée ou le souvenir de son succès chez les Maruverno qui causait cette félicité intérieure, fraîche comme l'eau vierge d'une fontaine?... Ces choses entraient, à la vérité, dans la composition de son allégresse, mais il s'y mêlait un autre précieux élément caché comme une pépite d'or fin dans les profondeurs de cette source de joie. A force de se pencher curieusement sur cette eau mystérieuse, la jeune fille découvrait tout au fond l'image de Vital de Saint-Pons.

Elle le revoyait coiffé de son feutre bas à bords étroits, foulant d'un pas délibéré le sable de l'allée bordée de violettes russes; puis elle se le remémorait agenouillé dans le champ d'œillets multicolores et lui tendant les fleurs au parfum de giroflée. Ces œillets, elle les avait déposés soigneusement

la veille dans un vase plein d'eau et, ce matin, elle les avait piqués dans les plis de son corsage de laine blanche. Leur odeur poivrée lui chatouillait voluptueusement l'odorat. Brusquement la cause de cette félicité qui sourdait en elle, lui apparut en son éclatante netteté : — elle était joyeuse, parce que Vital l'avait invitée à goûter avec lui à la Réserve. — Mais quoi ? il avait également et tout d'abord invité Marie-Thérèse. Qu'y avait-il donc de si exceptionnellement flatteur dans cette attention qu'elle partageait avec la petite La Frénière?... A la vérité, Marie-Thérèse n'était qu'une enfant aux yeux du comte de Saint-Pons ; mais elle-même n'avait peut-être pas pour lui plus d'importance ? Dans l'esprit de cet homme qui avait dépassé la trentaine et vu tant de gens et de choses, une différence sensible existait-elle entre une jeune fille de quinze ans et une de vingt ? Ne les traitait-il pas toutes deux avec une pareille paternelle indulgence ?... Immédiatement son orgueil se révolta à l'idée qu'elle pouvait être placée par Vital au même niveau que cette pensionnaire en robe courte, et elle s'ingénia à chercher quels droits elle pouvait avoir à une préférence spéciale. D'abord Vital n'était nullement obligé de la comprendre dans son invitation. S'il avait cru devoir agir autrement, c'était sans doute

que le tête-à-tête avec la petite La Frénière lui paraissait un médiocre plaisir et qu'il avait jugé bon de lui adjoindre une compagne plus attrayante. D'ailleurs, ne s'était-il pas risqué à encourir la mauvaise humeur de M. Maruverno en cueillant ce bouquet d'œillets, et n'était-ce pas là aussi une marque de spéciale attention ?

Cette méditation occupa Violette jusqu'à l'heure du déjeuner. A table, où vint s'asseoir sa mère en négligé du matin, il ne fut question que de la matinée des Maruverno. La veuve avait réintégré ses blondes frises dans la geôle des bigoudis. Roulée dans une robe de chambre fanée, M^{me} Castellar apparaissait, le visage mal essuyé encore des savants maquillages de la veille, et le cerveau mal nettoyé des chimères dont elle l'avait encombré. Pendant le repas, elle ne parla que de ses succès et des compliments qu'elle avait récoltés. « En vérité, disait-elle en baissant comme une ingénue ses yeux aux paupières fripées, tous ces Alpins sont fous ; ils ne voulaient plus me quitter, et tous m'ont demandé la permission de venir me voir aux Lentisques. Heureusement, le prince Kamenski m'a arrachée de leurs bras et m'a conduite au buffet, nous avons valsé ensemble et M^{me} de Girelle en était verte de jalousie. Honorat de Saint-Pons s'est lui-même mis en

frais et s'est cru obligé de me féliciter de ton talent de chanteuse... Ta voix a produit sur lui une vive impression. Mais pourquoi avoir choisi cette rengaine du *Roussignoù que vola*? Ne pouvais-tu trouver en ton répertoire quelque chose de moins vulgaire?... C'est bien la peine que je me sois ruinée en leçons de chant, si tu n'es même pas capable d'exécuter un air d'opéra!... »

Agacée de ce bavardage, Violette se bornait à hocher la tête sans répondre. Dès que sa mère se leva de table, elle profita de l'heure que celle-ci consacrait à sa sieste pour se faufiler hors des jardins. Elle éprouvait le besoin de marcher à travers champs afin de secouer la mauvaise humeur provoquée par les sornettes de M^{me} Castellar.

En face de la villa, un bois couvrait les deux versants de la presqu'île et s'élevait en pente douce jusqu'au massif rocheux de la tour Saint-Hospice. La jeune fille s'enfonça en plein fourré, respirant l'odeur résineuse mêlée aux exhalaisons marines, et marchant à l'aventure. Le sol, tapissé d'aiguilles de pins, craquait sous ses pieds; des buissons de myrtes sauvages et de bruyères lui montaient jusqu'aux hanches et frôlaient ses bras. Avec une inconsciente voluptuosité, elle se complaisait à sentir son corps enveloppé de la souple caresse de ces aromatiques végétations. Elle

allait ainsi sans penser à rien, se laissant bercer par le rythme de la mer, heureuse d'une béatitude purement animale. Elle abandonna la lisière des pins et commença de gravir le raidillon où s'enchevêtrèrent d'antiques figuiers. Cet abrupt sentier mène au vieux fort piémontais dont il ne reste plus qu'une lourde tour trapue.

Elle touchait déjà à la plate-forme gazonneuse d'où l'on domine la baie de Beaulieu, les montagnes de Villefranche et la Méditerranée jusqu'à l'extrême pointe de Bordighera. Elle s'arrêtait pour reprendre haleine et réjouir ses yeux à l'éblouissante contemplation du paysage étalé devant elle — la mer couleur de saphir, les découpures argentées de la côte, les cimes lilas ou neigeuses des montagnes — quand la porte cintrée de la tour s'entre-bâilla et sur l'ombre noire du porche s'enleva en plein soleil la grêle silhouette d'Honorat de Saint-Pons.

Il ne fallut pas longtemps au nouveau venu pour s'apercevoir qu'il n'était pas seul. La robe blanche de M^{lle} Castellar faisait une tache éclatante sur la feuillée touffue d'un figuier qui lui servait de repoussoir. Le premier mouvement du jeune homme fut de se replonger dans les ténèbres de la voûte, puis comme il avait assujetti son lorgnon à verres bleus sur ses yeux clignotants, il

reconnut Violette dans la promeneuse qui l'intimidait, et alors il se décida à aller de l'avant. Il s'approcha, salua gauchement, et tandis que la jeune fille répondait à son salut par un énigmatique sourire :

— Pardon, mademoiselle, murmura-t-il, je... je ne vous avais point reconnue d'abord... c'est... c'est une surprise...

Ne trouvant pas le qualificatif qu'il cherchait, il termina son discours par un geste nerveux.

— Une surprise agréable, acheva Violette, qui eut pitié de sa timidité.

— Vous êtes trop bonne ! s'écria-t-il en saluant derechef ; est-ce que vous venez vous promener souvent à Saint-Hospice ?

— Quelquefois, et vous ?...

— Moi, tous les jours... J'y fais des recherches archéologiques pour... une communication que je destine à... la Société des Lettres de Nice.

— En vérité ?

— Oui, il s'agit de déterminer un point historique très important... Vous connaissez sans doute l'événement qui eut lieu ici à l'époque où Philibert-Emmanuel de Savoie surveillait la construction de cette tour ?

— Mon Dieu, non, avoua-t-elle avec une complète indifférence.

— Eh bien ! une nuit, le duc fut surpris par des corsaires que commandait un renégat génois nommé Occhiali, et il ne s'échappa que grâce au dévouement de deux de ses gentilshommes qui, eux, demeurèrent prisonniers. Entre parenthèses, l'un de ces vaillants gentilshommes se nommait Maurice-Vital de Saint-Pons et était un de mes ancêtres. Vous voyez, mademoiselle, que je suis particulièrement intéressé à étudier ce problème historique... Pour tirer les captifs de la griffe d'Occhiali, il fallut entrer en pourparlers avec le forban, et voici où l'aventure se... se corse !... Occhiali exigeait, pour rendre ses prisonniers, une rançon de deux mille écus d'or, mais, en outre, il stipulait que la duchesse viendrait lui apporter la somme elle-même, et lui permettrait de baiser sa main.

A ce point de son récit, Honorat devint aussi rouge que les géraniums épanouis, à deux pas, dans un creux du rocher.

— Figurez-vous, mademoiselle, reprit-il, l'embarras de la duchesse à l'idée de se trouver en tête à tête avec ce corsaire sans ni foi ni loi ! On essaya de transiger, mais Occhiali n'en voulait pas démordre. Alors on s'avisa d'un biais ; à la duchesse on substitua une dame d'honneur qui lui ressemblait, et ce fut cette dernière qui

demeura, tout un soir, seule à seul avec le corsaire...

— L'histoire est curieuse, en effet, dit Violette.

Elle regardait la mer scintillante, la massive tour ronde, et ne pouvait se défendre de rêver à l'entrevue de la fausse duchesse et du galant corsaire. Involontairement, elle se représentait Occhiali sous les traits énergiques de Vital de Saint-Pons; un sourire silencieux retroussait les coins de ses lèvres et creusait les fossettes de ses joues.

— Mais, reprit Honorat encouragé par la réponse de la jeune fille, il y avait dans cette histoire des points restés obscurs et qu'il importait d'élucider.

— Lesquels? demanda Violette toujours songeant à la dame d'honneur.

— D'abord, il était intéressant de déterminer exactement à quel endroit de cette côte escarpée Occhiali avait pu débarquer.

— Oh! murmura-t-elle désappointée.

L'importance qu'Honorat semblait attribuer à ce détail secondaire lui parut l'indice d'un esprit étroit, et elle retomba dans son indifférence.

— J'ai trouvé la place... C'est là-bas, dans une petite anse sablonneuse, poursuivit triomphale-

ment le cadet des Saint-Pons; je vais vous la montrer, si vous voulez?

— Allons! soupira-t-elle avec résignation.

Ils descendirent en plein soleil par un sentier de chèvres et Honorat la conduisit vers la plage de sable où la mer venait mourir avec un susurrement câlin.

— Voici, ajouta-t-il, la *fosse* où Occhiali et ses hommes ont pu aborder sans être aperçus.

Mais elle ne l'écoutait plus et cheminait, distraite, sur le sable micacé où avec une préoccupation enfantine elle regardait les empreintes laissées par ses petits pieds. Dans le silence de la plage solitaire on n'entendait que le clapotis de la vague et le murmure musical de la brise à travers les pins.

Honorat avait enlevé son pince-nez aux verres bleus, et l'avait soigneusement remplacé dans la poche de son gilet. D'un regard timide, il suivait l'élégante silhouette blanche de M^{lle} Castellar, et se creusait le cerveau pour trouver un autre sujet de conversation. Après une laborieuse recherche, il reprit enfin :

— Vital doit aller ce tantôt voir M^{me} Castellar et lui parler de la partie de demain...

— M. Vital compte-t-il rester encore longtemps à la Fouan?

— Oh!... avec Vital, on ne sait jamais... Un beau matin, il boucle sa valise, m'embrasse, et le voilà parti pour des mois.

— Il s'ennuie à la maison?

— Non... Ce n'est pas qu'il s'ennuie avec moi, mais il se trouve trop à l'étroit et trop inactif à la Fouan... Il ne sait pas, comme moi, s'intéresser à des occupations sédentaires... Nous sommes deux esprits très... très...

— Différents, suggéra Violette impatientée.

— C'est cela... Nous nous aimons tendrement, mais nous n'avons pas les mêmes façons de sentir... Le moindre changement dans mes habitudes suffit pour me donner la migraine... Lui, il a horreur de la régularité... Chaque jour, il lui faut de l'imprévu, quelque chose qui le secoue et le sorte de lui-même.

— Où était-il cet hiver?

— Après avoir passé l'automne dans le Tyrol, il est redescendu à Venise.

— Il y a séjourné longtemps?

— Jusqu'en mars... Il a pour Venise un goût que je ne partage pas... Cette ville dans l'eau doit être un nid à rhumatismes, et je ne voudrais pas m'y voir en peinture... Mais Vital aime cette vie de flânerie dans les lagunes. Voilà plusieurs années qu'il hiverne à Venise.

Violette avait au bout de la langue une question qu'elle eût bien voulu poser. Un scrupule la retenait, une crainte de commettre quelque incorrection ou tout au moins de passer pour indiscrète. Elle aurait voulu savoir si Vital n'était pas entraîné à vivre hors de son pays par un intérêt d'un ordre purement sentimental. En écoutant Honorat, l'idée lui venait de quelque romanesque affection, retenant Vital chaque hiver dans la ville des Doges. Son imagination s'échauffait, et un violent désir très féminin la prenait de faire jaser le frère cadet. Mais le sujet était brûlant et scabreux; elle ne savait trop comment l'effleurer, pourtant elle se hasarda :

— Votre frère, insinua-t-elle, a peut-être là-bas des amis qui lui rendent le séjour plus agréable ?

— Des amis, à Venise?... Je ne crois pas. Vital m'en aurait parlé, car nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre... Non, ce qui lui plaît à Venise, il a souvent cherché à me l'expliquer et j'avoue que je ne l'ai pas très bien compris... Il aime la couleur des murs, du ciel et de l'eau, le silence qui enveloppe la ville, la liberté dont on y jouit... Que sais-je?... Peut-être aussi y est-il attiré par le bon marché de la vie matérielle, car Vital ne roule pas sur l'or, et, comme il déteste les dettes,

il est obligé de compter, tout en demeurant fort honorable.

Cet aveu de pauvreté, fait très ingénument et sans fausse honte, toucha Violette, et la rendit plus indulgente pour l'esprit terre à terre, les idées étroites du cadet des Saint-Pons.

— Précisément, objecta-t-elle, cette vie de voyage doit être assez coûteuse et... pardonnez-moi une réflexion qui vous paraîtra peut-être déplacée, je ne comprends pas comment votre frère peut la rendre économique.

— Oh ! vous ne connaissez pas Vital!... Il est sobre comme un Arabe et n'a aucun besoin de luxe... A l'étranger, il vit comme un capitaine en demi-solde ou un étudiant allemand. Il déjeune d'une tasse de thé et soupe d'un *risotto* ou d'une salade de tomates... Grâce à ce régime, il trouve le moyen de tenir partout son rang, d'être libéral quand il le faut et de ne pas dépenser plus que ses six mille francs de revenus... Vital est un caractère !

— Oui ! murmura Violette devenue rêveuse.

Ils étaient arrivés à un bois d'oliviers qui longe la rive méridionale de la presqu'île. C'est le coin le plus intime et en même temps le plus virgilien du territoire de Saint-Jean. On s'y croirait à cent lieues de la Nice cosmopolite et mondaine.

Les villas sans prétention, moitié fermes et moitié maisons de plaisance, charment par leur rustique grâce. Les maisonnettes décorées de fresques naïves et derrière lesquelles glousse un poulailler, les figuiers touffus penchés sur la margelle d'un puits, les citronniers mêlés aux vignes et aux pêchers, le terre-plein destiné au jeu de boule, racontent la vie frugale et joviale tout ensemble des familles de la petite bourgeoisie niçoise : — bouillabaisse du dimanche arrosées de gros vin du Var, parties de pêche prolongées jusqu'à la nuit, danses improvisées sous les olivettes...

Violette et Honorat de Saint-Pons s'arrêtèrent devant une grille rouillée dont l'un des battants demeurerait ouvert. De là, le regard enfilait une allée herbeuse et montante, bordée de citronniers et de rosiers; tout au bout, on apercevait une terrasse à demi effondrée, une maison peinte en rose dressant son toit en auvent entre un pressoir d'huile et une grande citerne carrée.

— Nous voici à la Fouan, commença Honorat après un moment d'hésitation; quel dommage que Vital soit absent, je vous aurais priée d'entrer!... Si cependant le cœur vous disait de monter chez nous et de vous rafraîchir, peut-être oserais-je insister?...

— Non, n'insistez pas ! répliqua Violette avec vivacité, il faut que je rentre à la maison.

— En ce cas, au revoir, mademoiselle... A demain, sans doute, et merci de votre aimable compagnie !

— Adieu, monsieur de Saint-Pons...

Elle tourna les talons, vexée de l'air satisfait avec lequel il avait formulé son remerciement. Elle le trouvait par trop présomptueux de s'imaginer qu'elle s'était mise en frais d'amabilité pour ses beaux yeux. Pauvre garçon !... En l'accompagnant jusqu'à la Fouan, elle n'avait eu qu'un but : le faire parler de Vital. Tandis qu'elle remontait le sentier qui débouche en face des Lentisques, elle se remémorait les détails de leur conversation, qui n'avait en effet eu d'autre thème que les habitudes et le caractère de l'aîné des Saint-Pons. De cet entretien, Vital sortait grandi et poétisé. Violette admirait davantage ce représentant d'une des plus vieilles familles niçoises, qui avait le secret de vivre en gentilhomme malgré la modicité de son revenu, qui parvenait à tenir son rang à force de privations et — dur envers lui-même — savait se montrer libéral et généreux envers les autres. Il lui semblait voir en Vital une harmonieuse analogie avec ce coin du terroir de Saint-Jean où il était né. Il en avait

la simplicité noble, la sauvagerie mêlée de grâce et de grandeur. A mesure qu'elle pensait plus fortement au comte de Saint-Pons, Violette sentait germer en son cœur une romanesque ambition. Elle rêvait de redorer le blason de ce gentilhomme pauvre, de lui donner sa main et sa fortune et de contribuer ainsi à faire refleurir dans le pays l'influence de la branche aînée des Saint-Pons.

En rentrant dans le salon de la villa des Lentisques, elle trouva sa mère parée comme une châsse et très émoustillée.

— Ma chère, dit M^{me} Castellar, tu as manqué la visite du comte de Saint-Pons.

— Comment il est déjà venu ! s'écria Violette désappointée.

— Il sort d'ici et il a eu la gracieuseté de nous inviter toutes deux à luncher demain à la Réserve.

— Oui, je sais... C'était une affaire convenue depuis hier, murmura Fleur de Nice en masquant sous une fausse indifférence la déception que lui causait cette visite perdue.

IV

Beaulieu, le bien nommé, a un charme tout spécial et qu'on n'oublie plus. Au temps de l'époque Alexandrine, certaines îles grecques devaient posséder une séduction semblable. — Niché au pied d'un mur rocheux qui le protège du mistral, abrité des vents du large par la haute presque île du cap Ferrat, Beaulieu étage en plein midi ses maisons à l'Italienne parmi des olivettes et des vergers en terrasses. C'est le pays des mandarines et des roses. En avril, une subtile fragrance de fleurs et de fruits s'envole de la côte et, planant sur la mer, apporte aux bâtiments qui doublent la pointe la suggestion d'un paradis arcadien.

Pour jouir totalement de la splendeur de ce pays d'élection, on ne doit pas se borner à le traverser en voiture ; il faut y arriver par la route de la grande Corniche et descendre à pied, au carrefour des *Quatre-Chemins*, un sentier en lacets d'où l'on ressent tout à coup cette intime secousse

que donne la contemplation des choses vraiment belles. — De ce point culminant on aperçoit, par-dessus les crêtes escarpées, les profils violets de l'Estérel, les montagnes de Grasse aux teintes lilas et les Alpes couvertes d'une éblouissante neige. En même temps, on voit s'évaser à ses pieds, comme une profonde coupe verte, les bois d'oliviers semés de villas blanches et roses, les jardins d'orangers et de citronniers, et, tout au fond de l'échancrure, la mer d'un bleu de saphir, à l'horizon de laquelle apparaissent parfois, ainsi qu'un mirage, les côtes vaporeuses de la Corse. On descend lentement par un chemin de mulet, taillé en zigzag dans la roche, et on atteint, affamé, le restaurant de la Réserve, dont on a pendant une heure lorgné la véranda miroitante qui s'allonge en surplomb au-dessus de la baie.

Si Beaulieu est un site d'enchantement, la Réserve est un restaurant aimable où l'on mange sous une claire galerie vitrée, entre des jardinets épanouis et une terrasse dominant la mer. Les promeneurs qui vont de Nice à Monte-Carlo s'y arrêtent souvent pour déjeuner ou collationner en musique, tandis que la mer étale sous leurs yeux sa merveilleuse nappe moirée où chante toute la gamme des bleus et des verts.

Le samedi, dans l'après-midi, une barque ma-

nœuvrée par Vital et Honorat de Saint-Pons emportait à travers la baie M^{me} Castellar et sa fille. Elle vint atterrir en face de la Roseraie, où l'on devait prendre Marie-Thérèse La Frénière. Celle-ci était déjà sur la plage. Elle sauta lestement dans la barque en s'appuyant au bras de Vital et l'on repartit.

— Bonjour, Thérésinette ! lui dit l'aîné des Saint-Pons, après qu'elle se fut assise à côté de Violette Castellar, nous ne vous avons pas trop fait attendre ?

— Il y a vingt bonnes minutes que je suis là, répondit Marie-Thérèse, mais j'avais devancé l'heure indiquée... J'étais si contente que je ne pouvais tenir en place... D'ailleurs j'avais hâte d'échapper à Eva et Nancy qui font un nez...

— Pourquoi ?

— Elles trouvent que vous auriez dû les inviter aussi et se plaignent de ce que vous n'êtes « paternel » que pour moi.

— Elles ont tort de se plaindre... Les plaisirs ne leur manquent pas, à elles, tandis que vous, Thérésine, vous restez à la maison plus souvent qu'à votre tour. Quand j'ai promis à votre père de le suppléer et de vous distraire dans la mesure de mes moyens, c'est surtout à vous que je pensais... Pour être tout à fait sincère, je vous avoue-

rai qu'entre vos sœurs et moi ça ne s'accroche pas. Elles sont trop « dans le train » ; elles ont trop pris pour mon goût les allures de ce monde cosmopolite qui me gâte Nice et que je déteste.

— Oh ! comte, supplia M^{me} Castellar en agitant son éventail, ne dites pas de mal de la société étrangère !... Elle est si élégante, si raffinée, si au-dessus des préjugés des esprits routiniers et vulgaires !... C'est elle qui a transformé Nice, l'a rendue brillante, civilisée, confortable... Regretteriez-vous par hasard le temps où les chefs des meilleures familles habitaient des galetas et recevaient leurs visiteurs dans l'escalier ?

— Parfaitement, madame, je regrette ce temps-là...

On doublait la pointe du fortin que décore un antique et gigantesque cactus. Encore quelques coups de rames et on abordait au pied de l'escalier taillé dans le roc, qui conduit à la terrasse du restaurant.

Sur ce spacieux balcon, abrité du soleil par une tente de coutil, des tables étaient dressées. Des jeunes gens en costumes de cyclistes, des hommes mûrs à la boutonnière fleurie, des dames en toilettes tapageuses, y buvaient du café ou vidaient des coupes de champagne. Vital fit apporter du thé, des gâteaux et des glaces, et installa ses invitées

à une table ronde, non loin du petit orchestre qui, de midi à cinq heures, exécute pour les clients un concert où les airs de valse alternent avec des chansons populaires italiennes. Cet orchestre était composé de deux violons, d'une contrebasse, d'une flûte et de guitares. Deux chanteurs en cravates claires, smokings et pantalons noirs, attiraient surtout l'attention et faisaient les délices de l'auditoire : l'un, petit, blond, la tête rasée en boule, les oreilles saillantes, les joues glabres, la bouche effrontée et les yeux pétillants de malice ; l'autre, très brun, moustachu, avec des prunelles étincelantes et des dents très blanches. Ils chantaient des canzones et des barcarolles, et les mimaient avec une merveilleuse mobilité de traits, une pétulance, un talent de grimaciers, d'un comique irrésistible. Parfois, entraînés par le rythme endiablé du refrain, ils se trémoussaient et battaient des entrechats en grattant leur guitare. Ils y mettaient tant de verve, une si enfantine gaieté, qu'ils semblaient être à la fête et s'ébattre pour leur propre satisfaction.

M^{me} Castellar prenait des poses extasiées, balançait doucement sa tête frisée et battait la mesure avec son éventail. Marie-Thérèse, les yeux brillants, applaudissait bruyamment, tandis qu'un fou rire secouait ses frêles épaules et ses bou-

cles brunes. Vital s'amusait de la joie de sa petite amie. Quant à Honorat, qui n'était pas musicien et que ces pantalonnades récréaient médiocrement il ne regardait que Violette. Celle-ci, drapée dans sa robe de laine blanche, à la ceinture de laquelle s'épanouissaient des œillets rouges, écoutait, accoudée à la table de marbre, le menton dans la main. Les contours de ses épaules et de sa taille souple s'accusaient avec des inflexions voluptueuses sous la lumière diffuse de la tente. Suivant le caractère jovial ou câlin, railleur ou amoureux de la musique, ses prunelles grises s'éclairaient ou se voilaient. Les mélodies italiennes lui suggéraient des visions riantes ou mélancoliques, dont les images se reflétaient dans ses pupilles aux couleurs changeantes. Les deux chanteurs venaient de commencer une chanson vénitienne bien connue :

Vieni, la barca è pronta...

— Ah ! Venise ! s'exclama M^{me} Castellar en roulant de la prunelle et en se renversant sur sa chaise, quelle poésie !... La place Saint-Marc avec ses bijoutiers et ses magasins de verreries, les sorbets du café Florian, les parties fines au Lido... Cette musique me rappelle mes premières années de mariage... Venise !... comme je voudrais y

retourner et retrouver la tendre et joyeuse vie d'autrefois!...

Un ironique sourire courut sur les lèvres de Vital et Violette eut un imperceptible haussement d'épaules. Le factice enthousiasme de sa mère l'agaçait comme une fausse note et la troublait dans son rêve. Tandis que les musiciens chantaient leur barcarolle, c'était une autre Venise qu'elle imaginait : — la Venise préférée de Vital ; — elle s'y voyait glissant avec lui sur les vertes lagunes silencieuses, et ses yeux agrandis par l'extase semblaient refléter toute une envolée de gondoles, illuminées et chantantes. Elle releva la tête et son regard rencontra celui du comte de Saint-Pons. Les yeux bruns et attentifs de Vital s'arrêtèrent sur les siens et, un moment, ces deux expressifs regards se fondirent l'un dans l'autre, comme s'ils cherchaient à lire leurs mutuelles pensées ; puis le comte le premier, baissa ses paupières bistrées et parut s'absorber dans une contemplation intérieure.

Sur la terrasse, les visiteurs arrivaient par bandes. A cette heure où le public de la Réserve est le plus nombreux, on entendait les roues des voitures grincer sur le sable de la cour, et les chevaux piaffer. A chaque instant, des couples émergeaient de la véranda, cherchant une place vide sur le balcon. Les musiciens, mis en

belle humeur par une quête fructueuse, accordaient de nouveau leurs instruments. A une table voisine, un groupe d'hommes et de dames, qui venaient de s'installer, interpella le chanteur aux moustaches noires et aux dents blanches. Les nouveaux venus appartenaient à la fine fleur de la colonie russe et, parmi eux, Violette distingua la tête élégante et les yeux couleur de glacier du prince Kamenski. Ils avaient demandé du champagne, et, tandis que le sommelier emplissait les coupes à la ronde, le prince mit vingt francs dans la main du musicien napolitain et lui dit :

— Ces dames désirent que vous chantiez *Otchitchernia*.

C'était une chanson petite-russienne, très en vogue parmi les habitués de la Réserve, et dont les chanteurs avaient adapté l'air à des paroles françaises. Le virtuose aux dents blanches s'inclina avec un obséquieux sourire, puis revint retrouver son camarade blond aux longues oreilles, et tous deux, accompagnés par les autres exécutants, commencèrent la *Chanson des yeux* .

O brûlants yeux noirs, yeux pleins de langueur,
Yeux doux et grisants comme une liqueur,
O vous que j'adore
Et crains plus encore,
Beaux yeux rencontrés un jour de douleur !

Comme au fond d'un puits magique et dormant,
Dans vos profondeurs j'ai beau voir l'aimant
 Qui perdra mon âme ;
 J'ai beau voir la flamme
 Qui dévorera mon cœur lentement ;

Je n'ai nul souci de mes jours navrés
Ni des pleurs amers tant de fois pleurés :
 Ce que Dieu m'octroie
 De deuil ou de joie,
J'en ai fait l'offrande aux yeux adorés.

L'air sur lequel les deux musiciens chantaient ces paroles avait un étrange caractère de passion caressante et sauvage. Il était plein de sanglots avec des retours de tendresse câline, des répétitions de phrases tristes, dont la languissante monotonie donnait la sensation de ces grands cercles d'eau qui tournent lentement autour d'un gouffre. Cette plaintive caresse de la même phrase musicale exerçait peu à peu sur l'âme une amoureuse fascination.

Dès les premières notes, Violette subit le charme de cette voluptueuse incantation. De nouveau ses yeux voilés se fixèrent sur ceux de Vital. Furtivement, entre ses cils rejoins, elle étudiait la chaude nuance de ces pupilles foncées dont l'iris était pailleté de points oranges. Dans ces yeux aux profondeurs lumineuses, elle voyait transparaître successivement les qualités et les défauts de cet

homme qui était en train de devenir son héros : — la fierté et la dignité poussées jusqu'à une sorte de sauvagerie farouche ; une force de volonté allant au besoin jusqu'à la dureté ; mais tout cela tempéré par une sensibilité tendre, une générosité chevaleresque. — Au fur et à mesure de ces constatations, Violette sentait grandir son admiration pour Vital, et comme dans la chanson petite-russienne, elle apercevait, en ces yeux profonds, l'aimant qui attirait son âme, l'étincelle qui allait lui brûler le cœur.

Elle était si fortement absorbée que tout ce qui se passait autour d'elle lui devenait étranger. Elle n'avait nullement conscience d'être à son tour l'objet d'une attention et d'une exaltation analogues. Elle ne voyait pas les yeux attendris d'Honorat fixés sur sa personne et s'enhardissant à percer le mystère de ses yeux gris voilés. Les paroles de la romance semblaient avoir réveillé l'intelligence endormie du cadet des Saint-Pons. Ses prunelles humides se tournaient obstinément vers le blanc visage de M^{lle} Castellar. Il la regardait avec la ferveur d'un dévot en extase devant une image sainte. Son admiration éclatait si naïvement que Vital et M^{me} Castellar la remarquèrent tout d'abord. La veuve en parut fort aise ; quant au comte de Saint-Pons, plus réservé et

maître de lui, il manifesta seulement sa surprise par un inquiet sourire vite réprimé.

Les deux Napolitains avaient terminé leur chanson, et les dernières vibrations des guitares s'étaient éteintes. Déjà les groupes s'éclaircissaient; on entendait dans le jardin la voix du chasseur hélant les cochers. Une à une, les voitures prenaient le chemin de Monte-Carlo; on les voyait bientôt, dans une poussière dorée, filer sur la route qui longe la Petite-Afrique. Le soleil descendait vers les olivaies du cap Ferrat et ses rayons obliques empourpraient les toiles mobiles de la tente. A l'horizon déjà teinté de rose, la presqu'île de Saint-Jean, avec des reliefs plus nets, découpait en noir sa croupe allongée que terminait, comme une lourde excroissance, la tour trapue de Saint-Hospice. De la terrasse redevenue silencieuse on percevait plus distinctement les rumeurs éparses dans la baie : le clapotis des vagues contre les rochers, la chute cadencée des rames, les appels des pêcheurs dans le petit port, et de lointains tintements de cloche annonçant quelque cérémonie religieuse.

Violette restait accoudée au marbre de la table, les regards tournés vers la mer et comme hypnotisée par le scintillement de l'eau. Elle avait encore dans les oreilles les phrases câlines de la

Chanson des yeux, et se répétait ainsi qu'une berceuse :

Ce que Dieu m'octroie
De deuil et de joie,
J'en ai fait l'offrande aux yeux adorés...

— Eh bien ! Violette, viens-tu ?... Nous partons !

Elle tressauta aux sons aigus de la voix maternelle.

— Déjà ! murmura-t-elle, quel dommage !

Ils reprirent place dans la barque qui les avait amenés et l'on reconduisit d'abord Marie-Thérèse jusqu'à la plage de la Roseraie. De nouveau la barque traversa lentement la baie lumineuse. Assise à l'avant, en face de Vital qui ramait, Violette, laissant tremper l'une de ses mains dans l'eau et fermant les yeux à demi, regardait entre ses cils la virile figure du rameur baigné par la lueur rose du soleil déclinant. Elle ne parlait pas. M^{me} Castellar seule défrayait la conversation ; elle ne tarissait pas sur les plaisirs de cette « délicieuse » après-midi et se montrait avec Honorat d'une amabilité exagérée. Quand on aborda au port Saint-Jean, les deux frères accompagnèrent les dames jusqu'à la grille des Lentisques. M^{me} Castellar insistait pour qu'ils restassent à

dîner, et Honorat se disposait à répondre affirmativement, quand Vital le prévint et lui coupa la parole en formulant un refus poli, mais très ferme.

Dès qu'ils furent seuls, le comte de Saint-Pons passa son bras sous celui de son cadet, et, au lieu de gagner directement la Fouan, chemina avec lui le long du bois de pins, vers la plage déserte.

— Ces dames sont fort aimables, observa-t-il pour entamer la conversation.

— Fort aimables, répliqua Honorat. M^{lle} Violette est tout à fait charmante, et sa mère nous comble de prévenances... Pourquoi n'as-tu pas voulu accepter son invitation à dîner ?

— Parce qu'il y a certaines acceptations qui équivalent à un engagement tacite, et qu'avant de nous engager à fond, je désirais causer sérieusement avec toi.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda le cadet en tournant vers son aîné des yeux écarquillés.

— D'un mariage, je crois... Tu sais, petit frère, que nos affaires sont mal en point. La Fouan est hypothéquée pour plus qu'elle ne vaut ; un de ces matins il nous faudra liquider les terres restées indivises entre nous ; et ce sera une opération fâcheuse, car elle jettera un discrédit sur notre nom... Moi, je m'en tirerai toujours en allant

vivre à l'étranger, dans un coin obscur où je trouverai la pâtée et la niche... Je n'ai pas de besoins et j'ai depuis longtemps adopté la devise : *Ubi bene, ibi patria* ; mais pour toi qui as des goûts casaniers et qui tiens à tes habitudes, à tes livres, à tes relations avec tes collègues de la Société des lettres, un changement de vie et de milieu serait un gros crève-cœur, n'est-ce pas ?

— Bon Dieu ! s'exclama Honorat effaré, rien que d'y penser, j'en ai froid aux os.

— Pourtant il faut y penser... Je pressens le moment où, pour continuer à vivre ici, tu seras obligé de solliciter un emploi, quelque chose comme une perception ou une recette municipale. Or, outre que je ne vois pas bien un Saint-Pons devenu gratte-papier, il est peu probable que le gouvernement nous octroie ses faveurs, à cause de nos opinions religieuses et politiques... En cette occurrence, un riche mariage peut seul rétablir nos affaires et nous redonner un lustre dont nous avons grand besoin. En ce pays-ci, il se rencontre de temps à autre des héritières qui ne sont pas fâchées de s'entendre appeler comtesses et qui n'hésitent pas à troquer leurs millions contre un titre... Sans chercher bien loin, je connais à quelques pas d'ici une veuve qui marierait volontiers sa fille dans ces conditions...

— M^{me} Castellar !... s'écria Honorat, tu crois ?

— J'en suis convaincu... Elle me l'a donné à entendre et c'est ce qui t'explique les attentions qu'elle a pour nous... Ceci posé, mon petit, il s'agit de se tâter les reins et de se demander si nous sommes d'humeur et de force à lier partie.

— Mais, objecta Honorat, dont la pâle figure exprimait l'angoisse et dont la voix tremblait, tu es l'aîné, c'est certainement toi qu'on vise et il t'appartient de juger si...

— Moi?... Tu oublies que je n'ai pas la vocation du mariage. Non, j'aime trop ma liberté, je suis trop sauvage ou trop égoïste, comme tu voudras, pour songer à prendre femme... De plus, j'ai une sottise fierté, assurément mal placée, mais enfin je répugnerais à épouser une fille beaucoup plus riche que moi... C'est donc à toi, si tu n'as pas les mêmes préventions, à peser le pour et le contre, et à te résoudre... Quant à M^{me} Castellar, elle n'a pas, je le suppose, de préférence, et elle acceptera l'un de nous, les yeux fermés... Voyons, te sens-tu de taille à épouser M^{lle} Violette Castellar?... Te plaît-elle ?

— Ah ! dit Honorat avec un accent passionné, je la trouve adorable !

— Ho ! ho ! s'exclama Vital en regardant son frère entre les yeux, je m'en doutais bien un peu

à la façon dont tu dévisageais tantôt la jeune personne, et c'est pourquoi j'ai voulu te parler avant que nous n'allions plus avant... Ainsi la beauté de M^{lle} « Fleur de Nice » t'a tourné la tête ?

— Je l'aime... comme une bête, comme un fou !

Tandis qu'ils devisaient ainsi entre la lisière du bois de pins et la plage sablonneuse, le crépuscule tombait ; le soleil avait plongé dans la Méditerranée et, à la place où il venait de disparaître, de petits nuages d'un rose vif moutonnaient dans l'azur pâli. La mer, d'un ton de turquoise verdie, prenait en se rapprochant de la terre des nuances d'opale. Elle se mourait sur le sable avec des susurrements pareils à un doux chant de Sirènes. Aux dernières clartés du soir, Vital examinait la frêle silhouette de son frère, ses épaules étroites, son maigre visage, ses yeux humides où la passion et l'anxiété mettaient une douloureuse lueur. A part lui, il ne pouvait se défendre d'un scrupule et d'une tendre compassion, à la pensée de la périlleuse aventure dans laquelle Honorat se jetait tête baissée.

— Je te préférerais, dit-il gravement, moins épris et plus froid... Prends garde, petit frère, cette Violette Castellar est très séduisante et je comprends qu'elle t'ait ensorcelé... Mais crois-tu que ce soit la femme qui te convienne ? penses-tu

que vos goûts et vos caractères sympathiseront?... Cette jeune fille a dans les yeux quelque chose d'impénétrable qui m'inquiète... Réfléchis bien avant de te lier à un joug qui te pèserait plus tard... mais trop tard !

— Je l'aime ! répéta Honorat d'une voix plaintive d'enfant gâté... Mais tu as raison, je suis fou... Je m'emballe, je me monte la tête sans savoir seulement si elle voudrait de moi... et je sens que je n'oserai jamais le lui demander.

— Quant à cela, j'en fais mon affaire... Je serai ton porte-parole et, au cas d'un refus, tu n'auras pas la mortification de le recevoir en plein visage... Maintenant rentrons... Notre vieille Thélise doit se morfondre dans sa cuisine en nous attendant... Allons souper!... Tu auras toute la nuit pour réfléchir, et, si demain tu persistes, j'irai aux Lentisques demander pour toi la main de Violette Castellar...

V

Violette était très pratiquante et suivait régulièrement les offices du dimanche. Le lendemain de son excursion à la Réserve, elle assista à la grand'messe dans la petite église de Saint-Jean, qui domine le port et se détache toute blanche sur la verdure des olivettes. Mais, ce matin-là, tandis que les voix nasillardes des enfants de chœur et des chantres entonnaient le *Gloria*, sa pensée était ailleurs. Ses yeux ne lisaient pas le paroissien entr'ouvert sur ses genoux; ils regardaient par le porche béant la mer étoilée de diamants s'étaler éblouissante jusqu'à la côte de Beaulieu. Son esprit, entraîné par les vivaces souvenirs de la veille, errait sur les flots ensoleillés ou au bord des terrasses de la Réserve. Ses oreilles n'écoutaient pas la psalmodie de l'Evangile, elles étaient toutes résonnantes encore de la chanson des Napolitains :

O brûlants yeux noirs, yeux pleins de langueur...

Elle revoyait Vital de Saint-Pons accoudé sous la lumière blonde de la tente de coutil ou bien ramant vigoureusement en face d'elle, tandis que la barque glissait sur la baie empourprée par le soleil couchant. Elle se rappelait ses gestes, ses inflexions de voix, les moindres détails de son originale physionomie, et elle se complaisait dans l'analyse des traits expressifs de son visage; elle cherchait à y démêler des révélations de caractère, à deviner, d'après les lignes de cette énergique figure, l'intime sentiment de Vital et surtout ce qu'il pensait d'elle-même. Le front volontaire avait quelque chose de dur, mais le ferme modelé de la bouche se tempérerait d'un sourire plein de bonté; les yeux bruns, profonds, attirants, sincères, reflétaient une âme loyale. Plusieurs fois elle avait surpris ce noir regard fixé sur sa propre personne, et elle se demandait avec un tremblement intérieur si cette observation persistante était motivée par une banale curiosité ou par une secrète sympathie. Elle eût été si fière d'intéresser ce cœur viril vers lequel elle se sentait irrésistiblement entraînée ! Elle souhaitait si ardemment de l'occuper tout entier, qu'à la seule idée de la réalisation possible de sa chimère, une voluptueuse angoisse lui étreignait la poitrine. Quand on désire violemment, on est

vite enclin à se persuader que ce désir est d'une qualité si exceptionnelle qu'il doit être nécessairement satisfait. On l'a caressé avec tant de constance, nourri avec tant de sollicitude, on en a si minutieusement calculé les chances de réalisation, on les a même si témérairement escomptées, que, lorsque approche l'heure décisive, le siège est déjà fait et l'on part en guerre avec la conviction qu'on *ne peut pas* être déçu.

A force de concentrer toutes ses facultés sur le même envahissant désir, Violette Castellar en arrivait à ce mystique état d'âme où une merveilleuse sécurité succède à la fièvre de l'incertitude. Elle subissait cette hallucination interne qui donne à nos rêves la consistance de la réalité. Au sortir de l'office, elle s'arrêta un moment sur le parvis de l'église, cherchant si elle ne découvrirait point parmi les fidèles qui s'écoulaient sous le porche l'énergique silhouette du comte de Saint-Pons ; puis, après avoir échangé de souriants saluts avec quelques voisins de campagne, elle descendit les degrés et chemina lentement sur le quai aveuglant de soleil.

Deux cents pas à peine séparent l'église de la villa des Lentisques. Elle fit le trajet sans se presser, espérant toujours apercevoir Vital à un tournant du chemin. Mais, parmi les grands oliviers

qui étendaient leurs blondes ramures au-dessus du sol verdoyant, elle ne vit que quelques bonnes femmes en jupes rouges, regagnant d'un pas alerte leurs maisons éparses dans les feuillées. Encore que très catholique et appartenant à la société bien pensante, l'ainé des Saint-Pons s'était sans doute contenté d'entendre une messe basse.

En rentrant aux Lentisques, elle trouva en revanche M^{me} Castellar déjà installée dans le salon et ayant échangé son vieux peignoir du matin contre une robe de ville aux couleurs tapageuses. La veuve avait l'œil brillant et un sourire de jubilation sur les lèvres.

— Tu arrives à point, s'écria-t-elle à sa fille en l'apercevant, il y a du nouveau !

— Quoi donc ? murmura Violette étonnée.

— D'abord ne reste pas là plantée comme un terme et viens t'asseoir près de moi... Figure-toi que dès dix heures Vital de Saint-Pons était ici et demandait à me parler.

— Vraiment ! balbutia la jeune fille.

Elle sentait ses lèvres devenir froides et son cœur ralentir ses battements.

— Tu comprends mon saisissement... je n'étais ni vêtue ni coiffée et je ne m'attendais pas à une visite aussi matinale. Je cours à mon cabinet de toilette, je sonne Philiberte et je me harnache en

hâte... Je devais être fagotée à faire peur... Enfin, n'importe, je descends au salon où je trouve Vital en train de tambouriner contre les vitres. Il s'excuse de se présenter chez moi à une heure aussi insensée et tout d'un coup, sans crier gare, il m'explique l'objet de sa visite... tu devines?...

— Mais... non, maman, répondit Violette hypocritement, tandis que ses joues rougissaient.

Avec l'afflux du sang, une ivresse joyeuse lui montait à la tête. Ainsi ses souhaits étaient exaucés, Vital l'aimait ; elle n'avait plus de déception à redouter. Pourtant, au milieu de l'allégresse qui chantait en elle, elle eut un léger frisson à la pensée d'une aussi subite et pleine réalisation de son désir.

— Ne joue donc pas les innocentes !... Tu te doutes parfaitement de quoi il retourne... Mes compliments, ma chère, ça n'a pas traîné !... Le comte de Saint-Pons est venu me demander ta main...

— Qu'as-tu répondu ? répliqua Fleur de Nice en croisant ses bras sur sa poitrine comme pour en masquer les trop vives palpitations.

— Je lui ai dit naturellement combien j'étais charmée et flattée de sa démarche, puis, pour la forme, j'ai promis de te consulter dès que tu rentrerais... Il est parti en me remerciant et en ajoutant qu'il reviendrait cet après-midi chercher

ta réponse. . Entre nous, j'étais déjà fixée et j'aurais pu la lui faire connaître... Car je ne suppose pas que tu hésites un seul instant ?

— Non, maman, repartit-elle d'une voix ferme où tintait une note triomphante, Vital de Saint-Pons me plaît et je serai heureuse d'être sa femme.

— Vital?... mais il ne s'agit pas de Vital ! se récria la veuve. Au fait j'ai oublié de te dire que le comte demandait ta main, non pour lui, mais pour son frère Honorat...

— Honorat ! répéta Violette avec stupeur, en devenant aussi blanche que les roses Banksia qui fleurissaient les fenêtres.

Elle s'était brusquement levée et jetait à sa mère un regard plein de détresse et de reproches.

— Eh ! oui, Honorat !... Qu'as-tu à me regarder avec cette mine effarée?... Honorat est amoureux de toi... Il fera un excellent mari et, après tout, tu seras vicomtesse... C'est encore fort joli !

— Je ne serai rien du tout, car je n'épouserai pas Honorat ! déclara rageusement M^{lle} Castellar.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il me déplait,... parce que je ne suis pas fille à me marier avec un homme que je n'aime pas.

— Quelle bécasse !... Peut-on être aussi sottement romanesque !

— Romanesque ou non, je ne veux pas d'Honorat.

Le front plissé, les yeux tragiques, elle formulait sa déclaration d'une voix âpre. M^{me} Castellar la regarda de côté et eut peur de son irritation. Elle comprit qu'elle s'était butée et se souvint que, lorsque Violette était petite, on n'obtenait rien d'elle en heurtant de front son obstination. Elle se garda de l'exaspérer et jugea plus sage de la prendre de biais :

— A ton aise, tu es libre... Mais permets-moi de te dire que tu agis comme une enfant... Assurément Vital est mieux fait pour plaire et flatte-rait davantage ton amour-propre ; mais d'abord il ne se soucie pas de se marier... Et puis, même au cas où il changerait d'avis, serait-ce un parti bien désirable ? J'en doute... Il est autoritaire, bizarre, égoïste ; avec lui, tu n'aurais pas toutes tes aises, ma pauvre fille... Tandis qu'avec Honorat...

— Honorat ! interrompit-elle dédaigneusement, il est laid, petit esprit et ridicule... Je ne veux pas me lier pour la vie à un être qui me répugnera.

— Ma chère, tu as des idées d'un autre monde et d'un autre temps... Il y a bel âge qu'on ne se marie plus par amour ! L'important, pour une fille, est de trouver un mari qui lui assure une situation brillante, qui lui apporte une belle for-

tune ou un beau titre... Toi, tu es riche, et ce qui te manque, c'est un nom. On t'en offre un, authentique, qui t'ouvrira les portes les plus hermétiquement fermées, et tu le refuses niaisement.

— Merci, il me coûterait trop cher !

— Toujours des phrases !... Aie donc la bonté de quitter un moment le pays des chimères et d'examiner les choses avec les yeux de tout le monde... Regarde autour de toi : où vois-tu encore des mariages d'inclination?... Est-ce que Nadia Gaguine a hésité une minute à épouser le vieux comte de Soliès-Aubagne, qui a soixante-huit ans passés ? Est-ce que Sylvie La Garrigue se repent d'avoir choisi pour mari le petit baron de Carnoules, qui est borgne et manchot?... Au contraire, elle est continuellement en fête et se trouve parfaitement heureuse... Et ton amie Eva La Frénière, crois-tu qu'elle ferait la petite bouche, si elle était demandée par le baron Spieler, quoiqu'il ait la réputation de passer ses nuits à la roulette ou au cercle Masséna ?... Ma chère, c'est la vie, ça... Dans les meilleurs mariages les questions de sentiment sont accessoires... Il faut en prendre son parti !

Elle continua longtemps sur ce ton, essayant par la contagion de l'exemple de modifier peu à peu la volonté rebelle de sa fille. Elle l'atta-

quait par ses côtés faibles, cherchant à piquer son amour-propre, à exciter son orgueil, afin de l'amener à accepter par dépit une solution qui répugnait à son cœur.

— Enfin, dit-elle en manière de conclusion, tu vas être majeure, je te laisse la responsabilité de tes actes et je te laisse aussi le soin de signifier ton refus à Vital lorsqu'il reviendra. Comptant sur ton bon sens, je m'étais quasi engagée en ton nom et tu me mets avec lui dans une situation fort embarrassante... A toi d'en sortir comme tu pourras !... Je m'en lave les mains... Seulement, si j'ai un conseil à te donner, tâche qu'il ne devine, ni à ton air ni à ton langage, que tu as une toquade pour lui et que ta réponse eût été tout autre s'il se fût présenté... Vital est fat, comme tous les égoïstes ; il ne faut pas qu'il s'en aille de chez nous avec la conviction qu'il aurait triomphé là où son frère a échoué... Il en tirerait vanité à tes dépens et le monde en ferait des gorges chaudes... A ta place, moi, j'épouserais Honorat, rien que pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui et que, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas...

Elle ne réussit pas à l'entamer, mais elle laissa mortifiée, aigrie et troublée. On alla déjeuner et, comme la discussion ne pouvait se pour-

suivre devant les domestiques, on se borna à un échange de phrases banales. Violette mangea à peine et, dès le dessert, se retira dans sa chambre, où elle put enfin se désoler à son aise et mesurer l'étendue de son désastre.

Avec quelle hâte brutale elle avait été précipitée du haut de son rêve ! Elle se sentait meurtrie, atrocement déçue, et pourtant elle ne pouvait croire que tout fût fini. Son orgueil se révoltait à l'idée de n'être comptée pour rien par un homme auquel du premier coup elle avait donné son cœur. Accoudée à sa table, les mains dans les cheveux, elle se scrutait à fond et cherchait à se rendre compte du misérable état de son âme. Pendant son enfance négligée, elle avait vécu fort solitaire et, dans son isolement, elle avait pris l'habitude de se replier sur elle-même et de s'examiner minutieusement. A ce moment, quand elle commença d'analyser ses sensations, elle fut effrayée de constater la puissance de l'attrait que Vital exerçait sur elle. Elle l'aimait, et il ne s'agissait pas d'un romanesque caprice de pensionnaire : c'était une impulsion passionnée où toutes les vanités, toutes les aspirations, tous les désirs aussi de son moi féminin, entraient comme éléments. Ce gentilhomme autoritaire, élégant et un peu farouche, la charmait par sa sincérité,

son indépendance d'esprit, l'originalité de son caractère et aussi par sa robuste et mâle beauté ; — car elle ne se targuait pas d'être un pur esprit : du fond de la vivace et virginale « Fleur de Nice » s'exhalait un parfum de subtile sensualité. Elle en sentait parfois la capiteuse haleine l'envelopper et la griser. — Violette se confessait à elle-même la force de cette passion et en même temps elle se rebellait à la pensée que sa première floraison d'amour était condamnée à un lamentable avortement. Elle ne pouvait admettre la possibilité d'un si absolu naufrage. En elle surnageait une espérance pareille à une dernière épave flottant sur une mer démontée. Elle songeait que Vital de Saint-Pons allait revenir aux Lentisques tout à l'heure, qu'elle serait seule avec lui et qu'il lui restait une faible chance de le séduire et de le ramener, pendant ce décisif entretien.

Violette Castellar se mit à sa toilette avec la fiévreuse exaltation de ces condamnées du temps de la Terreur, qui se paraient au sortir du tribunal révolutionnaire, afin d'être séduisantes jusqu'au pied de l'échafaud. Elle voulait être belle, entraînante, irrésistible. Elle revêtit une robe bleu clair qui s'harmonisait à souhait avec sa blonde vénusté, la blancheur de son teint et ses yeux céruléens. Pour en relever la tonalité trop

tendre, elle piqua dans son corsage une touffe de géraniums; puis elle attendit, frémissante, l'arrivée de Vital. Enfin, vers trois heures, la cloche de la grille tinta et on vint lui annoncer que le comte de Saint-Pons était en bas.

Lentement et en s'efforçant de reprendre tout son sang-froid, elle descendit l'escalier et entra, très pâle, avec des yeux couleur d'orage, dans le salon où Vital se tenait debout près du piano. On prétend que par les chauds crépuscules d'été certaines fleurs sont enveloppées d'un halo phosphorescent qui leur donne un mystérieux éclat; la passion mettait aussi une phosphorescence dans les yeux de Violette Castellar et rendait son teint plus éblouissant. En la voyant, l'aîné des Saint-Pons ne put se défendre d'un mouvement d'admiration et, par une sorte de choc en retour, il eut peur pour Honorat; il frémit en songeant à l'inexpérience de son cadet et aux risques que courrait le possesseur de ce tentant trésor de beauté.

— Bonjour, mademoiselle Violette, dit-il en s'avançant vers la jeune fille, je suis heureux de pouvoir causer un moment avec vous.

Il lui tendit une main qu'elle serra nerveusement et, montrant un fauteuil à Vital, elle s'assit à quelques pas de lui.

Il entra brusquement en matière :

— Madame votre mère a dû vous informer déjà du message dont je suis chargé.

— Oui, monsieur, et je vous avoue que j'en ai été surprise... Je ne m'attendais guère à une proposition de ce genre... surtout venant d'une personne qui me connaît si peu.

— Il ne faut pas beaucoup de temps pour devenir amoureux, à ce qu'il paraît... Savez-vous ce que c'est que le coup de foudre? demanda-t-il en plaisantant.

Cette question et ce ton de plaisanterie accrurent la nervosité de Violette.

— Je ne m'en doute pas, répliqua-t-elle avec un énigmatique sourire.

— Eh bien, le coup de foudre ne laisse guère aux gens le temps de la réflexion. Il suffit d'un regard et l'on est pris, et on ne peut plus se déprendre... Je le suppose, du moins, car rien de semblable ne m'est jamais arrivé.

— Oui, murmura Violette, railleuse, vous êtes invulnérable, c'est connu !

Elle avait dans la voix un accent de défi, dans les yeux une lueur provocante, qui intriguèrent Vital. Il la regarda fixement. Elle soutint son regard et se mit à rire en coulant vers lui, entre ses cils, une oblique œillade à la fois tendre et iro-

nique. Ce coup d'œil malicieux et caressant semblait dire : « Assez causé d'Honorat ; ni vous ni moi ne le prenons au sérieux... Parlons de nous et voyons ce qu'il y a au fond de votre cœur... Ce sera bien plus intéressant ! » Cette tentative de flirt, s'adressant directement à lui, l'inquiéta : « Est-ce que cette étrange fille s'aviserait maintenant de coqueter avec moi ? » pensa-t-il, et, pour prévenir tout malentendu, il riposta presque durement :

— Non, je ne suis pas invulnérable, mais j'ai la prudence du sage... En pareil cas, il n'y a d'autre remède que la fuite... Dès que le ciel menace, je n'attends pas l'éclair, je boucle ma valise et je pars.

— Est-ce cela qui vous a donné le goût des voyages ?

— Peut-être... Je préfère à tout ma liberté. C'est de l'égoïsme, dit-on. Que voulez-vous ? Je suis ainsi bâti et on ne se refait pas... Mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon frère Honorat... Madame votre mère a dû vous dire combien il est éperdument épris.

— Elle me l'a dit...

— Et vous avez consenti à m'accorder cet entretien ; je vous en remercie... J'aime beaucoup mon frère, c'est même la seule sérieuse affection que j'aie au monde. Permettez-moi donc de vous parler de lui : vous le connaissez peu, vous me

l'avez avoué tout à l'heure... Laissez-moi vous le faire mieux connaître et vous instruire de tout ce qu'il vaut. Sous une enveloppe frêle et un extérieur peu brillant, il cache un cœur d'élite, généreux, d'une délicatesse et d'une sensibilité exquis. C'est, sous certains rapports, un enfant débile et gauche, qu'il faudra guider, encourager, dresser aux usages du monde; mais ce n'est pas un enfant gâté, et il aura pour celle qui s'attachera à lui un dévouement, une affection, une reconnaissance sans bornes. Vous sentez-vous capable d'être la femme aimante, initiatrice, éducatrice, dont il a besoin? Consultez-vous là-dessus en toute sincérité, avant de prendre un engagement décisif. Cette sensibilité rare, qui est la qualité dominante d'Honorat, le prédispose à beaucoup souffrir au cas où il ne rencontrerait pas dans son ménage la sympathie qui lui est aussi nécessaire que le pain quotidien... Si vous me le rendiez malheureux, je ne vous le pardonnerais jamais!...

— Permettez, interrompit sarcastiquement Violette, vous parlez de ce mariage comme si c'était déjà chose convenue et vous me posez des conditions!... Il me semble que les rôles sont légèrement intervertis...

Vital eut un haut-le-corps :

— Excusez-moi... M^{me} Castellar m'avait répondu

de façon à me laisser croire qu'elle était sûre de votre acquiescement... Me suis-je trompé? ajouta-t-il froidement; en ce cas, j'en serais désolé pour mon pauvre Honorat, et il ne me resterait plus qu'à vous exprimer nos regrets...

Ce ton de glaciale politesse porta le dernier coup à Violette. Elle ne se sentit pas la force de mener plus loin sa chimérique tentative. A quoi bon? Elle était fixée maintenant sur les sentiments de Vital. Le ton méprisant avec lequel il parlait de l'amour, son accent de personnelle froideur, le soin qu'il avait de se mettre hors de cause, marquaient trop bien qu'il n'avait jamais songé à M^{lle} Castellar et qu'elle lui était indifférente. Pouvait-on subir plus cruelle déconvenue, plus humiliante déception?... Irritée, dépitée, elle se souvint du conseil de sa mère et résolut de le suivre. Elle était enflammée d'un soudain désir de revanche, dût-elle se faire du mal à elle-même en blessant les autres!... Le mystérieux démon qui la hantait lui suggérait peut-être aussi l'idée qu'en épousant Honorat elle vivrait dans l'intime voisinage de ce dédaigneux Vital qu'elle aimait encore malgré tout... Elle redressa la tête, et regardant son interlocuteur d'un air de défi :

— Non, monsieur, répliqua-t-elle, vous ne vous trompez pas et je suis très honorée d'entrer dans

votre famille... Puisque vous avez été pour votre frère un si éloquent avocat, vous pouvez lui annoncer que je consens à être sa femme.

Fixant un moment ses yeux lumineux sur les yeux voilés de Fleur de Nice, Vital cherchait vainement à deviner ce qui se passait au fin fond de cette âme de jeune fille.

— Oh ! répondit-il avec un geste de défiance, je préfère que vous le lui annonciez vous-même ; il sera trop heureux de le tenir de vous.

— Il est donc ici ? demanda-t-elle d'une voix moins ferme, regrettant déjà son coup de tête.

— Je l'ai laissé devant la grille où il est en train de se morfondre, mais je cours le quérir...

Il traversa lestement le jardin et, franchissant la grille, il aperçut son frère à la lisière du bois de pins. La tête basse et le dos rond, Honorat faisait les cent pas en berçant son impatience aux sons du strident trémolo des cigales. Il avait le teint plus gris et les traits plus tirés encore que de coutume.

— Petit frère, dit Vital en allant à lui et en lui posant la main sur l'épaule, la cause est gagnée et tu épouseras M^{lle} Castellar.

— Ah ! mon bon Vital, il était temps !... Je commençais à me désespérer.

Pareil à une légère risée sur l'eau d'un lac, un

faible sourire courut dans ses yeux et sur ses lèvres.

— Allons, reprit Vital, *cheer up!* comme disent les Anglais, souviens-toi que tu es un Saint-Pons et que tu fais beaucoup d'honneur à cette fille de marchands d'huile en lui donnant ton nom.

Il l'entraîna dans le jardin des Lentisques, et, quand ils furent près de la porte-fenêtre du salon, il lui chuchota à l'oreille :

— Redresse-toi, morbleu!.... N'aie pas l'air de recevoir une grâce, lorsque c'est toi qu'on doit remercier...

Puis il le poussa dans le salon et demeura discrètement dehors.

En voyant entrer Honorat, Violette devint très pâle. Quant au cadet des Saint-Pons, il avait de nouveau perdu le minimum d'aplomb qu'il devait aux paroles encourageantes de son aîné. Il balbutia gauchement :

— Mademoiselle, vous avez témoigné le désir...

— Oui, interrompit hâtivement Violette, j'ai promis à votre frère d'être votre femme... Voici ma main.

Sa voix s'altéra et, avec une douloureuse douceur, elle acheva :

— Je ferai de mon mieux pour que vous soyez heureux.

Cette façon de promettre le bonheur n'était rien

moins que chaleureuse ; pourtant Honorat en parut tout ému et content. Ses yeux mélancoliques s'éclairèrent comme les fenêtres d'une maison en fête.

— Heureux ! s'écria-t-il, je le suis déjà, je le suis !...

L'émotion lui coupant la voix, il exprima sa gratitude en serrant la main de M^{lle} Castellar et en la couvrant de baisers.

Tandis qu'il se penchait sur sa main glacée, Violette regardait par la porte-fenêtre le comte de Saint-Pons cheminant à côté de M^{me} Castellar. Tristement, elle se rappela l'après-midi où, dans l'allée fleurie de la villa Olympia, Vital la devançait à côté de Marie-Thérèse, et elle se souvint de s'être demandé si ce n'était pas là le hardi compagnon au bras duquel, un jour, elle marcherait dans la vie. Hélas ! son beau rêve n'avait pas duré long temps et son sort était irrévocablement fixé... Sa destinée serait liée désormais au chétif personnage qui en ce moment lui baisait la main... Une angoisse trembla en elle et, par delà le jardin ensoleillé, ses yeux fixes aperçurent, comme en un désolant mirage, l'image de sa propre infélicité unie à celle d'Honorat de Saint-Pons.

DEUX ÈME PARTIE

I

Violette eût voulu retarder indéfiniment la redoutable échéance du mariage ; mais cela ne faisait le compte ni d'Honorat, impatient de posséder complètement celle qui lui avait promis d'être sa femme, ni de M^{me} Castellar qui craignait l'ennui et les risques de fiançailles trop prolongées, et avait hâte de reprendre au plus vite la libre disposition de sa personne. Vital, lui-même, désirant partir dès qu'il aurait servi de témoin à son frère, insistait pour qu'on procédât le plus tôt possible à la cérémonie nuptiale. De sorte qu'en dépit du superstitieux dicton provençal : « Noces de mai, noces mortelles », le mariage fut fixé au 15 mai. Dans l'intervalle, la pensée de Violette fut distraite forcément par les indispensables préparatifs : visites de faire part, choix du trousseau, stations multipliées chez les couturières et les bijoutiers

du quai Masséna. Elle cherchait, du reste, à s'étourdir elle-même, et les présentations aux familles aristocratiques, apparentées de près ou de loin aux Saint-Pons, ne lui laissaient guère le temps de se livrer à ses réflexions désenchantées. On s'était réinstallé à Nice, où le mariage devait avoir lieu. Les journées étaient occupées par des courses à travers les magasins; les soirées, par des dîners de gala chez les parents et amis. Une semaine avant la noce, les journaux niçois remplirent leurs colonnes avec l'énumération des cadeaux offerts à la fiancée, les descriptions des toilettes, et les détails anticipés sur la bénédiction nuptiale qui serait donnée à l'église Saint-François de Paule par M^{gr} Pianzano, évêque de Sidon *in partibus*.

Le jour si impatiemment attendu par les uns, si peu désiré par Violette, arriva enfin, et dès dix heures les cloches de la paroisse emplirent le quartier de joyeux tintements. De l'hôtel Castellar à Saint-François, le chemin n'est pas long, quelque cent pas à peine. Avec ostentation, M^{me} Castellar l'avait fait semer de plantes fleuries, que les roues des équipages et les sabots des chevaux écrasaient au passage, et qui exhalaient des odeurs mourantes. Plus blanche encore que ses voiles et sa robe de satin, Fleur de Nice, lors-

qu'elle mit le pied sur le parvis jonché de roses, respira l'arome pénétrant des corolles foulées, vit en elles un emblème des meurtrissures de son propre cœur, et fut prise d'un frisson en entrant dans l'église bondée de curieux, tandis que l'orgue mugissait une marche triomphale...

Après la messe et la corvée des fastidieuses félicitations à la sacristie, un somptueux déjeuner à *London-House* réunit les mariés, les témoins et les plus proches parents. Ces sortes de repas officiels n'offrent d'agrément qu'aux indifférents, dont la gaieté de commande sert à masquer l'agitation nerveuse et la fatigue des principaux intéressés. Dès qu'on passa dans un salon voisin où était servi le café, la mariée en profita pour s'esquiver avec Honorat. Ils étaient pressés de changer de toilette, car ils devaient s'installer le soir même à la villa des Lentisques, mise à leur disposition par M^{me} Castellar, en attendant qu'on leur eût aménagé un petit hôtel, loué boulevard Carabacel. Dans l'antichambre, ils furent rejoints par Vital, qui comptait lui-même partir à quatre heures pour le Tyrol.

— Voici « l'instant suprême », dit Vital en plaisantant; je crois que nous ferons aussi bien de prendre mutuellement congé ici.

— Pourquoi? protesta Honorat; nous nous en

irons dans le même train que toi et nous ne nous séparerons en fait qu'à Beaulieu.

— Nenni, je ne veux pas gêner votre tête-à-tête ; d'ailleurs, je parierais que vous ne serez pas prêts, et, comme je tiens à ne pas manquer le train d'Italie, mieux vaut nous souhaiter réciproquement bon voyage et bonne chance...

Il embrassa tendrement Honorat, puis se tournant vers sa belle-sœur :

— Permettez-moi de vous embrasser aussi, ma chère enfant.

— Alors... c'est adieu ! murmura Violette entre ses dents serrées.

Elle saisit les mains de Vital et lui tendit son visage, mais avec une telle vivacité que les lèvres du comte, au lieu de se poser sur ses joues, effleurèrent ses yeux mi-clos. Elle tressaillit sous cette caresse non préméditée et se raidit pour ne pas laisser voir son trouble.

— Non, au revoir ! répondit-il, à l'an prochain... Je fais des vœux pour votre bonheur et je vous recommande celui de mon frère...

Ils se séparèrent brusquement et un coupé ramena les mariés à l'hôtel Castellar. Ainsi que l'avait prévu Vital, ils arrivèrent en retard et ne purent prendre que le train de six heures. A la gare de Beaulieu, une voiture les attendait et les

emporta vers les Lentisques. Le tête-à-tête commençait pour eux. Encore tout étourdi par les émotions de la matinée, Honorat ne trouvait rien à dire. Dans ce landau découvert, le voisinage du cocher gênait son expansion; il se contentait de se serrer contre sa femme et de respirer l'odeur de ses vêtements. De son côté Violette songeait avec angoisse aux éventualités de cette première soirée passée en compagnie de ce garçon souffreteux et gauche, qui était son mari aux yeux de la loi et de l'église, et dont le contact seul provoquait chez elle un frisson de répugnance. Ce n'est pas qu'elle craignît de sa part de trop impérieuses exigences ni aucun abus de l'autorité maritale dont il se croyait investi. Elle se sentait assez forte et maîtresse d'elle-même pour le tenir en respect et lui imposer sa volonté. Mais cet homme l'aimait avec une obstination enfantine et elle était lasse d'avance des adorations maladroites, des obsessions agaçantes, des misérables scènes de tendresse qu'elle allait être obligée de subir. Elle se disait que ce premier tête-à-tête serait suivi de journées également lourdes, de soirées également insupportables, et que ce serait ainsi toujours, toujours... Alors, elle était prise d'une nausée de vivre. Elle cherchait à s'engourdir, à s'hypnotiser en fixant jusqu'à l'éblouissement ses yeux sur les



poussières dorées de la route, sur l'oblique irradiation du soleil dans la mer. Elle souhaitait que le jour ne finît point, que la voiture n'arrivât jamais aux Lentisques...

Elle y arriva cependant, à la grande satisfaction d'Honorat qui comptait sur l'intimité bien close de la villa, sur l'excitation du souper, pour se remettre d'aplomb et triompher de sa timidité. Ils furent accueillis par un valet de pied discret et une femme de chambre accorte, engagés au service des nouveaux mariés par les soins de M^{me} Castellar. Une demi-heure après, lavés de la poussière du chemin et rafraîchis, ils se retrouvaient dans la salle à manger où un souper les attendait sur une table fleurie. Là encore, la présence des domestiques s'empressant autour d'eux intimida Honorat de Saint-Pons. Il aurait voulu les renvoyer et servir lui-même sa femme ; mais, au moment de manifester cette velléité, une fausse honte, la crainte de prêter à rire, le retinrent et il n'osa pas les congédier. Violette, au contraire, se sentant plus à l'aise en sa propre maison et rassurée par le va-et-vient des gens de service, reprenait peu à peu son sang-froid et attendait avec moins d'anxiété l'heure inévitable du tête-à-tête.

Enfin, on se leva de table ; Honorat offrit son

bras à sa femme et ils passèrent dans le salon, dont les fenêtres ouvertes communiquaient avec un balcon surplombant au-dessus de la mer. Les portières baissées les isolaient du reste de la maison. Le crépuscule était venu avec ses invitantés complicités, ses derniers empourprements du ciel, ses murmures de vagues assoupies, ses premières éclosions d'étoiles souriantes. Honorat, bien qu'il fût peu sensible aux beautés naturelles, jugea néanmoins que le charme de cette soirée de printemps lui servirait d'auxiliaire et il conduisit Violette sur le balcon.

— Quelle belle nuit ! soupira-t-il d'une voix altérée. Cela nous promet une succession de splendides journées pour notre séjour à la campagne... Je suis reconnaissant à madame votre mère de nous avoir abandonné sa villa où nous serons bien seuls, bien loin du monde, et où je pourrai vous témoigner toute ma tendresse.

— Nous y voici ! pensa Fleur de Nice avec un imperceptible frémissement.

— Chère Violette, poursuivit-il, donnez-moi votre main.

Elle lui abandonna une main inerte qu'il serra entre ses doigts enfiévrés.

— Permettez-moi d'y mettre un baiser qui vous exprimera toute ma gratitude, tout...

Il fut interrompu par un murmure d'invisibles guitares, et, tout à coup, des voix d'hommes très pures entonnèrent en chœur une barcarolle.

— Ecoutez ! s'écria Violette, touchée et surprise, c'est délicieux, cette musique dans la nuit... Est-ce vous qui avez eu l'idée de cette sérénade ?

— Non, avoua-t-il humblement, ce doit être une dernière galanterie de Vital... Il nous a envoyé ces guitaristes de Menton... Je sais qu'il les faisait venir quelquefois à la Fouan pour son propre plaisir et qu'il les traitait en camarades...

Elle retira la main qu'il effleurait timidement de ses lèvres.

— Votre frère a deviné mon goût pour les airs populaires italiens. Ces chanteurs ont des voix qui vont au cœur... Je veux qu'ils soient aussi bien traités aux Lentisques qu'à la Fouan... Ayez l'obligeance de dire à l'office qu'on leur donne largement de quoi se rafraîchir.

Honorat s'exécuta docilement. Dès qu'il fut dehors, Violette s'accouda au balcon et but avec délices cette mélodie qui s'exhalait discrètement des obscurs massifs du jardin. Ses yeux se mouillèrent à la pensée de Vital qui lui avait ménagé cette surprise et qui roulait maintenant loin d'elle, dans la direction de la Rivière de Gênes. Les airs se succédaient, tantôt tristes, tantôt gais, tantôt

langoureux, et la jeune femme éprouvait une tristesse poignante et pourtant très douce. Il y avait encore quelque chose de la personnalité de ce cruel Vital dans cette musique. En songeant combien la nuit de mai eût été divinement belle, si au lieu d'Honorat elle avait eu pour époux son aîné, il lui montait des sanglots dans la gorge, et, mentalement, elle imaginait la joie voluptueuse de s'accouder avec Vital à ce même balcon, d'entendre des mots d'amour caresser ses oreilles en même temps qu'un bras câlin se serait noué autour de sa taille. La sensation des lèvres du comte se posant sur ses yeux, dans l'antichambre de London-House, lui revint très forte, presque réelle; un moment elle eut l'hallucination de se retrouver étroitement serrée contre lui...

— Votre commission est faite, murmura derrière elle la voix mal équilibrée d'Honorat; vos musiciens seront traités comme des princes...

Elle tressaillit sans se retourner, sans parler, les yeux perdus dans la contemplation de la mer obscure et des montagnes de Beaulieu sur lesquelles semblaient danser les étoiles. Honorat s'était rapproché et cherchait à ressaisir la main que Violette lui avait tout à l'heure indulgemment abandonnée; mais, pendant son absence, un rival

qu'il ne soupçonnait guère avait pris sa place et l'occupait victorieusement.

La jeune femme, pour se défendre contre toute nouvelle tentative de privauté, croisait étroitement ses bras contre sa poitrine. Un peu décontenancé, il se tenait en arrière, donnant comme compensation à ses yeux le régal des souples lignes du corps de Violette, vaguement entrevues à la clarté des étoiles. Le col incliné se gonflait par moments comme en proie à de mystérieux spasmes ; le frémissement des épaules aux savoureux contours trahissait les palpitations d'une poitrine plus admirable encore. Sous la tension de la soie mince du corsage, Honorat devinait l'épanouissement de la chair satinée, la pulpeuse blancheur de cette adorable Fleur de Nice, et ce spectacle irritait son désir.

La musique des voix et des guitares durait encore, mais plus assourdie, plus lointaine, comme si les musiciens en se retirant eussent craint de rompre trop brusquement le charme. Violette continuait à fixer ses yeux mouillés sur la pointe de Bordighera qui, tout là-bas, s'avancait vaporeuse dans la mer. Elle se disait qu'au delà s'étendaient d'autres plages baignées par le flot, d'autres molles découpures, d'autres pointes où s'allumaient des phares, et que Vital les longeait toutes

successivement dans le train qui l'emportait vers Gênes...

— Ma chère Violette, murmura de nouveau Honorat, ne craignez-vous point de vous refroidir?... L'air fraîchit et l'humidité de la mer nous tombe sur les épaules...

Les musiciens s'étaient tus. Violette quitta l'appui du balcon et lentement rentra dans la pièce enténébrée.

— Je vais sonner pour avoir de la lumière, dit-elle précipitamment.

Mais cela dérangeait les calculs d'Honorat, qui craignait de voir s'évanouir à la clarté des lampes le peu d'audace que mettait en lui l'obscurité.

— Je vous en prie, balbutia-t-il en la faisant asseoir sur un canapé, restons comme nous sommes.

En même temps il s'agenouillait à ses pieds et elle sentait le tremblement de deux mains maladroites errant sur ses genoux et s'efforçant de lui prendre la taille. Elle se jeta en arrière et le repoussa :

— Non, commanda-t-elle sévèrement, je n'aime pas ces façons... Asseyez-vous !

Il obéit et prit place à côté d'elle. On voyait ses yeux humides briller dans la nuit et d'une voix

enrouée il murmurait des paroles entrecoupées de soupirs :

— Vous le voyez, je fais ce que vous voulez... Pardon, si je vous ai offensée inconsciemment. Je suis un sauvage et j'ignore ce que dans le monde on nomme les bonnes manières... mais je vous aime si sincèrement, si passionnément!... Si je n'avais pu vous avoir pour femme, je crois que je serais devenu fou... Je ne vous demande pas de m'aimer tout de suite autant que je vous aime, ce serait trop exiger et vous ne le pourriez pas... Je vous supplie seulement de me permettre de vous chérir, de me supporter près de vous, de ne point repousser mes caresses...

Il avait de nouveau réussi à s'emparer de ses mains, et, se rapprochant, il essayait d'enlacer sa taille. Violette, involontairement touchée de l'humilité de son discours et ne voulant pas y répondre par une trop significative dureté, résolut de le prendre par l'apitoiement.

— De grâce, supplia-t-elle, je suis affreusement lasse et brisée... J'ai besoin de repos et je vous demande la permission de rentrer chez moi.

— Je vais vous y conduire, asquiesça-t-il courtoisement.

Cette fois, il fit apporter de la lumière et accompagna la jeune femme dans l'appartement préparé

par M^{me} Castellar. Lorsque Violette, après lui avoir nerveusement serré la main, pénétra dans son cabinet de toilette avec sa femme de chambre, il resta obstinément dans la pièce faiblement éclairée. Au bout d'une demi-heure, la jeune épousée, rentrant toute blanche dans sa toilette de nuit, aperçut avec stupeur Honorat installé en maître dans l'un des fauteuils. Son effarement redoubla quand elle l'entendit brièvement congédier la chambrière, et, comprenant qu'il comptait demeurer près d'elle, elle se révolta.

— Maintenant, dit-elle impérativement, souhaitez-moi le bonsoir, je tombe de fatigue.

Alors il se jeta à ses pieds et la supplia de ne pas avoir la cruauté de le mettre à la porte. Il lui prenait les mains, il y appuyait son visage où elle sentait la moiteur des larmes, et mêlait à des protestations d'amour d'étranges considérations à la fois ridicules et attendrissantes :

— Soyez bonne, ne me renvoyez pas !... Je vous aime follement et ne puis plus vous quitter... Pensez à ce qu'un pareil renvoi aurait d'outrageant pour moi... Ne me faites pas cette affront... gardez-moi dans un coin !

Puis, comme la jeune femme s'obstinait dans sa résistance, Honorat, avec une logique entêtée, reprenait d'un ton de reproche :

— Pourquoi me repoussez-vous?... Lorsque vous avez accepté de m'épouser, ne m'avez-vous pas promis de faire de votre mieux pour que je sois heureux?... Si alors vous étiez sincère, pourquoi me refuser maintenant le bonheur de rester auprès de vous?

Sa voix avait les intonations pleurardes d'un enfant. Il embrassait les genoux de sa femme et levait vers elle des yeux humbles et suppliants comme ceux d'un chien battu. Il lui faisait pitié. Elle réfléchit que, si elle résistait à ses prières, cette scène pénible pour elle, humiliante pour lui, se renouvellerait le lendemain et, autant par lassitude que par compassion, elle céda. Elle s'abandonna comme une chose morte et il la serra gauchement dans ses bras, étonné tout à coup lui-même de se sentir à son tour intimidé et comme glacé par ce passif abandon.

Ainsi, lamentablement, sans plaisir et sans tendresse, se passa cette première nuit de noce, que suivirent d'autres nuits également mornes, résignées et piteuses, au lendemain desquelles ils s'éveillaient, elle avec un dégoût amer, lui avec une déception plus amère encore.

Si aveuglément épris qu'il fût, Honorat ne tarda pas à avoir conscience de l'insensibilité de sa femme et de l'impuissance absolue où il était de

gagner ce cœur obstinément fermé. Il devinait vaguement entre lui et Violette l'interposition d'une sorte d'obstacle moral, la rivalité d'une pensée étrangère, et il ne se sentait ni assez d'autorité ni assez d'énergie pour combattre cet insaisissable fantôme et se substituer à lui. Il reconnaissait qu'il avait eu tort, dès le début, de se laisser accorder par pitié ce qu'il aurait dû obtenir par son seul prestige de mari; mais, faible de caractère autant que physiquement débile, il avait horreur de la lutte et se décourageait vite. De plus, ainsi que les faibles et les timides, il se repliait au moindre heurt, comme une sensitive, et s'abandonnait à des bouderies d'enfant malade. Dès qu'il se fut rendu compte des muettes répulsions de Violette, son caractère s'aigrit et, sans explications, sans récriminations, dissimulant son humiliation et sa souffrance, il se retira dans un isolement farouche dont sa femme ne chercha pas à le faire sortir. Et ainsi, peu à peu, entre les deux époux se creusa un fossé qui alla s'élargissant, à mesure que s'accusaient les déconvenues de l'un et les répugnances de l'autre. Honorat s'était imaginé dans le principe que sa femme éprouverait des remords et viendrait d'elle-même l'arracher à sa bouderie, mais elle demeura impassible et le lac d'indifférence qui les séparait étendit plus avant

ses eaux somnolentes. Il se cloîtra alors dans son cabinet de travail, au milieu des bouquins qu'il avait apportés de la Fouan, et chercha à se distraire de ses chagrins domestiques en s'absorbant dans de minutieux détails de statistique locale et de chronologie, qu'il appelait « ses études historiques ». Au bout d'un mois, les époux ne se virent plus guère qu'aux heures des repas.

D'abord, la jeune femme accepta avec satisfaction ce mode de vivre qui l'affranchissait des hypocrites servitudes d'un mariage de convenance et lui rendait quasi sa liberté de jeune fille. Elle en profita pour reprendre ses habitudes d'autrefois et se donner l'illusion qu'elle était encore Violette Castellar. Pendant les bleues matinées de juin, tandis qu'Honorat, courbé sur ses casiers, annotait des fiches ou compulsait de vieux livres, elle s'esquivait comme jadis du jardin des Lentisques et s'en allait errer le long de la mer où sous les oliviers de Saint-Jean. Mais elle ne pouvait s'en faire accroire longtemps ; les moindres incidents lui rappelaient durement les tristesses de sa condition actuelle et combien le mariage avait changé sa destinée. Jadis, dans ses flâneries à travers bois, elle emportait toute une nichée d'espérances et de rêves qui prenaient librement leur essor par delà les arbres et la mer ;

maintenant le champ de ses espoirs et de ses fantaisies était étroitement borné par un mur rébarbatif contre lequel leurs ailes venaient se heurter. Sa destinée était fixée, le chemin de sa vie était rigoureusement tracé, un chemin banal et sans verdure, où elle avait le choix de marcher côte à côte avec un compagnon insupportable, ou bien de se traîner, le cœur vide, dans une aride solitude.

Un matin, elle était allée s'asseoir avec un livre à l'extrémité d'une ombreuse plate-forme qui domine la baie de Beaulieu et où l'on retrouve l'emplacement d'un château-fort rasé depuis des siècles. Sauf en un coin où de rustiques bâtisses s'étagent sur des substructions de voûtes à demi effondrées, et où d'étroites fenêtres s'ornent de chapelets de pommes d'amour accrochés aux embrasures, les bords de la plate-forme se découpent presque à pic au-dessus d'une dégringolade de vergers et de vignes. Le sol mamelonné, où pousse une herbe rude et rare, est planté de nouveaux oliviers aux grises frondaisons, entre lesquels on aperçoit la Méditerranée. Dans la direction de Saint-Jean, parmi des fouillis de chênes verts, de lauriers et de cyprès, les murailles dorées d'une ruine romaine et la façade rose d'une villa se laissent entrevoir. Quand la brise de mer chante dans les

arbres, quand la lumière veloute les arêtes des montagnes fermant l'horizon, on a sur ce promontoire l'illusion d'un paysage antique.

De tout temps, Violette avait aimé à venir rêver sur ce promenoir d'élection pendant la tiédeur des claires journées de printemps. Ce matin-là, les fauvettes gazouillaient, les cigales babillaient sur le tronc des pins ; sous la flambée du soleil, l'air échauffé semblait onduler en suivant le rythme de ces musiques d'oiseaux et d'insectes. Violette s'était allongée sur l'herbe, et les plantes aromatiques foulées par le poids de son corps exhalaient autour d'elles des odeurs de sauge et de romarin. Des chèvres gambadaient sur les assises rocheuses crénelant l'un des côtés de la plate-forme. Plus que jamais, par cette matinée limpide, en face de ces collines d'une grâce un peu sèche, mais d'une si suave couleur, elle eut conscience du contraste de son intime désenchantement avec la joie de ce paysage d'idylle. Il semblait qu'on respirât de l'amour dans l'haleine des plantes et dans la brise de mer. Parmi cette exubérante allégresse de l'été, elle sentait plus cruellement le poids de sa solitude.

A la fenêtre de l'une des masures accrochées aux contreforts de l'ancien château ruiné, une voix de femme cria :

— Doris, aie l'œil sur *lous cabres* et ne va pas courir les champs !

Au même moment, d'une haute touffe d'euphorbes, Violette vit émerger en pleine lumière cette Doris qu'on venait d'interpeller. C'était une grande fille de vingt ans, aux cheveux noirs relevés en casque sur le front, aux joues hâlées, aux yeux luisants, à la bouche largement ouverte sur des dents très blanches. Elle avait le buste serré dans un caraco de laine rouge et sa jupe rose à fleurs, trop courte, effilochée du bas, montrait ses jambes et ses pieds nus. Sans souci des herbes épineuses et des pierres aiguës, elle courait au bord de la plate-forme pour empêcher les chèvres de dévaler sur les pentes abruptes ; elles les hélait en leur donnant des noms bizarres. De la main elle les agaçait, se jetait de côté pour éviter leurs coups de tête, puis brusquement s'affalait sur l'herbe avec des éclats de rire et y restait vautrée, un brin de sauge entre les lèvres.

De nouveau un silence endormeur régnait sous le soleil flamblant, et le trémolo des cigales recommençait aux troncs résineux des pins. Cette musique berceuse et la chaleur aidant, Violette se laissait peu à peu gagner par un léger assoupissement et glissait dans un demi-sommeil, durant lequel il lui semblait ouïr le son d'une

flûte rustique. Cette mélodie entendue en songe devenait si distincte et si sonore qu'elle l'éveilla. Alors elle se rendit compte que son rêve n'était que le prolongement d'une sensation réellement perçue. Une voix caressante montait du creux des rochers en contre-bas et, à sa grande surprise, la jeune femme reconnut que cette voix chantait l'air populaire du *Rossignou que vola*, cette ronde niçoise qui lui avait valu chez les Maruverno les compliments de Vital. Alors, se penchant au-dessus de la corniche, elle distingua un garçon de vingt ans, coiffé d'un chapeau de paille en cloche, simplement vêtu de sa chemise et d'un pantalon de toile maintenu aux reins par une ceinture rouge. Il était tapi dans une cépée de myrtes sauvages et chantait à gorge déployée, comme un hymne à Eros :

Doun v' enanas, filletta,
Em' oun cavagnou àù bras?...

Aux sons de cette musique, Doris s'était redressée et se balançait ainsi qu'un coquelicot sur sa tige. Le refrain lancé à pleine voix sous les yeuses était sans doute un signal. La grande fille s'étira nonchalamment, sauta parmi les pierres roulantes et dévala le long des roches. Violette vit sa tête et son corsage cramoisi glisser dans la brousse et,

peu après, le susurrement d'un baiser lui apprit que les amoureux s'étaient rejoints sous les chênes verts. Blottis dans les cépées comme deux ramiers dans leur nid, ils échangeaient de brèves paroles coupées de silences. Les chèvres, probablement familiarisées déjà avec ce manège, avaient suivi leur gardienne. Elles bondissaient l'une après l'autre par-dessus la corniche, gambadaient en liberté avec de discrets bêlements et la corne dure de leurs pieds sonnait sur les pierres.

Une grosse demi-heure s'écoula, pendant laquelle M^{me} de Saint-Pons demeura le cœur battant et l'oreille aux aguets, tout entière prise par le mystère de ce rustique duo d'amour. Le soleil montait au-dessus de la mer pailletée. Les broussailles, les cimes des cyprès et des yeuses, s'argentaient sous les rayons qui tombaient tout droit, et le cirque des montagnes s'estompait d'un poudrolement de lumière azurée. La cloche de l'église égrena sa sonnerie pour annoncer l'Angélus de midi, et au même instant l'aigre voix de femme déjà entendue jaillit du fond de la mesure :

— Hé ! Doris, et *lous cabres* ?...

Il y eut un frisson parmi les myrtes sauvages et Doris en sortit brusquement, toute déchevelée. Elle escalada la plate-forme et reparut, plus rouge que son caraco. Suivie de ses chèvres bondis-

santes, elle traversa en courant le plateau caillouteux, gravit le raide escalier des mesures, et l'envolement de sa jupe laissa derrière elle comme un voluptueux sillage. Pendant ce temps, le *calignaire* filait sous les olivettes et sa voix claironnante de jeune coq lançait en guise d'adieu le refrain de la ronde aux notes si musicales :

S'en pren miegia douzena,
Lou roussignou que vola,
Senza lu li paga.
Lou roussignou que vola, volera...

A son tour, Violette se leva et regagna pensivement les Lentisques, en proie à un indéfinissable malaise. Le spectacle de ces amours paysannes, plutôt deviné que vu, la troublait et lui faisait faire un triste retour sur elle-même. Elle trouvait le sort de cette gardeuse de chèvres infiniment plus enviable que le sien. Elle songeait avec une sourde jalousie au furtif plaisir qui avait empourpré les joues et décoiffé les cheveux de Doris, et son désir rôdait autour de cette amoureuse aventure comme autour d'un jardin fermé. L'amour!... Était-elle donc irrévocablement condamnée à n'en connaître que l'ombre fuyante et les décevants reflets?... De nouveau sa pensée s'en allait vers Vital. Pendant quelques heures seulement, elle

avait eu l'illusion d'être aimée, puis un rideau de désenchantement était rudement tombé entre elle et les félicités rêvées. Avec un amer découragement elle se demandait si elle ne devait plus jamais goûter tout ce qui fait le charme et le sel de la vie, si sa jeunesse était définitivement cloîtrée dans la maussaderie d'un mariage mal assorti. En même temps, une protestation s'élevait en elle contre l'injustice d'une pareille destinée. De confuses idées de révolte s'agitaient dans son cerveau. Si, à l'imitation des jeunes filles dont sa mère lui avait cité les noms, elle s'était mariée sans amour, pourquoi ne suivrait-elle pas leur exemple jusqu'au bout et ne chercherait-elle pas, du moins, une compensation dans les dissipations et les plaisirs mondains qui se trouvaient à sa portée?...

Quand elle rentra aux Lentisques, ce nid préparé pour une dérisoire lune de miel, cette retraite fleurie qui n'avait abrité que des journées d'ennui et de dégoût, lui parurent plus vides encore et plus décolorés. Il lui tardait maintenant d'en sortir et de rentrer à Nice. Dès le soir même, elle représenta à Honorat que leur réclusion avait assez duré, qu'il était convenable de s'occuper sérieusement de leur installation en ville et de commencer leurs visites de noce. En vain celui-ci objectait-il

qu'il n'y avait pas urgence et qu'à cette époque, Nice était quasi déserte. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'on patienterait encore un mois aux Lenticques.

A la fin de juillet, la maison du boulevard Carabacel se trouva prête à les recevoir et ils l'occupèrent définitivement dans les premiers jours d'août.

II

Les journées d'automne s'accourcissaient, on rentrait à Nice et Violette de Saint-Pons commençait à recevoir tous les lundis dans sa nouvelle demeure. L'appartement de réception, situé au rez-de-chaussée, se composait de trois pièces en enfilade, séparées seulement par des baies cintrées : la salle à manger, le salon et un boudoir. Le salon assez vaste, tendu de soie vieux rose, était éclairé par le vitrail d'un spacieux *bow-window*, avec au centre un divan circulaire, au-dessus duquel un vigoureux palmier *chamœrops* étendait ses feuilles en éventail. Dans la cheminée, surmontée d'une élégante Diane chasseresse de marbre blanc, un feu de souches d'olivier flambait, car le temps avait fraîchi, et, par un des vitraux ouverts, on entendait le bruit morne de la pluie arrosant les feuillages d'un étroit jardin en terrasse qui précédait la villa bâtie à mi-côte. Décoré de quelques tableaux de Carlone, le vieux maître

niçois, égayé par une profusion de fleurs, l'appartement aux plafonds peints avait un aspect gai et hospitalier. Les tapis assourdissaient les pas d'un valet allant et venant discrètement dans la salle à manger pour préparer le thé, et à travers le bourdonnement des conversations on percevait le murmure de l'eau bouillante dans le samovar.

Les habitués des lundis de M^{me} de Saint-Pons étaient peu nombreux et appartenaient tous au gratin de la société purement niçoise, Honorat ayant dès le principe déclaré qu'il ne voulait pas se créer de relations parmi la colonie étrangère. Les visites des jeunes époux s'étaient bornées aux gens de leur famille et de leur monde. Aussi les personnes qui fréquentaient chez les Saint-Pons étaient presque toutes d'un âge mûr. Elles avaient des habitudes casanières, l'allure guindée, beaucoup de morgue, des toilettes retardataires, un esprit peu cultivé et médiocrement charitable. Cela constituait pour Violette une compagnie un peu morose, mais Honorat y voyait une sauvegarde, estimant que cet entourage dévot et exclusif formerait autour de la jeune femme une sorte de cordon sanitaire et la défendrait contre toute tentation de dissipation. En quoi il s'abusait, car cette aristocratie locale, si fermée qu'elle fût, subissait sans s'en douter l'influence du cosmopo-

litisme ambiant. Les deux sociétés se côtoyaient, se mêlaient parfois. Les mœurs faciles, les goûts frivoles, la large tolérance de la colonie étrangère, pénétraient par endosmose dans ce milieu dédaigneux et hautain, mais, en dépit de tout, accessible à la gloriole et ne détestant nullement le plaisir. Pour s'en convaincre, il suffisait d'écouter les propos qui s'échangeaient, ce lundi d'octobre, dans le salon Saint-Pons.

— Cousine, demandait à la comtesse de Saint-Jeannet une personne entre deux âges, aux cheveux poudrés, à la taille légèrement déformée et dont les petits yeux éclairés d'une lueur maligne, s'harmonisaient avec deux minces lèvres moqueuses, cousine, étiez-vous au dernier bal de la Principauté ?

La comtesse de Saint-Jeannet, grande, osseuse, haute en couleur avec un soupçon de moustache sur la lèvre supérieure, avait des cheveux encore noirs, des sourcils épais, des prunelles d'un brun foncé. Sa robe de soie prune, garnie de vieilles dentelles, drapait la massive charpente de son corps majestueux et rigide. Elle posa sur un guéridon la tasse de chocolat qu'elle était en train de déguster et répondit d'une voix de contralto, en martelant chaque mot :

— Non, Catherine, non, ma chère, je n'y vais

plus... Je déteste les cohues où l'on se coudoie avec des gens sortis on ne sait d'où... Par le temps qui court, j'ai pris le parti de m'abstenir.

— Pourtant, vous allez à la préfecture, répliqua M^{lle} Catherine Spinetta de Colomars, qui ne semblait nullement intimidée par les airs solennels de sa cousine.

— J'y vais de loin en loin, parce que le comte est du Comité des fêtes et qu'il faut être poli... D'ailleurs, la préfecture est un terrain neutre et on ne peut s'y montrer exigeant, tandis que chez le prince on ne devrait rencontrer que des gens bien nés et bien pensants, ce qui n'arrive pas, malheureusement... Demandez à votre oncle Roquebillère, qui assistait à ce bal, malgré ses soixante-dix-huit ans sonnés... Il est toujours jeune, lui, et toujours mondain !...

Long, mince et droit, le visage rasé, l'œil luisant, le crâne pointu et glabre comme un œuf, le marquis de Roquebillère, ainsi interpellé, se redressa et salua. Il était vêtu, comme au temps de sa jeunesse, d'un pantalon gris-perle, d'un gilet blanc et d'une courte redingote noire. Debout devant la cheminée, il sirotait un verre de vin de Constance.

— Eh ! oui, dit-il d'une voix claire et chevrotante, j'aime le monde ; c'est une distraction dont je

ne me lasse pas... J'y vois des choses stupéfiantes, mais amusantes et tout à fait fin de siècle... Ainsi l'autre soir, au Palais, j'ai fait la connaissance de la fameuse Faustine, celle qu'on a surnommée l'ange de la Sociale...

— N'est-ce pas cette femme qui écrit dans les feuilles rouges ? demanda avec un suprême dédain M^{me} de Saint-Jeannet.

— Parfaitement... Eh bien, elle est, ma foi, charmante !... Jolie, mordante, câline. S'ils en ont beaucoup comme celle-là dans le parti, je me ferais volontiers jacobin et communiste... La princesse la traite en amie et la dame est entrée dans les salons au bras du prince... Vous voyez d'ici l'ébahissement des invités !... Le baron Palanca, qui est un pince-sans-rire, a lancé son claque en l'air et a crié très haut : « Vive l'anarchie ! » Ça a jeté un froid et la princesse a fort mal pris la plaisanterie.

— C'est le renversement de tout ! s'exclama M^{me} de Saint-Jeannet, et je me félicite de ne pas m'être exposée à voir de pareilles abominations... Je ne mettrai plus désormais les pieds au Palais.

— Moi pas, continua Roquebillère de sa voix de fausset ; on a des compensations... On y lorgne de jolis minois et de blanches épaules, entre autres celles de la belle Nadia de Soliès-Aubagne.

— Ah ! ah ! remarqua M^{lle} de Colomars, vous parlez de cette Russe qui a tourné la tête au général de Vénasque !... Il s'affiche avec elle au point de faire jouer la musique de ses régiments sous les fenêtres de la dame, qui est mariée, m'a-t-on dit.

— Oh ! si peu !... Une appétissante brune aux yeux verts comme des émeraudes... Le général est fou de M^{me} de Soliès-Aubagne... Ils se donnent des rendez-vous dans une auberge de Saint-Raphaël.... pour mieux cimenter l'alliance franco-russe.

— Fi ! l'horreur ! protesta la comtesse de Saint-Jeannet... Assez, Roquebillère !... ménagez nos oreilles et surtout celles de cette jeune femme, qui est obligée de vous écouter.

Violette, en effet, écoutait accoudée à l'un des bras du canapé. Par instants, une lueur furtive éclairait ses yeux gris et un sourire sardonique passait sur ses lèvres.

— Bah ! déclara malignement M^{lle} de Colomars, elle en entendra et en verra bien d'autres, quand Honorat la mènera dans le monde !

— J'espère bien, affirma impérieusement la comtesse, qu'Honorat ne sera pas assez sot pour la conduire dans ce monde-là...

Elle fut interrompue par l'entrée en coup de vent d'une femme d'une quarantaine d'années,

portant une toilette très voyante : robe de crépon rubis, chapeau rond avec plumes du même ton, gros bouquet de roses rouges au corsage.

— Eh ! s'écria le marquis de Roquebillère en s'avancant vers la nouvelle venue, voici la cousine de Barberis qui va précisément, je parie, vous donner des nouvelles de ce « monde-là ».

Il s'inclina et baisa avec un friand clappement des lèvres la main de la baronne Valentine de Barberis, une brune aux yeux bleus, qui avait dû être fort agréable à vingt ans, mais dont le teint fripé et la bouche aux coins tombants se plissaient comme les feuilles aux premiers givres de l'arrière-saison.

— Bonjour ! soupira-t-elle en se plongeant dans un fauteuil et en allongeant sur un coussin ses pieds chaussés de bas de soie rouge et de souliers mordorés... Violette, ma chérie, faites-moi donner une tasse de thé... Je suis vannée... Figurez-vous que je suis rentrée à quatre heures du matin du bal des Linarès.

— Qu'est-ce que je vous disais ? fit Roquebillère ; vous voyez donc les Linarès, cousine ?

— Pourquoi pas ? ce sont des gens charmants, bien que de noblesse douteuse... Ils ont donné hier une sauterie ; après, il y a eu un souper par petites tables... C'était très gai...

— Je vous crois!... On n'a pas l'habitude de s'ennuyer chez les Linarès... Vous deviez avoir la fleur des *rastas* de la colonie : les Gaguine, les van Sperwer, les Sao-Paolo, la princesse de Cettigne et sa fille, la blonde Hélène?...

— Ils étaient tous là, sauf les Cettigne, et pour cause... Figurez-vous qu'il s'est passé un drame chez elles, un vrai drame à sensation... On ne parlait que de l'aventure de ces dames, hier, chez les Linarès.

— Quoi donc? interrogea Catherine de Colomars très affriandée; contez-nous ça, ma chère!

— Eh bien, reprit M^{me} de Barberis, vous savez que la princesse est divorcée... Depuis son divorce, elle a pour secrétaire un Italien, qui se dit comte de Stornelli, et qui cumule les fonctions d'intendant et d'ami de cœur...

— Connu! interrompit Roquebillère, un assez beau garçon, bien râblé, aux yeux noirs et à la peau blanche, portant des bagues à tous les doigts.

— La princesse, poursuivit Valentine, est bien conservée, mais enfin elle frise la cinquantaine. Il paraît que le Stornelli, qui est un casse-cœur, avait à la longue inspiré une passion violente à Hélène de Cettigne. Était-il lui-même sérieusement pris, ou en voulait-il surtout à la fortune d'Hélène qui est majeure?... Mystère... Bref, les deux jeunes

gens se plaisaient et... se le disaient. Ils se le disaient tant et tant, qu'un matin la princesse s'est aperçue de l'infidélité de son secrétaire et de la folie de sa fille. Il y a eu entre ces trois personnages une scène atroce, à la suite de laquelle Stornelli et Hélène ont disparu. Ils ont pris le premier train pour l'Italie où ils vont se marier. La pauvre princesse est dans un état à faire pitié... Elle pleure toutes les larmes de son corps, et on craint que sa tête ne déménage...

Violette paraissait toute remuée par la révélation des dessous tragiques de cette société si souriante et si aimable à la surface.

— Ainsi, murmura-t-elle comme si elle se parlait à elle-même, il y a des femmes que la passion affole à ce point?... Je croyais que ces choses-là ne se voyaient que dans les romans...

— Oh ! ma petite, répliqua M^{lle} de Colomars en se levant, à Nice tout arrive et il ne faut s'étonner de rien... Quand vous viendrez chez moi, je vous raconterai des histoires qui enfoncent les imaginations des romanciers.

— Nous vivons dans un singulier temps ! grogna la comtesse de Saint-Jeannet en se levant à son tour ; toutes mes amitiés à Honorat, ma chère enfant !... Roquebillère, offrez-moi votre bras jusqu'à ma voiture, mon ami.

Ils partirent tous trois ensemble et furent presque aussitôt suivis par M^{me} de Barberis, qui avait encore cinq ou six visites à rendre. M^{me} de Saint-Pons resta seule au coin de son feu assoupi, qui jetait d'intermittentes lueurs dans l'enfilade des trois pièces déjà envahies par le crépuscule. On commençait à ne distinguer que vaguement la forme des meubles et les déchiquetures des feuilles du palmier. Au dehors, l'averse éclaboussant les vitres du *bow-window* avec un clapotis monotone accroissait la sensation d'isolement qui oppressait la jeune femme. Les pincettes à la main, elle tisonnait distraitement les souches à demi consumées et en faisait jaillir des gerbes d'étincelles. Les yeux fixés sur les éclats de braise mourant parmi la cendre, elle écoutait dans son cerveau bruire, obsédantes et mélancoliques comme la pluie, les nouvelles mondaines colportées et commentées par ses visiteurs du lundi. Ces histoires d'intrigues de salon, de flirts et d'amours défendues la hantaient et la tantalisaient. Même lorsqu'elles aboutissaient à un tragique dénouement, comme l'aventure de la princesse de Cettigne, elles suscitaient l'image d'une vie mouvementée et passionnée, dont le contraste avec la monotone existence de Violette lui montrait l'avenir sous des couleurs plus grises et plus odieuses.

Honorat, dont la santé était médiocre et dont l'humeur ombrageuse restait la même, continuait à Nice la vie casanière et maussade de Saint-Jean. Détestant les nouvelles figures et n'ayant de relations avec aucun des jeunes hommes de son âge, il ne procurait à sa femme d'autres distractions que la société de ses parents, personnages figés dans leur morgue comme M^{me} de Saint-Jeannet, aigris et malveillants comme M^{lle} de Colomars, ou ridiculement surannés comme le marquis de Roquebillère. Violette les prenait tous en grippe, sauf peut-être Valentine de Barberis, qui avait conservé un peu de jeunesse et de sensibilité. Il ne lui restait même plus la ressource d'aller de temps à autre s'égayer dans le salon de sa mère. M^{me} Castellar, qui rêvait de fréquenter intimement, grâce au mariage de sa fille, les membres de l'aristocratie niçoise et de trouver parmi eux un mari titré, avait été cruellement déçue. Les Saint-Jeannet, les Aspremont et les Barberis étaient restés rétifs. Aux visites de la veuve on avait répondu par des envois de cartes. On la saluait chez son gendre ou dans la rue, et c'était tout. Dépitée et vexée, elle s'était quasi brouillée avec Violette; après quoi elle avait loué son hôtel de la rue Saint-François-de-Paule et s'était installée à Paris pour tout l'hiver.

M^{me} de Saint-Pons se trouvait donc complètement isolée et réduite au patronage des parents de son mari. Elle ne sortait que chaperonnée par M^{me} de Saint-Jeannet ou par Catherine de Colomars. Elle n'assistait qu'à des cérémonies religieuses, à de fastidieuses réunions de charité ou à des dîners de famille plus mortellement ennuyeux encore. Les échos de la vie mondaine ne lui arrivaient qu'à travers les médisances, les pudibondes indignations ou les commentaires assommants de son entourage. Cela suffisait pour faire travailler son imagination, tout en l'exaspérant contre la réclusion où on la maintenait. Elle se disait qu'à quelques pas d'elle il y avait un monde élégant et brillant où les hommes et les femmes de son âge trouvaient à occuper leur esprit et leur cœur ; un monde où l'on aimait, où l'on se passionnait, où l'on vivait enfin. Elle se révoltait à l'idée que sa jeunesse et sa beauté se faneraient dans une prison, sans qu'elle connût autrement que par ouï-dire les plaisirs et les séductions de cette société dont l'accès lui était interdit. Parfois, surtout aux heures crépusculaires, elle en éprouvait un si douloureux énervement qu'il lui prenait des envies de crier et de faire un éclat.

Ce lundi soir, en rêvant à l'aventure d'Hélène

de Cettigne, elle était plus particulièrement possédée par l'esprit de rébellion, bien que rien ne trahît à l'extérieur les belliqueuses dispositions de son âme. A voir cette blanche forme féminine, penchée au-dessus du brasier assoupi, nul ne se serait douté qu'elle agitait d'orageuses pensées de révolte.

— Bonsoir, Fleur de Nice! dit derrière elle une voix au timbre clair comme argent.

En s'entendant interpeller par ce surnom dont elle était depuis des mois déshabituée, Violette tressaillit, tourna la tête et entrevit dans la mourante clarté venue de la fenêtre l'élégante silhouette d'une jeune femme qu'elle finit par reconnaître.

— Eva La Frénière! murmura-t-elle.

— Oui, Eva La Frénière, reprit gaiement la visiteuse, ou mieux la baronne Spieler, car, tu sais, je me suis mariée depuis que je ne t'ai vue... Tu as dû recevoir ma lettre de part?... Cela s'est arrangé à Carlsbad où mon père m'avait emmenée et où le baron prenait soi-disant les eaux... Il s'est enfin décidé à m'adresser une déclaration en forme, et ça n'a pas traîné... Le mariage a eu lieu six semaines après, en Bohême, où le baron a ses terres, et nous sommes rentrés à Nice depuis un mois.

Elles s'embrassèrent. Un domestique apporta des lampes, servit une tasse de thé à la nouvelle venue, puis, quand elles furent seules, Eva attira Violette près d'elle, sous la clarté d'une lampe-phare et l'examina en riant.

— Voyons, regarde-moi!... Tu n'as pas trop changé depuis que tu es vicomtesse. Sauf un petit air de mélancolie qui te sied à ravir, tu as encore ta blanche et calme physionomie de jeune fille... Et moi, comment me trouves-tu?

Eva non plus n'avait pas trop changé. C'était toujours la nonchalante créole dont la beauté superbe mettait en joie les yeux des jeunes gens et des vieillards dans le grand hall de la villa Maruverno. Seulement elle était coiffée et habillée à la dernière mode. Elle portait une parure de magnifiques turquoises et avait dans les yeux, sur le front, dans les coins de la bouche, une expression de satisfaction triomphante.

Tandis que Violette répondait à ses questions par des hochements de tête et de silencieux sourires, elle buvait son thé à petites gorgées, passait le fin bout de sa langue sur ses lèvres épanouies et se remettait à jaser :

— J'ai fait acheter au baron la villa des Muguets à Montboron et je l'ai transformée... Tu verras!... Nous recevrons beaucoup cet hiver; j'ai l'intention

de m'amuser et je compte sur toi pour m'y aider... Ta beauté sera la *great attraction* de nos soirées et de nos garden-parties.

Les yeux gris de M^{me} de Saint-Pons prirent leurs teintes d'orage et elle repartit avec un rire nerveux :

— Il n'y a qu'un obstacle, ma chère ; mon mari déteste le monde et, comme je ne veux pas sortir sans lui, je risque fort de ne pas aller chez toi.

— Hein ? qu'est-ce que tu me contes?... Si ton mari aime à vivre comme un loup, est-ce une raison pour qu'il te condamne au même régime?... Alors tu ne vois personne ?

— Si fait, répliqua Violette sarcastiquement, je vois les gens de sa famille et de son monde : ma tante de Saint-Jeannet, le vieux Roquebillère, M^{lle} Spinetta de Colomars...

Eva Spieler ouvrait de grands yeux et ébauchait une grimace.

— Un vrai fonds de magasin d'antiquités... Des gens gais comme des catafalques... Et tu supports ça ?

— Il le faut bien, soupira Violette en haussant les épaules ; M. de Saint-Pons est très casanier et je dois me conformer à ses goûts... Ne sont-ce pas les obligations du mariage, et à moins d'en venir à un éclat...

— Il ne s'agit pas de faire un éclat, ma chérie,

mais de faire entendre à ton seigneur que nous ne sommes plus au moyen âge et que les obligations du mariage sont communes aux deux époux. J'ai là-dessus une théorie que j'ai déjà mise en pratique et dont je me trouve à merveille. La voici : le mariage moderne est une convention où chacun des deux contractants apporte un avantage dont l'autre bénéficie : — fortune, beauté, naissance ou talent. — Les deux conjoints doivent être sur le pied d'une parfaite égalité et d'une mutuelle indépendance et, pourvu que les convenances soient sauves, chacun d'eux a la faculté de vivre et de s'amuser à sa guise.

— Je voudrais te voir développer ta théorie devant M^{me} de Saint-Jeannet !

— Cette respectable virago n'a rien à faire là dedans, ça regarde ton mari... C'est donc un tyran, ce monsieur?... Moi qui me l'imaginais comme une manière de cire molle qu'on pouvait pétrir à son gré!...

— Ce n'est pas un despote, c'est un doux entêté. Il a la force de résistance des timides, la force d'inertie... Il n'impose pas sa volonté, mais, quand une chose lui déplaît, il oppose aux désirs des autres une passivité contre laquelle on ne peut rien. Si, par exemple, je prétendais aller dans le monde, il ne s'y refuserait pas carrément, mais il s'arrange-

rait pour ne pas m'y accompagner... Je ne puis pourtant aller toute seule au bal ou à l'Opéra!...

— Pourquoi pas, si tu y vas avec une amie?... Je lui parlerai, moi, à ton Honorat, et je me charge de le mettre à la raison... Où a-t-il pris qu'une femme doive sacrifier servilement ses goûts à ceux de son mari? Est-ce que j'empêche, moi, M. Spieler de passer ses soirées à Monte-Carlo?... Pas le moins du monde. Je ne le contrarie jamais, à condition qu'il m'accorde la même tolérance... Donnant, donnant!

— Je doute fort que M. de Saint-Pons soit de ton avis.

— Nous verrons bien!... Je lui démontrerai que c'est une criante injustice de te claquemurer ainsi à ton âge, et que tu as le droit de jouir à ta guise de ta jeunesse et de ta beauté. Comment! c'est toi qui as apporté chez lui le bien-être, le confortable, la richesse, et il aurait le front de s'opposer à ce que tu occupes dans le monde la situation que comportent ton nom et ta fortune!... C'est insensé!... Il le comprendra, à moins qu'il n'ait une bûche à la place du cœur, et ce n'est pas le cas, puisqu'il est amoureux de toi.

Ce disant, elle regardait curieusement la blanche figure de M^{me} de Saint-Pons, qui restait silencieuse et dont les yeux gris se voilaient, tandis que l'énig-

matique sourire qui lui était familier retroussait le coin de ses lèvres. Violette ne pouvait avouer à M^{me} Spieler le triste accueil qu'elle avait fait aux démonstrations amoureuses d'Honorat, ni les mortifiantes déconvenues de la lune de miel, ni l'impossibilité où elle se trouvait de rien demander à ce mari si cruellement humilié. Eva n'était pour elle qu'une banale amie de pension, vers laquelle elle ne se sentait attirée par aucune affinité, et qui ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Il lui eût répugné de la faire pénétrer dans l'obscur intimité de son cœur. Elle se contenta de secouer la tête et d'objecter :

— Et s'il ne se laisse pas convaincre, s'il refuse?...

— Alors, ma chère, nous ferons un coup d'Etat... Je viendrai t'enlever à son nez et à sa barbe et tu sortiras avec moi. Tu verras quel excellent chapeiron je serai!... Je t'introduirai dans notre cercle d'amis et tu ne t'y ennuierras pas, je t'en réponds!... Je connais en hommes et en femmes le dessus du panier de la colonie étrangère et je médite pour cet hiver une série de petites fêtes dont on parlera sur le littoral : bals costumés, tableaux vivants, comédies de salon, pique-niques... Je veux que dans cette atmosphère de plaisir tu t'épanouisses pleinement comme une éblouissante « Fleur de

Nice » que tu es... Franchement, s'écria-t-elle en entraînant Violette devant une glace, une belle personne comme toi n'est pas faite pour languir dans une cave... Je te mettrai en lumière, moi, dans un milieu où tu seras fêtée, choyée, admirée... C'est convenu, n'est-ce pas? et tu m'autorises à t'enlever à ton mari?

Une lueur de défi passa dans les yeux voilés de M^{me} de Saint-Pons.

— Soit! murmura-t-elle, essaye!

— Parfait, et, pour commencer, je t'emmène demain dîner chez moi en petit comité... Fais-toi belle, nous aurons le prince Kamenski, lady Snowdrop, les Soliès-Aubagne et deux ou trois journalistes.

Violette l'accompagna jusqu'à l'antichambre où le valet de pied lui posa sur les épaules une pelisse de chèvre du Thibet. Dans l'enveloppement de la longue soyeuse fourrure blanche, Eva Spieler, avec sa mignonne tête coiffée d'une minuscule capote de marabouts, avait l'air d'une fée enjôleuse et tentatrice.

— Courage! dit-elle en embrassant M^{me} de Saint-Pons, et à demain le lancement!...

III

Le capitaine Lejard, du 2^e Alpin, en costume d'excursionniste — guêtres de drap écossais, knickerbockers, veston de drap gris et casquette blanche — descendit le premier du grand break qui venait de stopper devant la plate-forme d'une rustique auberge.

— Mesdames, s'écria-t-il en s'adressant aux quatre jeunes femmes qui riaient et s'agitaient à l'intérieur, ici finit le chemin des voitures ; maintenant il vous faudra grimper à pied jusqu'à Laghet ; vous en aurez pour un quart d'heure à peine et vous voyez d'ici les jardins du monastère...

Il leur tendait la main et les aidait, l'une après l'autre, à sortir du break. Les hommes avaient déjà mis pied à terre et secouaient leurs jambes engourdies par deux heures d'immobilité. Autour des excursionnistes, les flancs rocheux du vallon de la Trinité-Victor se resserraient, couronnés de

maigres pins sylvestres; devant eux, à une centaine de mètres plus haut, le couvent de Notre-Dame de Laghet dressait sur le ciel très bleu sa grise bâtisse carrée, son campanile coiffé d'un toit en poivrière et ses jardins en terrasse où, parmi les cyprès, des amandiers s'épanouissaient tout blancs sous le soleil de mars. Bientôt la bande entière s'égailla joyeusement le long du sentier de chèvres qui côtoyait le lit pierreux d'un torrent, où un filet d'eau cascada à travers des buissons de ronces et des touffes d'iris violets. Sur les gradins de ce raidillon verdoyant, les couples s'entraînaient; les courtes jupes claires, la bariolure des corsages aux couleurs vives, la fantaisie des grands chapeaux ronds aux guirlandes printanières, les notes rouges ou jaunes des parasols, évoquaient l'image d'un galant embarquement pour Cythère.

Eva Spieler, pimpante et très en beauté, dirigeait la marche, appuyée au bras du capitaine Lejard. Le vieux journaliste Faubert qui, sous le second Empire, avait joui d'une renommée européenne de spirituel mystificateur et qui amusait encore de ses charges humoristiques la société cosmopolite de Nice, escortait lady Snowdrop. Celle-ci, maigre comme un garçonnet, vêtue d'un costume tailleur qui étriquait sa poitrine plate et ses hanches peu

développées, écarquillait de petits yeux bleus pleins de curiosités perverses en écoutant Faubert qui, de son ton de pince-sans-rire, lui contait des énormités sur la promiscuité des pèlerins pendant les nuits d'attente sous les cloîtres. Il lui affirmait qu'en sa qualité d'hérétique, elle serait forcée de baiser les pieds nus du père Prieur, afin d'obtenir la permission d'entrer dans l'église. Derrière eux, Nadia de Soliès-Aubagne, fraîche, dodue et appétissante comme une pêche, cheminait un peu essoufflée, auprès du peintre Marius Legrand. Venu de Paris à Monte-Carlo pour ouvrir l'exposition de peinture, Legrand y restait pour portraiturer le vieux comte de Soliès-Aubagne et surtout pour fleureter avec sa jeune femme. Pendant la montée, il lorgnait la ronde poitrine palpitante de la brune Nadia et la complimentait sur les perfections plastiques de son buste. L'arrière-garde était formée par le prince Kamenski et Violette de Saint-Pons.

Depuis le soir d'octobre où Eva Spieler l'avait trouvée dans son salon désert, esseulée, énervée et prête à quelque coup de folie, Fleur de Nice s'était prodigieusement transformée. Eva avait obtenu gain de cause près d'Honorat. Le mari, pris de court, s'était d'abord renfermé dans un mutisme têtue, et borné à d'évasives réponses.

Mais la baronne Spieler avait su le toucher à l'endroit sensible : après une adroite allusion à la grosse fortune apportée dans la communauté par Violette Castellar, elle avait fait entendre que cet apport donnait à la jeune femme le droit de vivre selon ses goûts et son rang. Honorat, froissé dans sa dignité et sa fierté de gentilhomme pauvre, s'était mordu les lèvres et avait répondu sèchement : « M^{me} de Saint-Pons est libre de dépenser son argent et de vivre à sa guise ; souffrez seulement que je ne partage pas ses plaisirs et que je lui laisse la responsabilité de ses actes... » Puis il s'était claquemuré de nouveau dans une de ses enfantines bouderies, tandis que la baronne Spieler emmenait victorieusement Fleur de Nice.

Violette maintenant se dédommageait avec usure des premiers mois de son mariage passés dans la réclusion et l'ennui. Cette eau dormante s'était soudain remuée ; elle s'agitait et se répandait tumultueusement au dehors. A voir la soudaine exubérance de ses fantaisies, l'ardeur qu'elle apportait aux amusements organisés pour fêter sa bienvenue, la fécondité d'imagination avec laquelle elle en inventait chaque jour de nouveaux, on ne reconnaissait plus la jeune femme placide et repliée sur elle-même, qui écoutait avec une

apparente indifférence les mercuriales de M^{me} de Saint-Jeannet et les méchancetés de M^{lle} de Colomars. Jamais on n'avait plus rapidement fait peau neuve et jeté ses béquilles. M^{me} de Saint-Pons devenait, en quelques semaines, la *professional beauty* à la mode et le boute-en-train des fêtes niçoises. Son nom paraissait à chaque instant en belle vue dans les échos mondains des journaux. On détaillait minutieusement ses toilettes, on en louait l'audacieuse originalité ; on vantait ses talents de cantatrice et de comédienne ; les journalistes du cru devenaient lyriques en parlant de « ses yeux de rêve et de ses liliales épaules ». On la voyait partout : aux courses, au Tennis-Club, aux représentations de Monte-Carlo et de l'Opéra municipal où elle avait sa loge. Sauf le lundi où elle recevait boulevard Carabacel le gratin de la société mondaine et fêtarde, elle était toujours dehors. On eût dit qu'elle cherchait à reprendre en menue monnaie de plaisir la somme de bonheur qu'elle avait en vain demandée à l'amour. Elle se permettait les plus scabreuses inconséquences ; elle bravait sarcastiquement le qu'en dira-t-on et entraînait en de hardies équipées les jeunes femmes et les jeunes gens de son intimité. On assurait qu'au carnaval, en sortant d'une redoute, elle était allée avec ses amis sou-

per au *Restaurant français*, dans le voisinage de Julienne de Domfront et de Christiane de Gurgy, et qu'elle avait sans vergogne choqué son verre contre celui de ces deux demi-mondaines à la mode.

C'était elle, naturellement, qui avait eu l'idée de ce galant pèlerinage au monastère de Laghet. Il lui avait semblé piquant de promener ses amies et leurs flirts à travers les cloîtres peuplés de confessionnaux, où les pèlerins venaient s'agenouiller et faire pénitence. On devait luncher à l'auberge qui s'ouvre en face du couvent, regagner pédestrement la Turbie et de là, par le funiculaire, redescendre dîner à Monte-Carlo.

— Avouez, disait-elle au prince Kamenski marchant dévotement dans son ombre, avouez que j'ai eu une bonne idée et que cette partie de campagne est tout à fait charmante...

Le jeune Slave, svelte, souple et caressant, effilait du doigt sa moustache blonde, coulait vers sa compagne un bleu regard câlin et répondait d'un ton légèrement nasillard :

— Madame, toute promenade faite avec vous est charmante, et bien que ce chemin soit particulièrement rocailleux, c'est un délice de le gravir à vos côtés; ce serait plus délicieux encore si vous preniez mon bras.

— Merci, prince, j'aime la liberté de mes mouvements, et puis j'ai remarqué que lorsque j'acceptais votre bras, vous en abusiez pour serrer le mien plus que de raison.

— Hélas ! c'est la seule façon qui me reste d'exprimer ma tendresse, puisque vous me défendez d'en parler.

— A quoi bon ? Les déclarations d'amour sont forcément et bêtement banales... Ainsi, vous, Kamenski, lorsque vous causez sans cette préoccupation, vous êtes intéressant et plutôt spirituel ; mais lorsque vous vous mêlez de roucouler, vous devenez stupide... Ne m'en veuillez donc pas si je vous empêche de dire de plates vulgarités.

— Alors vous ne croyez pas à l'amour ?

— Si fait, mais j'estime que c'est une fleur rare, qui ne pousse pas sur les grandes routes.

— Merci de la comparaison... Enfin, vous ne croyez pas que je vous aime ?

Elle le regarda entre les yeux et sourit ironiquement :

— Je crois que *je vous plais*, et c'est tout différent.

— Appelez cela du nom que vous voudrez, mais dites-moi ce qu'il faudrait faire pour vous plaire, à vous ?

— Oh ! il faudrait exécuter des choses héroïques,

inattendues, invraisemblables... Par exemple, une fois là-haut, demander un père franciscain et vous confesser... Peut-être alors serais-je tentée de commettre quelque folie... par imitation !

— Vous plaisantez toujours !... Vous savez bien que je suis schismatique.

— Après?... La chose n'en serait que plus exemplaire... Au surplus, nous voici arrivés et j'aperçois justement un franciscain sous le porche... Tâtez-vous !

Ils avaient, en effet, atteint la plate-forme qui s'étend entre les deux auberges et le monastère. Déjà les premiers couples s'engageaient sous les cloîtres, guidés par Faubert qui s'était improvisé cicerone. Les murs de la chapelle, les parois et les voûtes des deux vestibules semi-circulaires, étaient couverts de naïfs tableaux rappelant les sauvetages opérés par la Vierge miraculeuse. Quelques pèlerins avaient manifesté leur gratitude par de riches offrandes : cœurs d'or massif, couronnes enrichies de pierres fines ; d'autres — plus pauvres ou moins reconnaissants — s'étaient bornés à accrocher modestement au mur leurs inutiles béquilles ou des mains et des pieds modelés en cire. Au beau milieu d'un arceau, entre de poudreuses figurines et de minuscules navires, le peintre signala à ses compagnons deux

modernes chaussures féminines, deux pantoufles en velours grenat pasquillé d'or, à hauts talons, et si mignonnes qu'en les regardant on était induit à rêver aux jolis pieds qui avaient dû les habiter.

— *How strange!* s'écria lady Snowdrop.

— Mesdames et messieurs, dit gravement Faubert d'un ton de cicerone, l'ex-voto que vous contemplez, et qui vous semble aussi mondain qu'insolite, est l'offrande d'une belle et honnête dame, la comtesse Barozzi. Ces pantoufles de Cendrillon ont joué un rôle dans une galante aventure où la comtesse, sur le point d'être surprise par son mari, n'évita le flagrant délit et le divorce subséquent que de l'épaisseur d'un cheveu. Pour remercier le ciel dont la gracieuse intervention avait empêché un fâcheux éclat, elle a offert humblement le corps du délit à Notre-Dame de Laghet.

— *Oh! indeed,* murmura lady Snowdrop, *how shocking!*

— Cela vous choque? répliqua naïvement M^{me} de Soliès-Aubagne; moi je trouve ça très naturel et j'en aurais fait autant...

Après une halte près de l'échoppe voûtée où le père Cyprien vendait chapelets et médailles, en mélangeant ses offres commerciales de considé-

ractions politiques et de tirades contre les révolutionnaires, la bande s'écoula par le second vestibule et, débouchant sur le parvis, s'arrêta devant une tablette de marbre noir, encadrée dans la muraille et où une longue inscription italienne était gravée en style lapidaire.

Qui

La mattina del 26 marzo 1849

CARLO ALBERTO

Lasciati i campi fatali di Novara

Sostava ignoto esulante...

Qui

Perdonò le ingiurie

Pianse le comuni sciagure

E abbandonando colla presenza l'Italia

Ne raccomandava i destini

Al patrocinio della Vergine Madre.

— Que signifie cela ? demanda Violette au capitaine Lejard.

— Cette plaque est consacrée à la mémoire du roi Charles-Albert. Après la défaite de Novare, porte l'inscription, le 26 mars 1849, le monarque passa sa dernière nuit en terre italienne au monastère de Laghet ; il y communia et partit pour son exil volontaire, après avoir abdiqué en faveur de Victor-Emmanuel.

L'explication du capitaine les avait rendus plus graves. Leurs yeux contemplaient les murs gris

du couvent et l'austère vallée que domine le mont Agel. L'image de ce roi chevaleresque, agenouillé dans la solitude du cloître et y buvant avec résignation le calice de la défaite, passait devant leurs yeux, et des réflexions mélancoliques montaient dans ces têtes légères.

— Pauvre prince ! soupira la sensible Nadia de Soliès-Aubagne.

— Abdiquer, dit le peintre, c'est la loi qui nous est imposée à tous, à un certain tournant de la vie ; abdiquer à temps, c'est la sagesse des rois...

— Vous pourriez ajouter, continua Faubert, devenu cette fois vraiment sérieux, que c'est aussi la sagesse des artistes et des jolies femmes... Oui, reprit-il en clignant ses yeux aux paupières rougies, ses yeux tristes où flottait, avec le souvenir des succès d'autrefois, la lassitude des mêmes plaisanteries répétées jusqu'à satiété, — oui, dételer avant qu'on ne soit fourbu et ridicule, cesser de produire avant que le public ne soit saoul de nos œuvres, se retirer de la scène avant les premières rides et les premiers dédains, c'est ce que nous devrions faire tous... et ce que nous ne faisons pas !

Violette de Saint-Pons l'écoutait avec une lueur d'irritation dans les yeux et un pli sarcastique aux lèvres. « Abdiquer ! songeait-elle, quand on sent

venir la vieillesse et la satiété, soit ! mais subir cette nécessité dès le seuil de la jeunesse, c'est inique... » Tel était son lot pourtant... N'avait-elle pas déjà abdiqué ses espérances d'amour et bu prématurément le calice des renoncements amers ? — Ses regards, désenchantés, tantôt erraient au fond de la gorge pierreuse dont le soleil colorait d'un gris rosé les maigres olivettes, tantôt remontaient vers l'aride nudité des collines où de loin en loin la mince silhouette d'un pin se détachait sur le bleu du ciel. Elle se demandait avec un frisson si sa vie n'était pas vouée à d'autres abdications plus cruelles encore, et si, comme Charles-Albert, elle ne gravirait pas un jour ce calvaire rocailleux pour venir, avant l'exil, déposer ses dernières illusions aux pieds de la vierge de Laghet... De nouveau, un bouillonnement de révolte la secouait. Si l'avenir était douteux et menaçant, elle tenait du moins le présent dans sa main... Pourquoi ne pas profiter des heures de répit et prendre sa part des plaisirs et des passions de ce monde ?...

— Messieurs, interrompit-elle, rien de malsain comme de philosopher à jeun... M'est avis que nous allions luncher et reprendre des forces pour grimper jusqu'à la Turbie... Que les gens sensés me suivent !

Ils la suivirent tous; aussi bien ils semblaient déjà fatigués d'avoir été sérieux si longtemps, et ils s'installèrent bruyamment sous la tonnelle de l'auberge. La baronne Spieler déclara qu'elle se chargeait du thé. Elle avait apporté son *Si-a-Fayoun* le plus parfumé; tandis qu'on déballait les gâteaux et les sandwiches, elle courut à la cuisine, s'affubla d'un tablier blanc et surveilla l'ébullition de l'eau qui chantait dans une bouilloire suspendue au-dessus d'un feu de chêne-vert. Elle était ravie de jouer à la ménagère; mais, quand elle reparut, les joues rosées, les cheveux envolés, et qu'elle eut rempli les tasses à la ronde, on s'aperçut que son thé sentait horriblement la fumée, et à l'unanimité on le déclara imbuvable. Heureusement, l'asti de l'aubergiste était exquis et on se rattrapa largement sur ce muscat doré qui pétillait dans les verres. Une tapageuse gaieté monta sous la tonnelle. Les rires et les coupes tintaient, tandis qu'aux entours, des paysans groupés lorgnaient d'un œil gouailleur ces messieurs aux gestes enhardis et ces belles dames qu'ils prenaient pour des cocottes...

Quatre heures viennent de sonner au campanile du couvent. Maintenant les couples s'égrènent de nouveau sur la route en lacet qui conduit à la

Turbie. Eva Spieler flirte avec le capitaine Lejard ; la brune et potelée M^{me} de Soliès-Aubagne s'appuie plus tendrement au bras de Marius Legrand ; lady Snowdrop, aux jambes maigres et infatigables, gravit les talus et s'y cueille un bouquet de primevères. Elle lasse bien vite le vieux Faubert qui renonce à la suivre et chemine en marmonnant sous le soleil oblique. Dès qu'il se retrouve seul avec lui-même, l'ancien viveur perd tout son entrain : ses traits s'allongent, sa marche s'alourdit et il devient affreusement triste. Le prince Kamenski lui fausse compagnie et se rapproche de Violette qui chemine solitaire.

— La côte est longue, insinue-t-il câlinement ; ne voulez-vous point accepter mon bras ?

— Toujours la même chanson !... réplique-t-elle railleuse ; m'apportez-vous votre billet de confession ?

— Non, répond-il sur le même ton. Je préfère me confesser à vous... Permettez-moi de vous ouvrir mon cœur.

— Dieu m'en garde ! J'aurais trop peur de me brouiller avec M^{me} de Girelle... Votre cœur ne lui appartient-il pas?... Je croirais crocheter le tiroir où elle met ses billets doux.

— Méchante !... Vous savez bien que je ne la vois plus.

— Alors, elle a cessé de plaire ?

— Elle n'existe plus pour moi... Vous n'avez eu qu'à paraître pour l'effacer absolument de mon souvenir.

— Cela signifie, en bon français, qu'un clou chasse l'autre... Ce n'est pas très rassurant pour moi, savez-vous ?

— Oh ! vous, c'est bien différent.

— Oui, moi, j'ai l'attrait de la nouveauté, je suis la fleur non encore respirée, le fruit qui pend à la branche et que personne n'a touché... Je devine vos variations sur ce thème et je vous en fais grâce... Pourquoi voulez-vous que je me risque à courir la même aventure que M^{me} de Girelle ?

— Parce que, s'écrie-t-il devenant sérieux avec une lueur plus tendre dans ses yeux bleus, ce n'est pas un caprice que j'ai pour vous, mais de l'amour... un amour très fort et profond... Vous faut-il des preuves ?... Je suis libre, je possède en Russie une fortune indépendante... Divorcez d'avec votre mari et je vous épouse !

L'accent est passionné et sincère. Violette en est touchée et son regard s'adoucit :

— Vous oubliez que chez nous le mariage ne se rompt pas au gré de l'un des époux. D'ailleurs nous sommes catholiques, mon cher monsieur, et nous n'admettons pas le divorce... Et puis... et

puis... (avec un geste d'enfant dépitée), l'expérience que j'ai faite du mariage me suffit !

Les yeux du jeune homme expriment un étonnement mélangé de tristesse et d'intense désir.

— Vous me désespérez, murmure-t-il... alors, quoi ?

— Retournez près de M^{me} de Girelle ; elle a l'habitude de ces choses-là et elle sera pleine d'indulgence.

— Mais je ne l'aime plus !

— Vous l'avez donc aimée?... Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un caprice.

— Mon Dieu ! c'était une affection tout extérieure... à fleur de chair, si j'ose dire... Voyez-vous, Sabine a le diable au corps ; elle est très chatte, très enveloppante...

— Vraiment ? repart Violette d'une voix altérée, et une flamme brille dans ses yeux gris... Puis elle reprend, très animée, avec des intonations presque tendres : — Vous m'avez promis de vous confesser... Eh bien ! racontez-moi tout... Comment ça a commencé, comment ça a fini ?...

Cette même trouble curiosité, qui jadis la poussait à épier les rustiques amours de Doris et de son *calignaire*, la tourmente en ce moment et l'excite à provoquer les confidences de Kamenski. En tout homme, il y a un fonds de fatuité qu'une

femme parvient facilement à exploiter. Moitié par vanité, moitié aussi parce qu'il espère éveiller ainsi le désir du péché dans le cœur endormi de M^{me} de Saint-Pons, le jeune Slave se laisse peu à peu arracher les détails de son intimité avec M^{me} de Girelle. Il a réussi à prendre le bras de Violette et cet entretien l'intéresse si vivement qu'elle ne s'y est pas opposée. Serrés l'un contre l'autre, les têtes se touchant presque, ils cheminent dans les rues de la Turbie, passent inattentifs au-dessous de la tour à demi éventrée d'Auguste et rejoignent la compagnie près de la station du funiculaire. Personne ne fait halte sur la terrasse pour admirer les pittoresques découpures de la côte ni les montagnes neigeuses qui s'échelonnent au-dessus de Vintimille, ni la royale grandeur de la mer empourprée par le soleil couchant. Ils sont tous saturés de paysages, le spectacle des beautés naturelles les laisse indifférents, et ils se hâtent de monter dans le premier train retournant à Monte-Carlo.

A l'arrivée, tandis que le capitaine et Kamenski courent au Grand-Hôtel retenir une table et commander le dîner, les dames, sous l'escorte de Marius Legrand et de Faubert, vont faire un tour au jeu. Dans les salles où une âcre odeur d'émanations humaines les prend à la gorge, une

impalpable poussière flotte sous la lumière des lampes. Les tables sont entourées d'un triple rang de joueurs. Dans un confus brouhaha tintent des bruits argentins de pièces remuées, mêlés aux rebondissements grêles des billes, suivis du rauque et machinal ânonnement des croupiers annonçant le numéro. Lady Snowdrop et M^{me} de Soliès-Aubagne, qui sont superstitieuses, vont risquer un louis sur le 26, date du séjour de Charles-Albert au couvent de Laghet, pendant que Violette et Eva se mettent à la recherche du baron Spieler. Elles le trouvent enfin assis à une table du milieu et pontant fébrilement sur les quatre chevaux du 32. Du bout de sa main gantée, Eva lui effleure l'épaule ; il se retourne nerveusement, ses yeux ternes reconnaissent sa femme et une grimace peu accueillante tortille ses lèvres pâles dans l'encadrement des favoris blonds.

— Eh bien ! où en êtes-vous ? interroge la baronne.

— Laissez-moi, réplique-t-il impatientement, vous allez couper la veine !

La bille court et c'est 36 qui sort.

— Qu'est-ce que je vous disais ? grogne-t-il, et il lui tourne le dos.

— Vous savez, répond imperturbablement Eva,

nous dînons au Grand-Hôtel... Vous nous y retrouverez si le cœur vous en dit...

L'entretien des deux nouveaux mariés finit sur cette brève indication.

Violette, lasse et énervée, a pris place sur le divan central, et les palmiers dont les rameaux poudreux ont été témoins des transes de tant de décavés, assistent à un ordre de méditations auxquelles ils ne sont nullement habitués.

M^{me} de Saint-Pons est indifférente à ce qui se passe dans la salle. Elle ferme les yeux, regarde en dedans et voit devant elle la route blanche de la Turbie, tandis que, coloré par le soleil déclinant, le prince Kamenski, élégant et souple, lui murmure confidentiellement l'histoire de sa liaison avec Sabine de Girelle « si chatte et si enveloppante ». Comme une ronce frôlée au passage, un brin de jalousie lui érafle le cœur. Elle se compare mentalement à Sabine et constate avec une intime satisfaction que, même au point de vue purement extérieur, elle possède sur celle qui l'a précédée dans le cœur du prince une indiscutable supériorité. Elle est convaincue qu'elle envelopperait le jeune Kamenski de chaînes plus fines et plus durables, si elle voulait s'en donner la peine. Mais le veut-elle?... Selon sa coutume, elle sonde bravement le fond de son cœur et y dé-

couvre un germe minuscule, l'embryon d'un désir d'émotions inédites. Pourquoi ne laisserait-elle pas cet obscur germe se développer librement ? Pourquoi s'arrêterait-elle à des scrupules qui n'effarouchent pas les autres?... Il n'en serait ni plus ni moins. Du moment où elle s'est lancée dans ce monde où personne ne résiste à une tentation ou à un caprice, la médisance ne l'épargnera pas. Pécheresse ou non, on l'accusera des mêmes péchés que ses associées. Elle s'est bornée jusqu'à présent à d'innocents flirts et néanmoins, sans doute, on lui donne déjà un amant. Si elle court les mêmes risques que ses amies, il est juste qu'elle bénéficie des mêmes dédommagements, qu'elle satisfasse intrépidement son désir de sensations nouvelles, qu'elle goûte jusqu'au bout, sinon la joie d'aimer, du moins la volupté d'être aimée... Avec persistance, l'image de Kamenski, élégant et câlin, convoité par toutes les femmes, se dresse devant ses yeux, et un mystérieux sourire retrousse le coin de ses lèvres.

— Eh bien, Violette, qu'as-tu à rire aux anges?... Viens-tu ? Il est sept heures...

Elle tressaille, ses paupières se rouvrent ; Eva est près d'elle, et elle aperçoit en arrière Marius Legrand, lady Snowdrop et Nadia qui la montrent

en plaisantant au journaliste Faubert. Celui-ci lui offre le bras et l'on gagne rapidement l'atrium...

Dans l'un des salons du Grand-Hôtel, toute la bande se retrouve, une demi-heure après, autour d'une table oblongue dont la nappe est jonchée de fleurs coupées ; les roses Niel et les narcisses, les muguets, les violettes et les œillets, réjouissent les yeux avec la grâce de leurs tiges frêles et l'harmonieuse gamme de leurs couleurs discrètement fondues aux lumières. Un parfum amollissant et capiteux s'exhale de ces corolles semées comme au hasard. Le baron Spieler manque à l'appel, mais on a décidé qu'on ne l'attendrait pas, et personne ne semble regretter son absence. Le menu, savamment réglé par Kamenski et Lejard, est à la fois substantiel et raffiné. Dans les carafes frappées le *Sparkling Moselle* alterne avec le *Rœderer*. Partout les tables des trois salons sont occupées ; d'épais tapis étouffent les pas des maîtres d'hôtel. A l'extrémité des salles communiquant par des baies lumineuses, un orchestre de Tziganes joue des tsardàs et des valse. La musique, tantôt sauvagement fougueuse, tantôt langoureusement passionnée, arrive par lointaines bouffées ; les accords entendus comme en rêve ajoutent un étrange assaisonnement exotique à la griserie des vins

mousseux et des fleurs éparses. Les joues des femmes deviennent roses, leurs yeux prennent un éclat phosphorescent, leurs rires ont des intonations provocantes. Seule, la figure de lady Snowdrop, blafarde comme celle d'un pierrot, reste impassiblement flegmatique. Le peintre Marius, émoustillé par une chère exquise, débite sur l'art et l'amour de brillants paradoxes, et le prince Kamenski lui donne la réplique. Le jeune Slave s'est aperçu que le mode élégiaque et sentimental n'avancait pas ses affaires, et il a changé de ton. Il cause maintenant avec un laisser-aller à la fois familier et hautain. Son humour petite-russienne, imagée et mordante, poétique avec un brin de perversité, exerce sur les convives et principalement sur les femmes une spéciale séduction. Par moments, Violette s'arrête et l'écoute en mordillant une fleur. Le voile de brume qui embuait ses yeux gris s'évanouit et elle adresse au prince un sourire d'encouragement.

On a servi le dessert. Faubert, qui veut avoir, lui aussi, sa part de succès, commence une de ses charges familières. Il se lève et, avec une gravité britannique, débite un toast composé de syllabes incohérentes, mais qui, par la mimique, les intonations savamment choisies, imite avec une drôlerie spirituelle les *speech* que les Anglais

aiment à débiter dans leurs repas officiels. Mis en verve par les applaudissements, il continue par un toast allemand, composé dans le même goût et avec les mêmes enfilades d'onomatopées imitatives. Il mime si parfaitement la lourdeur pédante, l'emphase rogue, la sentimentalité pleurarde du Teuton, qu'on croirait entendre un professeur de Bonn ou de Heidelberg haranguant ses collègues dans une cérémonie universitaire. Il obtient un succès de rires éclatants, et cette charge ayant, avec l'aide du champagne, porté la gaieté à son plus haut diapason, un vent de folie souffle sur les têtes excitées. Les voix s'élèvent, les regards se cherchent, les gestes s'enhardissent. Eva Spieler lance une poignée de roses à la figure du capitaine Lejard, qui riposte par l'envoi d'une gerbe d'œillets : bientôt la nappe est au pillage ; les muguets, les anémones et les jonquilles se croisent au-dessus de la table ; c'est une bataille de fleurs en règle. A la faveur de cette mêlée tumultueuse, M^{me} de Saint-Pons saisit le bouquet de violettes qu'elle mordillait, puis brusquement le jette à Kame nski en pleine poitrine...

Il est tard, les salons sont presque déserts et on va prendre le café en plein air. Au dehors, la nuit est tiède et bleue, le ciel fourmille d'étoiles, et la

bande très gaie chemine le long des parterres embaumés de résédas. A la sortie, Marius Legrand saisit le bras du vieux Faubert et croit devoir le complimenter de son succès.

— Plaisantez-vous ? réplique le journaliste d'un air moitié flatté, moitié agacé ; comment vous, un artiste, un vrai, pouvez-vous penser que j'attache une valeur quelconque à ces pitreries démodées?... J'en rougis moi-même, quand je suis seul ; mais quoi?... le pli est pris et je fais mon métier d'amuseur. Je sers à ces *rastas* des récréations à la hauteur de leur intellect et de leur goût... Ah ! leur goût et leur esthétique, vous n'avez pas idée de ça!... Vous venez d'entendre leur conversation : un papotage clinquant, inconsistent et creux, de la mousse à faire des bulles de savon. Leur esprit va de pair avec le milieu dans lequel ils vivent... Entrez chez eux, et regardez d'un peu près leur élégance et leur luxe tapageur. Tout est en toc, en décor et en trompe-l'œil. Le marbre est du stuc, les tableaux de maîtres sont d'infectes copies italiennes ; le mobilier de pacotille et les faux bibelots semblent sortir d'un magasin de meubles d'occasion, et sont destinés à y retourner. Avec ça, l'engouement factice, la hâblerie de gens qui ne cherchent qu'à paraître et à s'en faire mutuellement

accroître. On dirait que la violente coloration du Midi agit sur les cerveaux et les pousse à exagérer la valeur des personnes et des choses. Ce monde-là, mon cher, il ne faut le voir qu'en courant et à distance, comme les fresques italiennes dont les Niçois décorent leurs villas...

L'heure est venue de reprendre le train de Nice et par couples la bande regagne la gare à travers les jardins, dont les massifs de plantes rares sont, par crainte de nocturnes gelées blanches, soigneusement emballés dans des toiles d'emballage. Kamenski a repris le bras de M^{me} de Saint-Pons et ils cheminent un peu en arrière. L'amoureux prince, qui habite Monte-Carlo et voit approcher le moment de la séparation, ne veut pas s'éloigner sans être définitivement fixé sur son sort.

— Vous savez, murmure-t-il, que j'ai gardé vos violettes. Laissez-moi espérer que ce n'est pas seulement au hasard que je les dois...

Fleur de Nice sent qu'on la met en demeure de franchir un pas périlleux, et son premier mouvement instinctif est de se cabrer. Mais elle est encore sous l'influence des excitations de la soirée. La douceur de la nuit, le mystère des jardins qu'elle traverse appuyée au bras du jeune homme, la musique d'un orchestre installé sur la

terrasse de la galerie Charles III, l'inclinent à se montrer clément envers cet amoureux dont la voix câline caresse son oreille.

— N'approfondissons rien, réplique-t-elle laconiquement, vous avez le bouquet, gardez-le !

— Mais dites-moi au moins qu'avec ces fleurs qui vous ont donné leur nom, j'emporte aussi un peu de votre cœur !

— Vous en demandez trop... Nous voici à la gare et l'endroit est peu propice à de pareilles confidences.

— Je vous en prie, indiquez-moi un jour, une heure où nous pourrions causer tranquillement.

— Vous me trouverez toujours à la maison le lundi.

— Oui, s'écrie-t-il vexé en quittant le bras de Violette, avec la cohue banale de vos visiteurs !...

Puis, s'emportant, il lui saisit ses deux poignets qu'il serre passionnément dans l'ombre.

— Non, continue-t-il, je veux une heure qui soit pour moi seul, et je ne vous laisserai aller que lorsque vous me l'aurez promise...

Cette violence secoue voluptueusement M^{me} de Saint-Pons et avec une voix aussi douce que le susurrement de la musique qui soupire là-bas, très loin, au delà des arbres, elle répond :

— Vous êtes insupportable !... Je resterai chez

moi mardi, entre cinq et six... Là, êtes-vous content?... Maintenant lâchez-moi !

Il porte les deux mains nues à ses lèvres et les baise follement. Lorsqu'ils arrivent essoufflés sur la plate-forme, le train est en gare et on prend les places d'assaut. On se bouscule, on jette à Kamenski de rapides « au revoir ! », et tout le reste de la bande se case au petit bonheur dans les compartiments déjà complets du wagon à couloir.

IV

Dans son vieux landau couleur carmélite, traîné par deux chevaux aux sabots lourds, la comtesse de Saint-Jeannet venait de quitter sa villa de Saint-Barthélemy et roulait au petit trot le long de l'avenue de Saint-Maurice. Droite et solennelle, vêtue de noir, casquée d'un antique chapeau à panaches, elle tenait son en-tout-cas comme un glaive, son sac de velours comme une balance, et ressemblait à une rigide Thémis descendue de l'Olympe pour prononcer une sentence impitoyable. Son front hautain était chargé de nuages, sous les sourcils charbonneux ses gros yeux bruns dardaient de menaçants éclairs, ses joues s'empourpraient d'une vertueuse indignation, et sa lèvre moustachue s'arquait comme pour lancer un réquisitoire. Sans pénétrer dans l'avenue de la Gare, le landau, tournant brusquement à gauche, gagna le boulevard Carabacel et ne s'arrêta que devant la villa des Saint-Pons.

Appuyée au bras de son domestique, la comtesse descendit majestueusement de la voiture haut perchée, gravit sans être annoncée par le timbre la pente douce qui menait à la terrasse et, entrant tout de go dans le vestibule, surprit le maître d'hôtel occupé à embrasser la femme de chambre, qui s'esquiva prestement.

— Telle maîtresse, tels valets ! grogna la dame en son par-dedans ; puis de sa voix la plus dure elle interpella le délinquant qui s'inclinait, la mine sournoise et penaude :

— M^{me} de Saint-Pons n'est pas chez elle sans doute ?

— Non, madame la comtesse, M^{me} la vicomtesse est sortie.

— C'est bon !... Mon neveu n'est pas sorti, lui !... Prévenez-le et informez-vous s'il peut me recevoir.

Elle passa devant le larbin encore mal remis de cette alerte, traversa l'antichambre, poussa la porte du salon et, se retournant, ajouta impérieusement :

— Allez !

Dans l'appartement du rez-de-chaussée, tout trahissait l'insouciance de domestiques absolument livrés à eux-mêmes. Les sièges étaient restés aux places où on les avait laissés après la

dernière réception du lundi. Fanées et oubliées dans les vases, les fleurs exhalaient une odeur rance. Pas un coup de plumeau n'avait été donné ; M^{me} de Saint-Jeannet examina le marbre d'une console et d'un doigt furibond écrivit sur la couche de poussière : « salaud » en gros caractères. Le retour du maître d'hôtel la surprit dans l'achèvement de cette opération.

— Monsieur prie madame la comtesse de vouloir bien passer dans la bibliothèque.

— Mon garçon, demanda sarcastiquement M^{me} de Saint-Jeannet, combien vous donne-t-on de gages ici ?

— Quatre-vingts francs par mois, madame la comtesse.

— Eh bien, drôle, votre sueur coûte cher à mon neveu !... Regardez sur cette console, vous y verrez ce que je pense de votre service...

Suivie du domestique ébaubi, elle se dirigea vers la bibliothèque et y entra silencieusement.

Près d'une fenêtre, devant une table-bureau, chargée de boîtes à fiches, de paperasses et de bouquins, Honorat se courbait, engoncé frileusement dans une robe de chambre brune, qui le vieillissait et le faisait ressembler à un moine. M^{me} de Saint-Jeannet contemplait en haussant les épaules la grande pièce austère, tapissée de

livres, et son neveu pâlot et ratatiné, qui se levait pour venir au-devant d'elle.

— Bonjour, ma tante, murmura-t-il ; très heureux de vous voir, comment allez-vous ?

— Bonjour, Honorat, bonjour!... Je ne te demande pas des nouvelles de M^{me} de Saint-Pons ; je suppose qu'elle va à merveille, puisqu'elle est sortie.

Honorat avait avancé un fauteuil où M^{me} de Saint-Jeannet s'installait magistralement, tandis qu'il reprenait place sur sa chaise de travail.

— C'est la troisième fois que je viens ici sans avoir l'avantage de la rencontrer, continua la comtesse.

— Violette, répondit-il avec embarras, regrettera vivement d'avoir perdu vos visites.

— Crois-tu?... Ça n'en a pas l'air, car elle ne se presse pas de me les rendre!... Elle sort beaucoup, ta femme !

— Oui, soupira-t-il, elle est souvent hors de chez elle.

— Et tu trouves ça convenable, qu'on la voie partout sans toi ?

— Je lui en ai fait l'observation... inutilement... Pour avoir la paix, j'ai préféré la confier à une amie plutôt que de l'accompagner chez des gens qui m'ennuient.

— Tu es accommodant!... Il est fâcheux que le monde le soit moins que toi...

— Que voulez-vous dire? interrogea Honorat en rougissant.

— Je veux dire que ton insouciance et ta faiblesse ont des effets déplorables, et qu'on en jase un peu partout.

— Ma tante?...

— Oui, mon neveu, c'est le bruit de la ville... Je n'ai pas l'habitude de mettre mon doigt entre l'arbre et l'écorce, mais l'honneur de la famille, auquel je tiens par-dessus tout, m'a contrainte cette fois à surmonter mes répugnances... Quand on m'a corné aux oreilles : « Comment le mari peut-il supporter de pareils écarts? » j'ai répondu : « M. de Saint-Pons ignore tout », et je me suis fait un devoir de t'ouvrir les yeux.

— Pour Dieu, de quoi s'agit-il? s'écria Honorat, dont les traits étaient tirés par une douloureuse anxiété.

— Ta femme est en train de se perdre de réputation, en attendant qu'elle se perde totalement, corps et âme, ce qui arrivera vite, si tu n'y mets ordre... Elle fréquente une société sans principes, sans moralité et sans scrupules. Elle a pour compagnie journalière une folle comme M^{me} Spieler, des femmes équivoques comme lady Snowdrop

et la petite Soliès-Aubagne, des artistes, des gens de rien sortis on ne sait d'où... Elle se ruine en toilettes extravagantes et compromet sa fortune, qui est un peu la tienne puisque tu en es l'administrateur... Sais-tu ce que j'ai appris pas plus tard qu'hier?... C'est qu'elle doit trois mille francs à sa modiste, dix mille à sa couturière, quinze cents à la marchande de fleurs du quai Saint-Jean-Baptiste, et le reste à l'avenant. Ta maison est abandonnée aux domestiques, et c'est de haut en bas un laisser-aller, une incurie, dont j'ai eu moi-même les preuves tout à l'heure... Pendant ce temps, toi, tu ne vois rien, tu ne te doutes de rien, et tu ne t'aperçois pas que si cette scandaleuse façon de vivre dure encore un peu de temps, ce sera pour vous deux le déshonneur et la ruine...

Après avoir clos d'un geste tragique cette première partie de son réquisitoire, M^{me} de Saint-Jeannet s'arrêta pour souffler, et étudier l'effet produit sur son neveu. Le malheureux Honorat semblait abasourdi. Il attachait sur sa tante des yeux de naufragé en détresse, se mordait les lèvres et se désarticulait nerveusement les doigts.

— Ma tante, bégaya-t-il péniblement, en vérité, je suis confondu... moins encore par la révélation de ces désordres d'argent, que par la

gravité des écarts de conduite reprochés à M^{me} de Saint-Pons... Mais enfin, vos griefs sont... il me semble... un peu vagues... J'espère encore... Je crois qu'on les a exagérés.

— Ah! riposta la comtesse piquée, tu veux que je te mette les points sur les *i*, eh bien, voici quelque chose de plus net... : l'autre jour, M^{me} de Saint-Pons a cruellement scandalisé les révérends pères de Notre-Dame de Laghet, en traînant à sa suite, dans la chapelle et les cloîtres, une bande de jeunes gens et de jeunes femmes, dont la tenue était inconvenante et les propos sacrilèges; au dernier carnaval, elle a poussé l'audace jusqu'à aller souper au cabaret, table à table, avec les plus éhontées drôlesses... Roquebillère l'a su par des gens de son cercle, qui se trouvaient là et n'en pouvaient croire leurs yeux...

— Mon Dieu, soupirait Honorat, est-ce possible?

— Il y a pis encore, reprit l'impitoyable justicière; ta femme ne se contente pas de désertersa maison, de s'endetter et de se galvauder, elle se laisse courtiser par un écervelé, un prince Kamenski, et s'affiche partout avec lui!

— Kamenski?

Honorat était devenu très pâle, ses lèvres tremblaient. Il se rappelait parfaitement avoir vu le

prince chez les Maruverno et au souvenir de ce jeune Russe, élégant, séduisant et robuste, la jalousie lui entraît en plein cœur comme une lame aiguë. Il lança un regard navré à M^{me} de Saint-Jeannet :

— Ma tante, dit-il d'une voix étranglée, prenez garde!... Pesez vos paroles!... Si ce que vous insinuez est vrai, je vous jure que je n'hésiterai pas; j'irai souffleter ce misérable et, quant à sa complice, je...

— Doucement, écoute-moi d'abord! interrompit la comtesse.

Mentalement elle comparait le prince, qui était de première force à tous les exercices du corps, avec ce débile et gauche Honorat, qui de sa vie n'avait manié une épée ou un pistolet, et ce désavantageux parallèle l'inclinait à une solution plus pacifique.

— Il ne s'agit pas, reprit-elle, d'en venir à un éclat public, tu en serais le mauvais marchand et tu te couvrirais de ridicule... D'ailleurs, entends-moi bien, je ne pense pas que ta femme soit foncièrement coupable. Bien qu'elle ait été fort mal élevée, je la crois trop fière et trop froide pour prendre un amant; mais elle a les apparences contre elle, et c'est déjà trop... Il est temps que tu ressaisisses ton autorité et que tu parles en

maître. Surtout, pas d'algarades!... C'est du linge sale à laver à la maison... Fais venir M^{me} de Saint-Pons ici et chapitre-la d'importance entre quatre-yeux. Si tu ne te sens pas le cœur assez solide ou la poigne assez ferme, nous sommes là pour te prêter main-forte. Nous formerons avec toi un tribunal de famille, devant lequel la pécheresse comparaitra et fera amende honorable.

Cette idée de siéger dans une sorte de conseil familial et de notifier elle-même le verdict de ce jury, en l'assaisonnant d'une verte semonce, souriait particulièrement à M^{me} de Saint-Jeannet. Le rôle de justicière flattait son humeur rogue et ses principes autoritaires; en outre, elle eût éprouvé une intime satisfaction à abaisser l'orgueil de cette jeune femme dont la beauté exaspérait ses rancunes de laideron.

— Veux-tu, ajouta-t-elle, que nous prenions jour?... Je convoquerai Roquebillère, le cousin Barberis et Catherine de Colomars.

— Non, s'écria-t-il effrayé, je suffirai à cette besogne... Ma tante, j'ai besoin d'être seul... De grâce, laissez-moi remettre un peu d'ordre dans mes idées... Le coup a été trop rude!

Il prit sa tête dans ses mains et gémit sourdement.

— Mon pauvre ami, dit la comtesse en se le-

vant, pas de sensiblerie!... Sache être un homme. Songe que tu es responsable devant Dieu de l'âme de ta femme, et que tu as l'honneur du nom à faire respecter... Impose à cette folle ta volonté et force-la à marcher droit... Encore une fois si tu as besoin de mon aide, un mot, et j'accours à la rescousse... Maintenant, bon courage et bonsoir!... Inutile de me reconduire, je saurai bien trouver mon chemin et mes gens...

Elle sortit, majestueuse, et il resta frissonnant devant la porte refermée. Les paroles de sa tante lui tintaient aux oreilles, ses jambes flageolaient. Il se trouvait dans l'état d'un homme qui vient de sentir la terre trembler sous ses pieds, et que paralyse la crainte d'une secousse plus violente encore. Il hasarda quelques pas dans la pièce spacieuse, dont le crépuscule survenant embrumait déjà les frises et les encoignures. Sous la tombée progressive de cette grise obscurité, il avait plus atrocement conscience de sa solitude et de sa misère. — Bien qu'il n'en eût rien laissé voir à M^{me} de Saint-Jeannet, il pressentait depuis longtemps que sa faiblesse à l'égard de Violette aurait de funestes conséquences. Seulement, comme tous les faibles, il se figurait qu'en se bouchant les yeux et les oreilles, il retarderait la redoutable échéance. Elle était venue pourtant,

et plus désastreuse qu'il ne se l'était imaginé ! Il ne s'agissait plus maintenant de la maison en désarroi, d'une vie dissipée, dépensière et tapageuse ; son honneur de mari était menacé : Violette encourageait les assiduités et l'amour d'un autre homme. A la pensée qu'un étranger jouissait près de sa femme de ces menues privautés familières qu'elle lui avait durement refusées, Honorat criait de douleur et de jalousie. Il se disait que cette inclination datait peut-être de loin... d'avant le mariage, et que c'était sans doute ce prince Kamenski dont le souvenir s'était interposé entre Violette et lui, dès la première nuit des noces. Et à cette heure ils se voyaient constamment, ils partageaient les mêmes plaisirs ! Dans ces réunions mondaines qui offrent tant de facilités aux intimités coupables, avec la complicité d'un milieu dissolu et trop tolérant, la chute semblait inévitable. Violette succomberait un jour, si elle n'avait déjà succombé... Honorat s'arrêtait brusquement ; une commotion le secouait des talons à la nuque, une constriction angoissante lui tenaillait le cœur, comme dans une crise d'angine de poitrine...

La bibliothèque s'était complètement enténébrée ; la grande baie du vitrail faisait seule une tache laiteuse dans l'obscurité. En cette profondeur

noire la frêle forme d'Honorat se mouvait lentement, à peine distincte. Il se dirigea à tâtons vers un fauteuil et s'y assit, accablé.

En son cerveau où ses idées s'agitaient confuses, il y avait autant d'ombre que dans la salle.

Que faire?... Violette allait rentrer tout à l'heure pour changer de toilette, car elle dînait dehors et c'était en outre jour d'abonnement à l'Opéra. Suivrait-il le conseil de M^{me} de Saint-Jeannet? La manderait-il dans la bibliothèque et, après lui avoir reproché sa conduite, lui intimerait-il l'ordre de rester à la maison?... Mais rien qu'à la perspective de cet entretien, un frisson le prenait, une sueur froide lui mouillait les tempes. Sa débilité d'âme lui ôtait tout vouloir énergique et lui conseillait de lâches attermoissements. Dans leurs précédentes discussions il avait toujours cédé, reculant devant la lutte, ayant conscience de son infériorité morale, de son manque de prestige marital et viril. Cette fois, pourtant, l'heure était décisive, il fallait vouloir, ou se résigner à une déchéance humiliante, à une abdication honteuse.

Il essayait de se ressaisir, de se remonter en pensant à sa dignité blessée, à son honneur compromis, à son nom voué au ridicule. Oui, il la ferait comparaître, il lui exposerait ses justes mo-

tifs de mécontentement, il la ferait rougir de ses folies et lui signifierait énergiquement l'ordre de rentrer dans le devoir... Énergiquement ? Hélas ! où la puiserait-il cette victorieuse énergie ? Elle n'était ni dans sa parole hésitante, ni dans ses gestes gauches, ni dans son cœur. Dès le premier regard tombé des prunelles troublantes de Violette, il perdrait tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit. En supposant qu'il parvînt à se dominer et à dire : « Je veux ! » qu'advviendrait-il si elle lui tenait tête, si, obstinée dans sa folie, elle refusait de plier et le menaçait d'une rupture éclatante ?... Ah ! il le savait d'avance, c'était lui qui plierait, lui qui reculerait devant cette extrémité d'une séparation, parce qu'il l'aimait, en dépit de ses mépris, de ses froideurs et de ses péchés, parce qu'il préférerait souffrir pour elle plutôt que de la perdre à jamais... En songeant à ce dénouement possible d'une altercation avec sa femme, il était saisi d'une terreur d'enfant, son cœur se serrait, ses yeux se mouillaient ; il sentait ses résolutions fuir comme l'eau d'un vase fêlé. Oui, Vital avait raison jadis : cette Violette Castellar l'ensorcelait et il n'était pas de taille à lutter contre elle ! En même temps il se remémorait les paroles de son aîné, les avertissements qu'il lui prodiguait, un soir, à l'orée du bois de pins, tandis que

la mer venait mourir sur le sable avec des susurrements pareils à un chant de sirènes.

Tout à coup, en son cerveau en désordre, une lueur flamba comme un feu de pâtre dans la nuit.

Vital !... Pourquoi n'avoir pas recours à Vital ? Il lui avait servi d'intermédiaire pour demander la main de Violette, il la connaissait mieux que lui et savait parler aux femmes. Il était le chef de la famille et possédait l'autorité que donnent une volonté ferme et droite, un esprit net, l'usage du monde... Son intervention froisserait moins M^{me} de Saint-Pons que l'intrusion des autres membres de la famille ; elle ménagerait l'amour-propre de la jeune femme et préviendrait entre les époux ces échanges de reproches qui finissent toujours par des paroles irréparables. Vital, avec son tact, sa générosité et son énergie, serait à la fois un arbitre sévère et un puissant pacificateur. Comment Honorat n'avait-il pas pensé dès le début à invoquer l'aide de son frère aîné ?... La chose était d'autant plus exécutable que Vital se trouvait en ce moment à Florence et pouvait accourir à Nice vingt-quatre heures après avoir reçu une lettre très pressante. Cette lettre, Honorat résolut de l'écrire sur-le-champ et, jusqu'à l'arrivée de son frère, de rester à l'égard de Violette sur le pied du *statu quo ante bellum*. Cet expédient souriait

d'autant mieux à sa faiblesse, qu'il lui accordait quelques jours de répit avant l'explication suprême et satisfaisait sa pusillanimité, tout en rassurant sa conscience.

Il sonna pour avoir de la lumière. Dès que la lampe fut apportée, il s'assit devant son bureau, mordilla un instant le bout de sa plume, puis écrivit la lettre suivante, fréquemment interrompue par des pauses méditatives et de douloureux soupirs :

« Mon cher grand,

« Bien que nous ne nous écrivions ni souvent ni longuement, je sais combien tu m'aimes et avec quelle sécurité je puis compter sur toi. Aussi je n'hésite pas à faire appel à ta fidèle amitié, car j'ai grand besoin de ton aide. Je suis malheureux, Vital, et malheureux par ma faute ! Mais, avant de te dire quel secours j'attends de toi, je te dois une confession sincère. La voici : Tu te rappelles avec quelle insistance je t'ai supplié d'être mon avocat auprès de M^{me} Castellar et quelle hâte j'avais de devenir son gendre, en dépit de tes appréhensions et de tes affectueuses objections. Tu sais aussi avec quel tremblement de joie j'ai conduit à l'église la femme que j'avais choisie parce que je l'aimais passionnément. Hélas ! mon ami, ma joie

a été courte et de cuisants déboires l'ont suivie. Tu avais raison : je n'étais pas de taille à épouser Violette Castellar. Les hommes comme moi, dont la faiblesse morale égale la débilité physique, ne devraient jamais songer au mariage. Dès le premier soir, j'ai mal débuté. Je m'étais imaginé qu'il suffisait d'aimer ardemment une femme pour en être aimé. Je ne me doutais pas que l'expression de l'amour le plus brûlant reste inefficace si elle n'est pas jointe au don de plaire. J'ai obsédé Violette de ma tendresse trop humble et je n'ai dû qu'à sa lassitude ou à sa pitié ces faveurs qui n'ont de délices que lorsqu'elles sont accordées par un élan de cœur. Ma femme ne m'a point pardonné ce mouvement de compassion, je lui en ai voulu de sa dédaigneuse condescendance, et nos mutuelles rancunes ont creusé entre nous un abîme. Froissé dans mon amour-propre, je me suis isolé et j'ai laissé Violette s'ennuyer dans la solitude.

« Livrée à elle-même, elle s'est plus vite fatiguée de son ennui que moi de ma bouderie, et elle a cherché des distractions au dehors. Elle a fréquenté la société frelatée de la colonie étrangère, elle s'y est jetée comme en un tourbillon et la tête lui a tourné. Elle est devenue plus dissipée et plus excentrique que les aventurières et

les folles dont elle fait sa compagnie. Tu vois d'ici le résultat de ce nouveau genre de vie : le foyer déserté, la maison livrée aux domestiques, les prodigalités disproportionnées et les dettes. Dès la première observation, elle m'a fermé la bouche en m'objectant qu'elle était libre de dépenser à sa fantaisie l'argent qu'elle avait apporté. Blessé par cette offensante réponse, j'avais d'abord résolu de souffrir en silence, mais ses excentricités font maintenant trop de tapage et je ne puis plus me taire.

« Ce misérable monde cosmopolite me l'a prise corps et âme. On l'a affolée, gâtée, encouragée aux pires équipées... Je ne crois pas qu'elle ait encore poussé jusqu'au bout l'oubli de ses devoirs, mais elle est sur une pente fatale et elle me rend misérable. Je souffre, mon Vital, je souffre comme un damné, car je l'aime malgré tout, je l'aime comme au premier jour. Aux amertumes d'un amour méconnu, aux tortures de la jalousie, se joint la rage de ne pouvoir rien pour changer le train des choses. Je la vois qui se perd et j'ai la conscience de mon incapacité de la sauver. Je pleure de honte en pensant que l'énergie et l'autorité me manquent pour forcer la malheureuse femme à rentrer dans le droit chemin.

« En cette détresse, mon cher aîné, mon cher

grand, je n'ai plus d'espoir qu'en toi. Tu sais la vie, tu es ferme et clairvoyant, énergique et tendre ; seul tu peux me sauver et ramener au devoir cette âme égarée. Au secours, Vital, viens vite ! Prends le premier train et accours directement à la maison. Je t'attends comme une Providence. Hâte-toi ! Chaque jour de retard rend plus périlleuse, plus irrémédiable peut-être, la situation de ton pauvre cadet qui t'embrasse tristement.

« HONORAT. »

Quand il eut cacheté sa lettre, Honorat, enveloppé dans un vieil ulster, le feutre enfoncé sur ses yeux, courut la porter à la poste afin d'être certain qu'elle partirait le soir même. Un moment il la tint suspendue au-dessus de la boîte, puis la lança dans l'orifice. Alors rasant les murs, courant dans la rue enténébrée comme un larron qui se dérobe, il rentra furtivement à l'hôtel et alla se réfugier dans sa bibliothèque. Il s'effondra tout essoufflé dans un fauteuil, tandis qu'au dehors il entendait un bruit de roues rasant le trottoir, puis la voix enrouée du cocher hélant le concierge pour qu'il ouvrît les grilles au coupé de M^{me} de Saint-Pons.

TROISIEME PARTIE

I

Trois jours après, Vital de Saint-Pons descendait vers sept heures du soir du train de Gênes et se faisait conduire boulevard Carabacel. Il s'était mis en route sans prévenir personne, préférant arriver à l'improviste chez son frère et se rendre mieux compte ainsi de la situation. — Dès qu'il eut mis pied à terre, il fut désagréablement impressionné. Le concierge était absent de sa loge. Au rez-de-chaussée et au premier étage de l'hôtel, pas une lumière, en revanche, le gaz flambait dans le sous-sol et on n'avait pas l'air de s'y ennuyer, à en juger par des cliquetis de vaisselle, accompagnés de rires masculins et féminins qui montaient des fenêtres de la cuisine. Vital dut pousser deux ou trois fois le bouton, avant qu'on se décidât à répondre aux appels de la sonnerie électrique. Enfin la porte du vestibule fut ouverte

par ce même valet qui avait irrité la bile de M^{me} de Saint-Jeannet. Le drôle, l'œil émoustillé, la bouche encore mal essuyée, toisait d'un regard effronté le fâcheux qui le dérangeait au milieu de son souper.

— M^{me} de Saint-Pons ? demanda Vital.

Le valet, qui n'avait jamais vu l'ainé des Saint-Pons, tenait le battant de la porte inhospitalièrement entre-bâillé. Il répondit de très mauvaise humeur :

— M^{me} la vicomtesse est absente et M. le vicomte, à cette heure, ne reçoit personne.

— Il fera exception pour son frère... Je suis le comte de Saint-Pons... Désolé, ajouta sarcastiquement Vital, d'interrompre votre dîner, mais vous allez me conduire chez lui, et vivement !... Ensuite vous ferez prendre les bagages que j'ai laissés en bas dans la voiture... Marchez, je vous suis !

Maté par le ton énergique du nouveau venu et apprenant à qui il avait affaire, le domestique s'inclina obséquieusement et guida Vital vers la bibliothèque, dont il ouvrit la porte après y avoir heurté discrètement.

Dans un coin de la pièce éclairée par une seule lampe, Honorat soupait solitairement à une petite table dressée près de son bureau. La modeste lumière, atténuée encore par le chapeau de l'abat-

jour, laissait dans une ombre mélancolique le reste de la bibliothèque, concentrant toute sa clarté sur la figure pâlotte d'Honorat et le bout du napperon où le couvert était mis. Le cadet des Saint-Pons releva la tête, ajusta son pince-nez et reconnut son frère :

— Ah ! s'écria-t-il, mon Vital, sois le bienvenu !

— Puis s'adressant au valet : — Faites monter les bagages de mon frère et préparez-lui une chambre près de la mienne... Dites qu'on apporte un second couvert, et maintenant allez!...

Quand ils furent seuls, Honorat se jeta au cou de son aîné et l'embrassa convulsivement :

— Tu es bon d'être venu ! balbutiait-t-il ; je ne doutais pas de toi, du reste, et je t'attendais impatiemment.

Vital, tout en lui rendant son embrassade, fronçait les sourcils. Il contemplait d'un air choqué ce pauvre éclairage, cette petite table négligemment servie, perdue dans la vaste pièce ténébreuse.

— Mon pauvre cadet ! murmura-t-il...

La surprise et l'irritation lui coupaient la parole. Au bout d'un instant, il reprit :

— Est-ce que tu soupes souvent d'une façon aussi funèbre.

Honorat hocha tristement la tête, puis, comme

la porte se rouvrait, il mit précipitamment un doigt sur ses lèvres.

Un domestique entra, apportant un second couvert et un plat de *tagliarini* qui, avec un morceau de jambon, composait tout le menu.

— C'est lugubre, ici ! dit Vital de sa voix de commandement, allumez une seconde lampe.

Le domestique obéit, tandis que le comte arpentait impatiemment la pièce obscure. Lorsque la seconde lampe fut allumée, Vital avec le même ton impératif ajouta :

— Maintenant laissez-nous. On vous sonnera si l'on a besoin de vous.

Une fois la porte refermée, il attira silencieusement à lui le plat de *tagliarini*, servit son frère, puis remplit sa propre assiette.

— Mon grand, soupira Honorat, tu vas faire maigre chère !

— Ne t'inquiète pas de moi, je n'ai plus faim !... Tout ce que j'ai vu depuis un quart d'heure m'a coupé l'appétit... D'abord, où est ta femme ?

— A Saint-Jean, chez les Maruverno.

— Est-ce que vous vous êtes quittés fâchés ?

— Non, nos rapports restent les mêmes... ni meilleurs ni pires... Avant-hier, elle m'a prévenu qu'elle était invitée pour quelques jours à la villa Olympia... On y doit jouer je ne sais quelle comé-

die où elle a un rôle, et on avait besoin d'elle pour la répétition générale.

— Et cette absence va durer longtemps ?

— Je ne sais... La représentation ayant lieu ce soir, je suppose que Violette rentrera dans deux ou trois jours...

— Ah ! tu *supposes* ? grogna ironiquement Vital, et tu n'as adressé aucune observation à ta femme, qui plantait là sa maison et son mari ?

— Mon Dieu, je n'ai pas jugé à propos de lui dire avant ton arrivée ce que j'ai sur le cœur... J'ai préféré t'attendre pour frapper un grand coup...

— Ouais ! tu me réservais le rôle du frère Fouettard... Grand merci !

— Pardon, mon bon Vital, je reconnais que j'ai tort et que ma couardise doit te faire pitié... Mais quoi ? Je me sens si déprimé et si maladroit !... J'ai eu peur de fléchir et de tout gâter... Vois-tu, quand elle me regarde avec ses yeux gris ensorcelants, je perds la tête, je balbutie et je laisse échapper des sottises...

— Mon brave cadet, tu es encore en de plus mauvais draps que je ne l'imaginais !... Ne comprends-tu pas, malheureux, que chaque nouvel acte de faiblesse te fait baisser d'un cran dans son estime ? Les enfants gâtés ne savent aucun gré

aux parents qui les gâtent; les femmes en agissent de même avec les maris trop indulgents... Elles les méprisent à mesure et s'enhardissent alors à commettre les pires folies... A quoi en es-tu arrivé, avec ton système de longanimité? Tout, chez toi, s'en va à vau-l'eau! ta femme déserte la maison, tes domestiques y font ripaille, tandis que, relégué dans un coin, tu soupes comme un pauvre sur un bout de table... Quand tout à l'heure, en entrant, j'ai vu ces choses, le rouge m'est monté au front, et je m'en suis voulu mal de mort d'avoir prêté les mains à ce maudit mariage!...

Il mangea quelques bouchées, vida son verre d'un trait, puis repoussant son assiette :

— Et maintenant que vas-tu faire?... Tu m'attendais pour frapper un grand coup, c'est fort bien; mais encore faut-il savoir comment tu entends procéder et jusqu'où tu veux pousser les choses!

— J'avais pensé, hasarda timidement Honorat, que tu consentirais à parler à Violette, à lui remontrer dans quelle voie dangereuse elle s'engage... Je crois que ton autorité suffirait pour la faire rentrer dans le devoir...

— Hum!... c'est très délicat, et tu t'abuses peut-être sur l'efficacité de mon intervention.

Suppose que Violette, mal conseillée ou ayant pris goût à sa nouvelle vie, m'envoie promener, es-tu décidé à aller jusqu'au bout et à te séparer d'elle?

— Non, s'écria avec effroi le malheureux garçon, non, pas cela !

— Pourtant, répliqua Vital impatienté, tu ne peux rester éternellement dans la situation fausse où je te vois ; il faut que ta femme se soumette ou que tu la renvoies... Il n'y a pas de milieu.

— Ne t'ai-je pas dit que je l'aime encore malgré ses fautes... Si je la perds, j'en deviendrai fou et je serai plus misérable cent fois qu'aujourd'hui.

Vital haussait les épaules et se levait brusquement :

— Si tu es à ce point enjuponné, résignons-nous et laissons aller les choses... Mais je me demande alors pourquoi tu m'as fait venir de Florence !

Il y eut entre eux quelques minutes d'un silence profond, interrompu seulement par le va-et-vient du frère aîné qui piétinait avec humeur le parquet de la bibliothèque. Tout à coup, dans la grande pièce à demi éclairée, la voix gémissante d'Honorat monta comme la plainte d'un enfant malade :

— Je t'en prie, Vital, ne m'abandonne pas!...

Je n'ai que toi au monde!... Au milieu de mes crève-cœur, c'était sur toi que je comptais, comme sur une providence?... Que veux-tu que je devienne, si tu refuses de m'aider?... Ah! Seigneur, je suis... trop malheureux!

Il pleurait le front dans ses deux mains. Les hoquets douloureux de ses sanglots navraient Vital; ils retentissaient en lui ainsi qu'un écho sous la voûte d'un pont et réveillaient de tendres souvenirs. Le frère aîné revoyait Honorat enfant, se désolant pour un jouet brisé; il le revoyait encore dans la cour du collège, à Monaco, poursuivi par des camarades qui voulaient le brimer, et se jetant tout en pleurs dans les bras de son frère, comme en un sûr refuge... Pourquoi aujourd'hui, ainsi qu'autrefois, ne continuerait-il pas son rôle de protecteur? Pourquoi lui retirerait-il sa main, au moment où le pauvre était plus que jamais sans défense, plus que jamais victime de sa faiblesse et des duretés de la vie?... Si, à cette heure, Honorat souffrait cruellement d'un mariage mal équilibré, Vital n'était-il pas en partie responsable de ses souffrances? N'avait-il pas avec trop d'insouciance permis cette association de deux êtres peu faits pour s'entendre?... Il se reprocha son égoïsme et sa dureté, puis il fut pris d'un mouvement de colère contre cette Violette Cas-

tellar qui torturait son frère, et il se jura de mettre à la raison cette créature insoumise, oublieuse de ses promesses. Il revint rapidement vers Honorat, le prit doucement par les épaules, et l'embrassant :

— Ne pleure pas ! petit frère. Qui parle de t'abandonner?... Ne suis-je pas ici, au contraire, pour t'aider et te soutenir?... Voyons, ne m'as-tu pas dit que ta femme joue la comédie chez les Maruverno ?

— Oui, la représentation est pour ce soir.

— Attends ! calcula Vital en tirant sa montre, neuf heures vont sonner... Il me faut quarante-cinq minutes pour aller à Saint-Jean, trente minutes pour changer de toilette... Je puis donc arriver là-bas à dix heures un quart. Je verrai ta femme dès qu'elle quittera la scène, et je te promets de la ramener ici avant minuit.

— Tu feras cela, toi, mon bon Vital ? murmura le cadet en essuyant ses yeux et en contemplant son aîné avec admiration.

— Je le ferai... ou du moins je tenterai tout pour réussir... Sonne pour qu'on me conduise dans ma chambre, et envoie-moi chercher un bon landau... Ah !... comme il faut tout prévoir, recommande qu'on y porte une des pelisses de ta femme et une chaude couverture de voyage.

— Mon ami, murmura Honorat en lui sautant au cou, tu me sauves la vie !

.

Une demi-heure après, Vital en frac et cravaté de blanc, rentrait dans la bibliothèque.

— Le landau est prêt ! lui dit son frère.

— Bien, ne perdons pas de temps !... Bonsoir, cadet, ne t'impatiente pas et repose-toi sur moi !

Le landau attendait au bas de la rampe. Vital, après avoir boutonné son pardessus et allumé un cigare, cria au cocher : « A Saint-Jean, villa Olympia, et bon train ! »

On partit. La voiture traversa rapidement le Paillon, longea le port et gravit la route de Montboron. La nuit était tiède ; le ciel limpide et semé d'étoiles. Dans l'ombre transparente on voyait la route blanche suspendue au-dessus des rochers, puis au fond, la mer, où pointaient les feux mobiles des phares d'Antibes et du cap Ferrat. Enfoncé dans un coin du landau, Vital fumait en se demandant comment il s'y prendrait pour enlever Violette en pleine fête et la décider à le suivre. Il s'était un peu avancé en promettant ce prompt retour de la brebis égarée : il avait voulu tout d'abord rasséréner Honorat, mais maintenant il fallait aviser aux moyens d'éviter un déplorable fiasco.

« Quelle sorte de femme vais-je retrouver ? » songeait-il, et il revoyait dans son souvenir la jeune fille énigmatique et charmante qu'il avait connue un an auparavant. A la vérité, ses yeux gris-bleu avaient quelque chose de voilé et d'inquiétant ; mais, malgré cette impénétrabilité du regard, elle paraissait si droite, si naturelle, si peu atteinte par la malaria contagieuse de ce monde cosmopolite où elle venait pour la première fois ! Comment avait-elle pu changer et se gâter en quelques mois ?... Comment ?... Eh ! mon Dieu, n'était-elle point femme, et, par conséquent, merveilleusement apte à subir l'influence des milieux !... Vital fut le premier à rire de la naïveté de son étonnement, en se rappelant la facilité avec laquelle une paysanne, à peine sortie de son village, parvient, une fois lancée, à se donner l'aplomb, l'élégance et les apparences d'une dame. Fallait-il plus de temps à une honnête femme pour prendre les allures et les goûts d'une demi-mondaine ?... Il se souvint aussi des paroles échappées à Fleur de Nice, près du champ d'œillets de M. Maruverno : « Je sens en moi la faculté de devenir très bonne ou très mauvaise, selon l'influence que je subirai. » Cette déclaration avait, dès cette époque, mis Vital en défiance ; aujourd'hui, il était impatient de juger jusqu'à quel point

la détestable influence subie avait perverti la jeune femme. — « Si le mal n'existe qu'à la surface, pensait-il, la cure sera facile à opérer; mais si le virus a gagné l'organisme tout entier, je plains mon pauvre Honorat!... Autant que je m'en souviens, Violette paraissait à la fois volontaire et concentrée; chez ces natures-là rien n'est superficiel; la passion qui les envahit trouble leur âme jusqu'en ses plus intimes profondeurs... Enfin, nous verrons bien... »

Il allait bien voir, en effet, car il approchait du terme de son voyage. Des odeurs plus persistantes de citronniers en fleurs, des bruissements de feuillages frôlant les roues et la capote du landau, indiquaient qu'on avait franchi la grille de la villa, et qu'on roulait dans la principale avenue. Vital distingua de fuyantes lueurs entre les massifs, puis vit devant lui, à un dernier tournant, la façade du grand hall, illuminée, projeter à travers une des larges baies toute une irradiation phosphorescente sur les jardins obscurs. Du côté des écuries, de nombreux équipages stationnaient. Des groupes de cochers devisaient bruyamment en roulant des cigarettes. Dès qu'il eut mis pied à terre, Vital apprit de l'un d'eux que, contrairement aux anciennes habitudes, on pénétrait dans le hall par la rotonde extérieure, dont les entre-

colonnements avaient été transformés en vestiaires. Il longea la terrasse et se glissa, non sans peine, à travers les masses profondes des habits noirs, jusqu'au dernier rang des chaises occupées par les dames.

Quand l'éblouissement, causé par le brusque passage de l'obscurité en pleine lumière, eut cessé, Vital aperçut, au delà des rangées mouvantes de spectatrices en toilette de bal, un théâtre tout au fond, dans la partie du salon qui communiquait avec le reste de l'appartement, et de l'autre côté de la rampe, étincelante et fleurie, il distingua des personnages qui s'agitaient.

La représentation était déjà depuis quelque temps commencée. Jetant les yeux sur un programme obligeamment prêté par un voisin, Vital lut le titre de la pièce : on jouait les *Caprices de Marianne*. La scène représentait une rue de Naples, avec une tonnelle de cabaret à gauche, et, en face, la maison du juge Claudio. Octave (c'était le prince Kamenski), en pourpoint rose brodé d'argent, s'entretenait avec un valet; on entendait derrière le théâtre les tintements d'une cloche d'église, puis, dans la salle, des applaudissements saluaient l'entrée de Violette de Saint-Pons, chargée du rôle de Marianne. Elle s'avancait, les yeux baissés, tenant à la main son livre

d'heures. Son costume et sa coiffure étaient copiés d'après l'une des figures du *Printemps* de Botticelli. La jupe à longs plis, légèrement relevée d'un côté, était en soie blanche brochée de fleurs roses; le corsage, échancré en rond, garni de touffes d'œillets couleur chair, découvrait largement le cou et une partie de la poitrine; les cheveux crépelés glissaient en bandeaux lâches le long des joues et sur les oreilles. Octave, de sa voix un peu nasillarde, interpellait Marianne; entre eux, les reparties se croisaient fantasques et railleuses. Tous deux semblaient pleinement imprégnés de l'esprit des personnages et remplissaient leurs rôles avec d'autant plus de naturel que l'exquise prose de Musset leur servait à exprimer leurs propres sentiments.

Le prince Kamenski était toujours aussi amoureux de Violette, mais ses chances restaient à peu près les mêmes que le soir de l'excursion de Laghet. Un moment, à la vérité, M^{me} de Saint-Pons, par curiosité ou par bravade, avait eu la velléité de s'abandonner, puis, le lendemain, en s'examinant à fond, elle s'était reproché son coup de tête de la veille. Brusquement, elle s'était reprise. Le prince, en accourant au rendez-vous assigné, n'avait plus trouvé qu'une femme parfaitement maîtresse d'elle-même, disposée encore à

fleureter, mais décidée à ne pas aller plus loin. Il ne se décourageait pas, néanmoins, et s'appliquait à regagner le terrain perdu. Tantôt encourageante, tantôt se dérochant, Fleur de Nice ne sentait pas en elle ce je ne sais quoi qui pousse une femme à céder aux emportements d'une vraie passion. Dans les instants où les adorations câlines de Kamenski la touchaient le plus, une méfiance de lui et d'elle-même, une terreur soudaine, la mettaient en garde contre des caresses trop enveloppantes. Elle essayait alors de se garer du péril en se moquant de la passion de son amoureux. Lorsqu'elle le voyait le plus ému, le plus ardemment épris et le plus éloquent, elle cherchait à le rebuter par de mordantes plaisanteries ou par une affectation d'indifférence. Dépité de n'être pas pris au sérieux, le prince, qui n'était pas un sot, répliquait avec une spirituelle vivacité, une fougue plus audacieuse. Ils se piquaient mutuellement. Ces escarmouches sans cesse renouvelées avaient pour effet de les surexciter tous deux et, en les énervant, de rendre la situation plus tendue et plus dangereuse.

Aussi, sur cette petite scène de la villa Olympia, était-ce en toute sincérité que Kamenski, sous le pourpoint d'Octave, disait d'un ton de reproche ironique : « Votre nourrice vous a versé géné-

reusement le lait de l'indifférence ; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles... Vous ne pouvez ni aimer ni haïr et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épine et sans parfum. » Et quand Violette, les yeux pudiquement voilés et la bouche dédaigneuse, s'écriait : « Qu'est-ce après tout qu'une femme ? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme ! c'est une partie de plaisir. Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : « Voilà une belle nuit qui passe ! » Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières, que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière et qui la laisserait passer... » elle y mettait un tel accent de sarcasme et de vérité, que les auditeurs s'extasiaient. On entendait murmurer : « Elle est étonnante ! elle joue comme une comédienne accomplie ! » Et tous applaudissaient.

Du milieu du groupe où il stationnait inaperçu, Vital ne quittait pas des yeux cette remarquable incarnation de Marianne. Il trouvait Violette fort belle et comprenait mieux le charme qu'elle exerçait sur le malheureux Honorat. Il lui semblait qu'elle était devenue plus femme, en conservant

ce velouté virginal, cette chaste impénétrabilité, qui jadis la distinguaient des autres jeunes filles. Tout en l'admirant, il prêtait l'oreille aux propos échangés à mi-voix par ses voisins et il entendait parfois des réflexions qui le faisaient tressauter. « Elle est délicieuse, disait-on à côté de lui, elle joue en artiste consommée. — Parbleu! répliquait un interlocuteur, elle apporte sur les planches la désinvolture et l'aplomb qu'elle possède naturellement... et puis le prince Kamenski l'inspire. — Vous croyez qu'elle en tient pour lui? — Dame, ils sont constamment ensemble et on le lui donne pour amant... » Une flambée de colère rougissait le visage de Vital et de nouveau ses yeux scrutaient rageusement la physionomie des deux acteurs.

Il ne se piquait pas d'être un psychologue, mais il avait l'esprit observateur, et les voyages avaient aiguisé sa perspicacité. A mesure qu'il étudiait les gestes, les regards, les intonations des deux personnages en scène, il acquérait la conviction qu'il se passait, en effet, quelque chose d'anormal entre cette femme et cet homme. A la vivacité de leurs répliques, à la mordante intonation de leur débit, il devinait que, parallèlement à la pièce de Musset, une autre comédie tout intime se jouait entre eux. Ce dialogue sur

les planches ne semblait pour eux que la continuation du flirt et des coquetteries de chaque jour. Ils oubliaient les personnages qu'ils devaient représenter pour ne s'occuper que de leur propre état d'âme et du drame de leur amour. Mais ce drame personnel, à quel acte en était-il ? Touchait-on au dénouement ou bien abordait-on seulement les premières complications de l'intrigue ?... Après une observation attentive, il sembla à Vital que les affirmations de ses voisins étaient au moins prématurées. Dans l'accent incisif ou câlin, agressif ou moqueur, dont les deux protagonistes soulignaient leurs répliques ; dans les regards de convoitise ou de défi qu'ils échangeaient, on pressentait les péripéties d'une lutte où il n'y avait encore ni vainqueur ni vaincu, où les désirs de l'un restaient entiers, où les résistances de l'autre n'avaient pas cessé. Plus les scènes se succédaient, plus cette conviction s'établissait dans l'esprit du comte. Il se rassurait peu à peu et attendait avec moins d'impatience la fin du spectacle.

Cependant la pièce marchait, on assistait à la violente altercation de Marianne et de son mari Claudio ; à la scène où, par bravade, elle se jetait quasi à la tête d'Octave ; puis le décor changeait. Cœlio dans l'ombre tombait sous le poignard des

spadassins apostés par le juge, Marianne accourait éplorée, et le rideau tombait sur ces mots d'Octave — qui, pour Vital, tout occupé d'Honorat, prenaient une signification plus tragique encore : « Je ne vous aime pas, Marianne, c'était Cœlio qui vous aimait ! »

On applaudissait avec fracas, on rappelait les acteurs qui reparaissaient un moment et auxquels on faisait une ovation. Le rideau s'abaissait de nouveau et les hommes se mêlaient aux dames ; celles-ci, abandonnant leurs sièges, s'éventaient, causaient avec volubilité, comme pour se dédommager d'un trop long silence.

Vital s'était faufilé parmi les groupes, avec l'intention d'aller saluer les maîtres de la maison, quand un brouhaha d'acclamations élogieuses et de félicitations s'éleva au fond du hall. Il aperçut alors Violette qui entrait au bras de M. Maruverno. Elle n'avait pas quitté son costume de théâtre et s'avançait lentement, blanche, souriante, épanouie dans sa robe de brocart et son corsage fleuri d'œillets. On s'empressait autour d'elle, on l'accablait de compliments. De tous côtés, les mots : « Délicieuse ! comédienne parfaite ! admirable artiste ! » s'élançaient vers elle, comme ces éparpillements de roses qu'on jette à poignées vers l'ostensoir, dans les processions de la Fête-Dieu.

Peu à peu, dans sa marche triomphale, Violette de Saint-Pons approchait du coin où se trouvait Vital. Brusquement celui-ci écarta deux ou trois complimenteurs qui le masquaient et surgit en pleine lumière devant sa belle-sœur, qu'il salua :

— Chère madame, dit-il, permettez-moi de joindre toutes mes félicitations à celles de vos amis...

En même temps que ce compliment sarcastique résonnait à ses oreilles, Violette reconnaissait Vital de Saint-Pons et ressentait une violente secousse intérieure. Sur son blanc visage, néanmoins, son trouble ne se trahissait que par un vague sourire errant au bord des lèvres entr'ouvertes ; mais son bras se mit à trembler si fort qu'elle jugea prudent de quitter celui de Baptistin Maruverno, de peur que ce dernier ne s'aperçût de son agitation. Tandis que Vital échangeait une poignée de main et quelques rapides paroles avec le maître du logis, un remous de la foule séparait brusquement la jeune femme de son vieux cavalier et elle demeurait face à face avec son beau-frère. Tout en agitant son éventail, Fleur de Nice, trop surprise pour pouvoir parler, examinait le revenant si inopinément apparu : il n'avait point changé ; c'était toujours le même Vital, beau, gravement courtois, avec ces yeux

lumineux qui l'avaient charmée un an auparavant, dans ce même salon. Saint-Pons, de son côté, la regardait et la trouvait, de près, plus belle encore que dans le lointain de la scène. La robe de brocart aux fleurs chatoyantes moulait exquisement les souples contours de son corps ; les œillets touffus, serrés les uns contre les autres, à peine séparés par quelques brindilles vertes, s'épanouissaient comme un parterre autour de sa poitrine nue et mettaient en valeur la blanche vénusté de la chair satinée ; les bandeaux blonds crépelés, tombant très bas, allongeaient l'ovale de sa figure et donnaient à ses yeux un mystérieux éclat. Ce mutuel examen dura à peine quelques secondes ; puis Violette, retrouvant un peu de sang-froid, dit avec un rire nerveux :

— Bonsoir, mon cher beau-frère !... Pardonnez-moi ma surprise, mais je me suis demandé un moment si c'était vous ou votre spectre que j'avais devant les yeux... On ne vous attendait guère... Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis ce soir.

— Vraiment?... Et vous êtes accouru, au débotté, au bal des Maruverno?... Savez-vous que c'est du dévouement !

— Un dévouement dont j'ai été amplement récompensé, puisque j'ai pu assister à votre succès

et vous applaudir moi-même... Vous jouez remarquablement la comédie.

— Vous trouvez ?

Il lui semblait démêler dans les intonations de Vital une nuance de moquerie ; elle le regarda droit dans les yeux pour y chercher l'exacte signification de ses paroles.

— Vous étiez la vraie incarnation du personnage, reprit-il très sérieux ; en vous écoutant, je comprenais, j'excusais presque la jalousie tracassière de ce pauvre juge Claudio.

De nouveau elle rit nerveusement. Les invités en groupe très denses les coudoyaient dans leur hâte à gagner la salle du buffet.

— Vous avez perdu votre cavalier, poursuivit Saint-Pons, permettez-moi de vous offrir mon bras.

Elle accepta ce bras offert et s'y appuya doucement ; puis, manœuvrant avec peine à travers la foule compacte, ils se frayèrent un chemin vers l'extrémité du hall.

— Tant pis ! confessa Violette, il faut que je vous l'avoue... Je meurs de soif... Voulez-vous me conduire au buffet ?

Ils finirent par pénétrer dans la salle à manger. Le buffet était investi par une triple rangée de gens assoiffés ; mais Vital, très débrouillard, réus-

sit à se faire servir deux verres de champagne, et ils se reculèrent dans une encoignure pour boire plus à l'aise. Violette leva son verre à la hauteur de celui de Vital et leurs regards se rencontrèrent.

— Trinquons; voulez-vous? murmura-t-elle en continuant son ton de plaisanterie, je bois à votre bienvenue parmi nous!

Elle toucha le verre de Vital et vida le sien d'un trait.

— Et moi, répliqua-t-il gravement, à votre bonheur... et à celui d'Honorat... qu'il ne faut pas oublier non plus.

Cette allusion à Honorat impressionna désagréablement Violette. Elle eut le pressentiment que son mari ne devait pas être étranger au brusque retour du comte et, au plaisir qu'elle éprouvait en revoyant Vital, se mêla tout à coup un sourd frémissement de colère et de révolte. Elle fronça les sourcils, coula un regard soupçonneux vers son beau-frère, puis repartit :

— Vous êtes descendu à la Fouan?

— Non pas, à Nice... Honorat a bien voulu me donner l'hospitalité chez vous.

Elle se mordit les lèvres, et il y eut entre eux quelques instants d'un gênant silence, pendant lequel Vital la débarrassa de sa coupe vide et la

déposa avec la sienne sur le plateau d'un domestique qui passait.

— Voyons, reprit la jeune femme d'une voix plus âpre, en rouvrant brusquement son éventail, parlons sérieusement... Vous ne me ferez pas croire que vous êtes venu de Nice à Saint-Jean, uniquement pour assister à la soirée de M^{me} Maruverno ?

— Je vois que vous êtes perspicace, répondit-il, railleur, vous devinez juste... A vous parler franchement, j'avais un autre motif moins frivole.

— Peut-on savoir lequel ?

— Parfaitement... — Et il ajouta sévèrement : En arrivant chez mon frère, je l'ai trouvé esseulé et triste, malade plus moralement encore que physiquement... Je me suis du reste expliqué sa tristesse et sa souffrance, quand il m'a appris que vous étiez absente depuis plusieurs jours...

La teinte grise des yeux de Violette se fonça davantage et elle risposta d'un ton agacé et amer :

— En vérité, il me trouve tant à dire que ça !

— Oui, insista le comte, sans paraître remarquer l'orageuse expression des traits de sa belle-sœur, Honorat souffre et s'inquiète... Je comprends mieux encore ses inquiétudes depuis que

j'ai été témoin de vos succès... Vous êtes ici très entourée, très fêtée; mon frère est seul là-bas, et dans la solitude on se forge volontiers des fantômes... Il est ombrageux, et ses craintes, assurément mal fondées, le tourmentent néanmoins.

Elle posa sur le bras de Saint-Pons le bout de son éventail comme pour couper court à son plaidoyer :

— Entendez-vous par là qu'il me fait l'honneur d'être jaloux?...

Ils furent interrompus par l'impétueuse apparition du prince Kamenski. Après s'être hâtivement débarbouillé de son maquillage et avoir changé de costume, il accourait vers M^{me} de Saint-Pons.

— Vous savez, chère madame! dit-il très familier, on va danser et vous m'avez promis la première valse!...

Il s'arrêta net en s'apercevant que Vital avait délibérément pris le bras de Violette et que celle-ci n'y mettait aucune opposition. Fleur de Nice pressentit quelque velléité de protestation et, avec un ton brièvement impérieux :

— Je vous présente le comte de Saint-Pons, mon beau-frère... Vital, le prince Serge Kamenski.

Tandis que les deux hommes se saluaient froidement, elle continuait en s'adressant au jeune Russe :

— Excusez-moi, mon cher. M. de Saint-Pons arrive de Florence et nous avons à parler de choses sérieuses... Je vous dédommagerai plus tard de votre valse perdue.

— Pardon, monsieur ! ajouta sèchement Vital, et il s'éloigna en serrant vivement le bras de sa belle-sœur.

Quand ils eurent atteint la spacieuse galerie aux panneaux de vieille tapisserie, séparés par des bustes perchés sur des stèles de marbre rouge, ils ralentirent le pas et Vital dit en regardant fixement la jeune femme :

— Ce monsieur est de vos amis ?

Elle rougit, puis avec un rien de bravade dans l'intonation :

— Oui, déclara-t-elle, c'est lui qui jouait le rôle d'Octave.

— Je m'en doutais un peu... Eh bien ! ma chère Violette (laissez-moi, en ma qualité de frère, vous donner ce nom moins cérémonieux), vous demandiez tout à l'heure si Honorat vous faisait l'honneur d'être jaloux?... Convenez qu'on le serait à moins.. Vous avez dû forcément voir beaucoup ce jeune Russe pendant la préparation de cette comédie...

En songeant à l'intime familiarité qu'établissent les répétitions d'une pièce de théâtre, Honorat, quelque confiance qu'il ait en vous, a eu le temps de se mettre martel en tête... A sa place, moi, j'aurais été moins patient.

— Oh ! vous !...

Elle se mordit les lèvres et acheva mentalement son exclamation. « Vous, pensait-elle, vous n'auriez eu rien à redouter... » Mais si elle ne pouvait formuler tout haut cette réflexion, ses yeux du moins la traduisaient par une subite lueur attendrie de leurs prunelles... En entendant Vital l'appeler « sa chère Violette », son cœur s'était soudain amolli. Elle se sentait moins disposée à la révolte, moins rétive aux sermons de celui qu'elle avait étourdiment aimé et pour qui elle conservait une secrète tendresse.

Tandis qu'ils allaient et venaient dans la galerie, des groupes d'invités les lorgnaient curieusement et commentaient ce long tête-à-tête. Eva Spieler les frôla au passage et chuchota à l'oreille du capitaine Lejard :

— Ho ! ho ! Vital de Saint-Pons est revenu !... il a son air de grand justicier... Je plains la pauvre Violette, elle doit en entendre de dures !

« La pauvre Violette », néanmoins, ne semblait pas trop à plaindre. Suspendue au bras de son beau-

frère, elle paraissait très intéressée par sa conversation et ne jetait pas même un coup d'œil aux couples qui se dirigeaient vers le grand salon transformé en salle de bal.

— Pour mon compte, poursuivait Saint-Pons, j'ai été très alarmé de l'état d'Honorat, et, afin de lui verser un peu de baume dans l'âme, devinez ce que je lui ai promis ?

— De me faire de la morale, naturellement ! répondit-elle avec une moue moqueuse.

— Mieux que cela... de vous ramener le plus tôt possible boulevard Carabacel.

Les yeux de la jeune femme s'ouvrirent tout grands, et un éclair de défi les illumina. Elle secoua la tête et demanda, avec un sourire incrédule au coin des lèvres :

— Et quand comptez-vous procéder à cette exécution ?

— Mais tout à l'heure, si vous le voulez bien.

Un imperceptible frisson courut sur la blanche poitrine de Violette, elle passa deux de ses doigts entre son corsage fleuri et sa gorge, puis d'un clin d'œil montrant ses épaules nues :

— Dans ce costume?... Vous plaisantez, et rien que d'y penser, j'ai la chair de poule.

— Rassurez-vous, j'ai emporté avec moi votre plus chaude pelisse et des couvertures. Vous ne

risquerez pas d'attraper froid... D'ailleurs, nous ferons fermer le landau.

— Vous avez tout prévu, répliqua-t-elle ironiquement, et vous êtes un beau-frère plein de précautions!... Je regrette que tout cela soit en pure perte, mais ce départ est impossible.

Et, tout en prononçant ce mot : « impossible », elle ne pouvait se défendre d'un voluptueux frémissement, en songeant à cette promenade d'une heure, par la nuit d'avril, seule à seul avec Vital. Ce voyage impromptu lui apparaissait comme une juste compensation du trajet de Beaulieu à Saint-Jean, en compagnie d'Honorat, le soir de son mariage.

— Impossible, et pourquoi ? objecta fermement Saint-Pons.

— Parce que c'est ridicule!... parce que je ne puis ainsi quitter les Maruverno, sans un mot d'excuse!

— Bah ! dans cette cohue, personne ne s'apercevra de votre départ, et demain vous écrirez à M^{me} Maruverno un billet où vous lui expliquerez qu'Honorat est malade, que vous avez dû partir avec moi à l'improviste...

— Non!... c'est insensé !

Elle avait quitté le bras de son beau-frère. Elle mordillait son éventail, enlevait et déchirait un

de ses gants avec une impatience nerveuse. Ses regards fuyaient les yeux bruns de Vital, où luisait la flamme d'une volonté entêtée, puis, effarés, revenaient se poser sur ces yeux dominateurs. Pendant ce temps, on entendait dans le hall les premières mesures d'une valse exécutée par l'orchestre.

— Vous craignez le qu'en dira-t-on ? insista Saint-Pons, ou plutôt, sans doute, vous regrettez de perdre la valse promise au prince Kamenski ?...

Cette simple observation produisit un effet décisif. Violette crut que son beau-frère était informé des assiduités compromettantes du prince et qu'il la soupçonnait de n'y être pas insensible. A la pensée que Vital pouvait la supposer éprise de Kamenski, elle s'irrita contre elle-même et contre le jeune Russe. Elle voulut donner sur-le-champ à Saint-Pons une preuve éclatante de l'inanité de ses soupçons et, brusquement, le désir de le dé tromper triompha de ses dernières résistances.

— Moi ! s'écria-t-elle, quelle plaisanterie !... La valse et le prince Kamenski me sont également et parfaitement indifférents.

Il la jugea à demi ébranlée, et, lui reprenant despotiquement le bras :

— Alors, partons !... Il y a dans l'antichambre un couloir qui nous mènera droit au vestiaire où

j'ai déposé votre pelisse et mon pardessus!... On ne nous verra pas... Allons, soyez bonne et suivez-moi !

Elle éclata de rire :

— Mais c'est un enlèvement!... Vrai, vous tenez beaucoup à ce que je vous accompagne ?

— Plus que je ne puis dire.

— Eh bien, soit!... Montrez-moi le chemin...

Par un étroit couloir mal éclairé qui contournait le hall, ils s'esquivèrent comme deux collégiens qui font l'école buissonnière, et gagnèrent la rotonde. Vital aida Fleur de Nice à s'envelopper dans sa pelisse de renard bleu et à s'encapuchonner d'une mantille, puis ils descendirent lestement dans les jardins, où le dernier quartier de la lune baignait de rayons bleuâtres les feuilles luisantes. Sous l'emmitoufflement de la pelisse et de la mantille, on ne distinguait plus que le bas de la blanche figure de M^{me} de Saint-Pons et le scintillement de ses yeux clairs.

— Savez-vous, dit-elle en reprenant le bras du comte et en se serrant frileusement contre lui, que c'est la seconde fois que nous nous échappons furtivement de la villa Olympia ?

— Je me rappelle... Oui... le jour où vous avez chanté *lou Roussignou que vola...*

— Et où je convoitais si fort les œillets de

M. Maruverno, que vous m'en avez cueilli vous-même une douzaine pour mettre ma conscience en repos.

— Vous avez une excellente mémoire, repartit Vital, intérieurement flatté qu'elle eût si fidèlement gardé le souvenir de ce fait insignifiant.

— Excellente, en effet ! affirma-t-elle avec je ne sais quoi d'amer dans l'intonation.

Elle demeura un instant rêveuse, les regards fixés sur les masses confuses des orangers en fleurs ; puis elle ajouta en secouant la tête :

— Il y a un an de cela, déjà un an ? Comme le temps s'en va !... Qu'on soit triste ou gaie, ennuyée ou folle, il coule, il coule, et à chaque minute il emporte un peu de notre vie gâchée...

Frappé de cette réflexion jetée comme un cri de détresse, Vital, qui venait d'envoyer le chasseur à la recherche de sa voiture, se retourna vers la jeune femme et la dévisagea curieusement. Il était tout étonné de la retrouver si sérieuse, après l'avoir vue tout à l'heure si frivole.

On entendit bientôt les roues grincer sur le sable ; le cocher stoppa, ouvrit la portière et demanda :

— Monsieur et madame désirent-ils que je ferme le landau ?

— Non, protesta Violette, l'air est tiède, et nous voyagerons bien mieux à découvert.

Une fois qu'elle fut montée, le comte l'installa dans le fond et étendit sur ses genoux une ample couverture de peau de renard ; puis il s'assit à côté d'elle et on partit.

Mais, quand le landau commença de descendre l'avenue, M^{me} de Sait-Pons s'aperçut qu'il l'avait enveloppée dans la fourrure, sans en garder une part pour lui.

— Je n'entends pas cela ! s'écria-t-elle, vous avez droit aussi à la peau de renard et elle est assez large pour deux.

Elle le força à abriter ses jambes sous la couverture. Ainsi blottis côte à côte et quasi comme dans une même couche, une chaleur fondante se communiquait à leurs deux corps, si rapprochés qu'au moindre balancement de la voiture, leurs bras et leurs genoux se frôlaient involontairement. Un sentiment de bien-être les pénétrait peu à peu, mêlé à une sensation de volupté sourde, presque inconsciente. Au contact de cette belle personne dont le bras nu effleurait parfois sa main, et dont il respirait le parfum d'œillet, Vital éprouvait une oppression à la fois aiguë et douce. Quant à Violette, troublée pareillement, mais heureuse de son trouble, elle fermait les yeux pour mieux jouir de cette réalisation imprévue de ses anciens rêves. Le charme de la nuit d'avril, éclairée par une lune

à demi rongée, ajoutait un élément de plus à l'émotion qui alanguissait les deux voyageurs et les rendait silencieux. La voûte légère des oliviers emmagasinait les émanations aromatiques des vergers — odeurs éparses des géraniums, de narcisses et de lilas ; — dans la paix de la campagne endormie, la grande respiration de la mer montait mélodieusement rythmée. Cette triple caresse de la musique des vagues, de l'haleine des plantes et de la lumière lunaire, invitait à une indulgente paresse d'âme.

Ce ne fut qu'au sortir de la pénombre des olivettes, devant la nappe blanchissante de la baie de Villefranche et les feux rouges et verts du port se reflétant dans la mer, que Vital se réveilla de ce sensuel nonchaloir, en songeant que sa tâche n'était accomplie qu'à moitié, et qu'il lui restait à exécuter la partie la plus délicate du programme.

— Vous trouvez-vous bien ? dit-il à sa belle-sœur.

— Oh ! adorablement ! répondit-elle en se pelotonnant avec la souple ondulation d'une chatte qui se chauffe au soleil.

— En ce cas, ma chère enfant, permettez-moi de reprendre notre entretien au point où nous l'avons laissé dans la galerie des Maruverno.

Elle tourna vers lui sa tête encapuchonnée et il

vit, au clair de lune, son blanc profil spirituel se détacher sur le floconnement de la dentelle.

— Je vous écoute, murmura-t-elle d'un ton docile d'enfant sage.

— Vous souvenez-vous de notre conversation dans le salon de madame votre mère, lorsque je suis venu vous demander si vous consentiez à épouser Honorat ?

— Oui, je m'en souviens, répondit-elle entre ses dents.

— Je vous expliquais quelle âme tendre et sensible à l'excès mon frère cachait sous une enveloppe peu brillante ; je vous disais combien il m'était cher et j'ajoutais : « Si vous me le rendiez malheureux, je ne vous le pardonnerais jamais ! »

Oh ! oui, elle s'en souvenait, et les moindres détails de cette heure funeste se représentaient à son esprit avec une triste netteté. Elle se revoyait déçue, meurtrie, énervée, en face de Vital qui lui énumérait avec une irritante insistance les vertus cachées d'Honorat ; elle entendait tinter à ses oreilles sa propre réponse : « Vous pouvez annoncer à votre frère que je consens à être sa femme ! » Ah ! ces téméraires paroles arrachées à son dépit, que de fois elle s'était désolée, depuis, de ne pouvoir les reprendre ! Et à ce moment même, par cette nuit printanière, en ce landau qui la ber-

çait côte à côte avec Vital, elle s'insurgeait contre cette lâche réponse ; une amertume lui montait aux lèvres à la pensée de l'irréparable...

— Ce que je redoutais est arrivé, poursuivit Saint-Pons après une légère pause ; vous avez rendu Honorat horriblement malheureux. Quand je l'ai vu tantôt si misérable, quand je l'ai quitté en larmes, j'ai été animé contre vous d'une colère rageuse, et, si je vous avais tenue devant moi, je ne sais à quels emportements je me serais laissé aller... A quelque chose malheur est bon... Vous étiez absente, et, Dieu merci, il n'y a pas eu entre nous de ces offensantes paroles qu'on n'oublie pas, et qu'on ne pardonne plus... Lorsque je vous ai rejointe à la villa Olympia, j'avais eu le temps de m'assagir... Pourtant je ne m'explique pas encore comment je ne me suis pas montré plus rude avec vous. Il y avait, en dépit de vos torts, quelque chose qui plaidait en votre faveur... La bonne grâce que vous avez mise à m'écouter et à me suivre m'a désarmé ; j'ai pensé : « mieux vaut douceur que violence » et...

— Et maintenant ? demanda-t-elle, en levant vers lui ses beaux yeux à la fois craintifs et enjôleurs.

— Maintenant, reprit-il avec un courtois sourire, je vous en veux toujours, mais je suis tenté

d'admettre des circonstances atténuantes... Pourquoi n'avez-vous pas mieux tenu vos promesses?

— Pourquoi? répéta-t-elle sarcastiquement... Mon Dieu, permettez-moi une comparaison : il y a des mineurs auxquels on fait souscrire des lettres de change en abusant de leur inexpérience ; si, l'échéance venue, ils ne font pas honneur à leur signature, ne pensez-vous pas qu'ils ont droit à quelque indulgence?... Mon cas est pareil. Je me suis engagée sans connaître tout le poids des obligations que je souscrivais... J'ai eu tort, je l'avoue, mais n'est-il pas juste qu'on me tienne compte de mon ignorance?

— Je vous ai dit que j'admettais des circonstances atténuantes... Aujourd'hui, vous êtes une femme et vous savez ce qu'est le mariage... C'est pourquoi je réclame de vous une plus fidèle observation de vos devoirs.

— Vous êtes exigeant! murmura-t-elle en secouant la tête... Pourtant je tiens à vous plaire, continua-t-elle avec une pointe d'ironie, et je serai conciliante, si vous me promettez d'oublier votre rancune.

— Cela dépendra de vous.

— Ah!... Voyons vos conditions?...

— D'abord, déclara-t-il sévèrement, il vous faudra changer de vie et de société... Je ne vous

connais pas à fond, mais je vous ai assez vue pour savoir que vous avez un esprit raffiné, une âme délicate et fière... Et je me demande quel intérêt, quel plaisir même vous pouvez trouver dans la compagnie de ces gens blasés, vides, détraqués, chez qui tout est factice et frivole : les pensées, les amitiés et jusqu'à la passion !

— Vous êtes-vous demandé aussi, répliqua-t-elle sarcastiquement, quelles ineffables distractions m'offraient les membres de votre famille, qu'on m'avait jadis imposés comme unique société ?

— Je vous accorde qu'ils sont un peu arriérés et parfois insupportables, mais ce sont d'honnêtes gens... D'ailleurs, dans notre parenté, en cherchant bien, vous auriez pu trouver quelques personnages intéressants et dignes de devenir vos amis.

— J'ai cherché et je suis revenue bredouille... Si fait, il y a vous ; mais vous êtes toujours par monts et par vaux...

— Il y a aussi votre mari, que vous oubliez et qui aurait pu devenir votre ami le plus cher et le plus sûr... J'ignore quel malentendu s'est produit entre vous deux. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous l'avez méconnu et blessé... Pensez ce qu'il doit souffrir en se voyant sacrifié à l'intimité de folles comme Eva La Frénière et de viveurs compromettants comme le jeune Kamenski !... Je ne

vous donne pas deux ans pour être saturée de ce monde-là et en revenir lasse jusqu'à l'écœurement. Seulement, il sera trop tard. Vous y aurez laissé le meilleur de vous, et votre réputation par-dessus le marché. Pendant ce temps-là votre ménage s'en va à la débandade ; déjà votre maison est livrée au gaspillage des domestiques, et ce n'est que le commencement... Songez à tout le bien, à tout le mal aussi qu'on peut faire en deux années... Tout à l'heure, dans le jardin de la villa Olympia, ne vous ai-je pas entendue vous plaindre de ce que le temps emporte à chaque minute un peu de notre vie gâchée?... Je vous en prie, cette vie si courte, ne la gâchez pas davantage !

Il parlait d'une voix chaude, à la fois ferme et affectueuse. Comme tout ce qui est sincère, ses paroles gagnaient le cœur. Violette, les bras croisés sur sa poitrine émue, la tête inclinée en arrière, fixait ses yeux sur ceux de son beau-frère ; elle se sentait touchée, non par le repentir de ses folles équipées, mais par la sollicitude de Vital, par le charme de sa voix, par le ton amical de ses remontrances.

Cependant le landau atteignait le sommet de la rampe de Villefranche. A travers les pins du talus, l'œil plongeait sur les vergers en terrasse,

sur le campanile d'une église où les heures tintaient inutilement au-dessus des maisons de la petite ville endormie. Ça et là, un rais de lune faisait scintiller une vitre ou bien, traversant un passage voûté, découpait un arc de clarté bleuâtre sur les dalles d'une rue étroite. Au bord de la courtine d'un reste de fortification, un palmier solitaire se détachait nettement sur la mer aux lueurs laiteuses, et complétait la physionomie africaine de cette blanche ville assoupie.

Violette, silencieuse, promenait ses regards sur les maisons blotties les unes contre les autres, sur la baie pacifiquement enclose entre les falaises à pic du cap Ferrat et les roches de Montalban. De ce paysage lunaire montait une impression de profonde intimité, qui calmait en elle les révoltes et les amertumes. A de certains détours de la route, elle découvrait tout à coup, par-dessus l'arête allongée du cap, la découpure de la presqu'île Saint-Hospice et le coin de Méditerranée d'un blanc phosphorescent, que les côtes vaporeuses de Beaulieu et d'Eza semblaient fermer comme un lac. Cette lointaine apparition évoquait pour elle le printemps de l'année précédente, les rapides journées où elle gardait encore ses illusions de jeune fille, et elle songeait en écoutant Vital : « S'il avait voulu me prendre

et diriger ma vie, comme je lui aurais obéi, avec quelle tendresse je me serais humiliée devant lui ! »

Elle posa ses deux mains sur le bras de son compagnon de route et murmura presque humblement :

— Que faut-il faire?... Conseillez-moi.

— Rompez net avec les gens compromettants qui vous ont accaparée ; rentrez dans votre maison en désarroi, reprenez-en la direction, jouez-y le rôle d'une femme d'intérieur aimable et respectée ; et puis, enfin...

— Eh quoi ? interrompit-elle effrayée, ce n'est pas tout !

— Si vous faites cela, ce sera déjà une grosse victoire remportée sur vous, mais cela ne suffira pas... Honorat souffre cruellement de votre abandon et de votre froideur : il faudra redevenir pour lui une épouse et une amie. Vous n'aurez pas à regagner son cœur, car il vous aime toujours passionnément, mais vous devrez lui donner un peu du vôtre, replacer votre mari dans cette atmosphère de sécurité qui lui est nécessaire pour se montrer tel qu'il est : bon, généreux et tendre.

Violette s'était rejetée en arrière avec un geste de découragement.

— La tâche est au-dessus de mes forces ! déclara-t-elle d'un ton dépité.

— Il est plus facile, en effet, répliqua-t-il amèrement, de jouer la comédie chez les Maruverno et de plaire au prince Kamenski!... Mais, dans l'accomplissement de cette tâche qui vous effraie, vous seriez soutenue par la sympathie des honnêtes gens, par la mienne en particulier.

Elle le regarda à la dérobée et le clair de lune lui permit de remarquer la sévérité de son visage rembruni, la dure expression de ses lèvres. Une peur la saisit de se perdre à jamais dans l'esprit du seul homme dont l'affection lui fût précieuse, et ses yeux se mouillèrent.

— Je vous ai fait de la peine? hasarda-t-elle timidement.

— Beaucoup.

— Eh bien (avec un gros soupir), puisque votre pardon et votre affection sont à ce prix, je ferai ce que vous exigez... A une condition cependant!...

Devant cet acte de soumission qu'il n'espérait plus guère, Vital se radoucit; sa mauvaise humeur se dissipa et ses traits se détendirent.

— Une condition! répliqua-t-il en souriant, laquelle?

— C'est que vous m'aiderez, c'est que vous resterez à Nice pour m'éclairer de vos conseils, pour me fortifier dans mes résolutions. Songez que si je suis abandonnée à moi-même, sans

autre appui moral que la morgue intransigeante de votre tante Saint-Jeannet ou le méchant esprit de M^{lle} de Colomars, je serai très capable de jeter le manche après la cognée... Les rechutes, vous le savez, sont pires que la maladie... Voyons, soyez gentil ! Promettez-moi de rester ici, de vous tenir près de moi pour me défendre contre moi-même, et je me soumets à tout.

— Vous vous exagérez peut-être mes qualités de mentor, répondit-il rasséréné, mais je demeurerai très volontiers près de vous et d'Honorat, aussi longtemps que je pourrai vous être utile à tous deux.

— C'est juré ?

— C'est juré.

— Alors, amis ? murmura-t-elle en lui tendant sa main nue.

Il la saisit et la porta courtoisement à ses lèvres, non sans une certaine émotion en sentant la fluette main frémir contre sa bouche.

— Certainement, affirma-t-il... Merci d'avoir exaucé si pleinement le plus vif de mes désirs !

Le landau commençait à descendre la rampe de Montboron. Devant eux, sous la clarté lunaire, Nice, enveloppée d'une brume d'argent, se montrait dans la féerie de sa merveilleuse situation, avec la mer à ses pieds, et, derrière elle, son

cirque de collines onduleuses et de montagnes vaguement entrevues. Des lumières étoilaient les fenêtres des maisons, les lignes des avenues, et brillaient jusqu'aux pentes de Cimiez, parmi les jardins des villas. Violette contemplait la cité encore éveillée et scintillante. Elle lui trouvait un air de fête, en songeant qu'elle y vivrait désormais chaque jour en compagnie de cet ami qu'elle avait cru perdu, et qui lui revenait si miraculeusement. Du port Limpia jusqu'à la grille de l'hôtel, le trajet lui parut fabuleusement court, et, en arrivant, elle ne put se défendre d'un frisson d'inquiétude. Vital sauta hors du landau et l'aida à mettre pied à terre. Dans le vestibule, ils furent accueillis par le valet de chambre à moitié endormi.

— Monsieur le vicomte est encore dans la bibliothèque, répondit-il aux questions de Saint-Pons.

— Venez, chuchota ce dernier à l'oreille de Violette... Vous l'embrasserez dès ce soir et la paix sera faite.

Elle le suivait docilement, presque allègrement. Tout lui semblait léger, maintenant qu'elle s'appuyait à son bras.

III

Trois semaines après, un jeudi saint, Violette en robe claire et en chapeau printanier, avec un bouquet de roses naturelles au corsage, entraît comme un rayon de soleil dans la bibliothèque, où Honorat et Vital l'attendaient en fumant des cigarettes.

— Messieurs, dit-elle gaiement, me voici à votre disposition.

Elle s'avança vers les deux frères, ébaucha plaisamment une révérence et ajouta :

— Ma toilette ne m'a pas pris beaucoup de temps... Est-elle à votre goût?

— Vous êtes charmante, répondit Honorat.

Il saisit la main de sa femme, s'inclina et y posa longuement ses lèvres.

— Oh! vous, reprit-elle, vous êtes content de tout, mais Vital est un juge plus sévère... Parlez, seigneur, ai-je réussi à vous plaire et me trouvez-vous suffisamment simple?

— C'est parfait, répliqua à son tour le comte ; le bouquet de roses est peut-être un peu voyant pour l'endroit où nous allons, mais le peuple niçois aime les fleurs et elles vous vont si bien que les spectateurs de la *Passion* n'y trouveront rien à redire.

Depuis son retour de la villa Olympia, Violette de Saint-Pons tenait vaillamment les promesses faites à son beau-frère. Le soir même de sa rentrée, elle se soumettait à l'opération la plus délicate et la plus pénible : sa réconciliation avec Honorat. Du reste, ce dernier, trop heureux du succès inespéré obtenu par Vital, se montrait bon prince. Il ne laissait pas même à Fleur de Nice l'ennui de formuler un acte de contrition, et il lui fermait la bouche en l'embrassant avec effusion. Le pauvre garçon n'avait pas été gâté jusque-là, et, lui sachant gré de cette soudaine résipiscence, il accueillait à bras ouverts l'enfant prodigue. Le lendemain, M^{me} de Saint-Pons donnait carte blanche à son beau-frère pour la mise à exécution des réformes projetées et l'organisation de sa nouvelle existence. Vital commençait par faire maison nette et réduisait le personnel des domestiques à une cuisinière, un valet de pied et une femme de chambre. Il se chargeait de régler les comptes embrouillés et de solder les

fournisseurs. De son côté, Violette prétextait de la proximité du temps pascal pour suspendre ses lundis, refuser toute invitation et fermer sa porte à ses anciens camarades de plaisir. La consigne était impitoyablement exécutée par un nouveau concierge que Vital avait fait venir de Saint-Jean et qui répondait aux visiteurs, sans distinction : « Madame est souffrante et ne peut recevoir. » Le prince Kamenski, après d'inutiles tentatives de corruption, dut battre en retraite et Eva Spieler elle-même, malgré son insistance, ne put parvenir à franchir la grille obstinément fermée.

Violette acceptait tout avec une résignation parfaite, à laquelle contribuait puissamment le désir de plaire au comte de Saint-Pons. Il lui semblait aisé et doux de rompre avec ses habitudes les plus chères, de renoncer aux raffinements de toilette, aux succès de chaque soir, pourvu qu'elle contentât ce sévère Vital, devenu son conseiller et son ami. Qu'avait-elle besoin maintenant de plaisirs tapageurs pour tromper son ennui ? La présence seule de Vital suffisait à remplir, à ensoleiller ses journées, à égayer les longues heures du soir. En obéissant à ses exigences, en se laissant guider par lui et en lui prouvant combien son concours était efficace, elle espérait qu'il prolongerait son séjour à Nice, que peut-être même

il ne se soucierait plus de voyager. Elle ne se demandait pas ce qui adviendrait de cette intimité de jour en jour plus étroite et plus précieuse; elle ne cherchait pas à approfondir ce qu'il y avait pour elle de trouble et de périlleux, entre ce beau-frère dont elle chérissait l'influence, et ce mari que leurrait une si miraculeuse transformation. Elle se laissait vivre en cette atmosphère clémente; elle savourait cette paisible vie à trois, où chacun paraissait satisfait de son lot. Elle en jouissait comme de ces tièdes journées d'automne, si claires, si unies, si tranquilles, qu'on s'imagine qu'elles ne finiront jamais. Honorat était édifié de voir sa femme si conciliante et pliée si docilement à ses goûts casaniers; Vital était touché de l'obéissance de sa belle-sœur et en même temps, par suite de leur quotidienne intimité, il découvrait en elle chaque jour des qualités plus rares, des grâces plus séduisantes. Il ne pouvait s'empêcher de s'attribuer tout l'honneur de cette rapide conversion et son amour-propre en était agréablement chatouillé. Comme les mères qui ont une plus marquée prédilection pour les enfants difficiles à élever, il s'attachait davantage à cette aimable pécheresse dont il avait provoqué le repentir. Inconsciemment, à l'affection purement fraternelle se mêlaient une inclination plus

prononcée à admirer la beauté de Violette, un désir plus vif de lui faire aimer la nouvelle existence qu'il lui avait imposée.

Il se disait qu'après avoir arraché M^{me} de Saint-Pons aux dissipations mondaines, il devait faciliter la transition d'une vie de plaisirs bruyants à une vie forcément un peu plate et monotone. Avec un zèle dont son égoïsme était étonné, il s'ingéniait à trouver pour la jeune femme des distractions capables de l'intéresser, tout en les accommodant à l'humeur sauvage et aux habitudes paisibles d'Honorat. Dans cet ordre d'idées, il cherchait à lui donner le goût des fêtes populaires et des cérémonies spéciales au pays niçois. Ce genre d'amusement était fait pour plaire à Honorat, qui préparait une étude historique des traditions et des usages du vieux Nice. En outre, il semblait à Vital qu'en initiant Violette aux beautés et aux mœurs originales de sa province, il lui inspirerait mieux encore, avec l'amour du pays natal, la haine de ce monde cosmopolite auquel elle s'était étourdiment associée. Chaque jour, ils partaient tous trois en quête d'un site nouveau, d'un village pittoresquement perché, d'un pèlerinage curieux. Ce jeudi saint, ils avaient formé le projet d'assister ensemble à une représentation de la *Passion*.

Le peuple niçois a deux grandes fêtes reli-

gieuses : Noël et Pâques. Toutes deux lui servent non seulement à montrer ses sentiments pieux, mais aussi à satisfaire son goût pour les processions, les flâneries et les spectacles. Noël à ses *Presepi*, ses crèches de Bethléem, où se jouent de naïfs mystères, pareils à ceux du moyen âge ; Pâques a ses représentations de la *Passion*. Pendant la semaine sainte, il n'est pas un théâtre — mondain ou populaire — qui ne donne à ses habitués une pièce tirée des récits évangéliques, où le drame du Golgotha est célébré en italien ou en français par des acteurs en chair et en os, et aussi par de simples marionnettes. Le théâtre que Vital avait choisi pour y conduire son frère et sa belle-sœur était de l'ordre le plus humble, d'un caractère tout local, ayant pour *impresarii* des jeunes gens de la vieille ville. La *Passion* y était jouée en patois niçois et les personnages représentés par des poupées mécaniques.

Sous un ciel de semaine sainte, marbré de gros nuages blancs, les trois Saint-Pons firent lentement le trajet du boulevard Carabacel au quai du Pont-Vieux. Au bout d'une étroite impasse, la salle de spectacle s'ouvrait de plain-pied avec la chaussée. Elle était fort sommairement décorée. Entre les murailles blanchies à la chaux, une vingtaine de bancs de bois ; au plafond, des guirlandes de

papier bleu et blanc convergeant vers le centre où se balançait une lampe à pétrole; à l'entrée, une table avec un plateau destiné à recevoir le prix des places; — c'était tout. La scène, suffisamment exhaussée pour que les choristes et les machinistes pussent s'y mouvoir derrière une draperie, était naïvement encadrée dans une bordure de mousse où l'on avait piqué des fleurettes artificielles. L'auditoire nombreux offrait des échantillons variés de la population de la vieille ville : pêcheurs du port, filles coiffées en cheveux, jeunes garçons à la moustache naissante, gamins aux frimousses éveillées, matrones portant à bras leur bambin. Parmi ces spectateurs, Vital, Honorat en veston, Violette avec sa toilette élégante, détonnaient un peu, et la jeune femme comprit alors pourquoi son beau-frère avait critiqué le bouquet de roses ornant son corsage; mais tous les yeux étaient braqués sur le rideau qui masquait la scène; d'ailleurs le peuple niçois est aimable et accueillant; personne ne parut s'émouvoir de l'intrusion de ces étrangers.

Deux guitaristes qui composaient tout l'orchestre exécutèrent une marche religieuse et le rideau se leva sur l'entrée de Jésus-Christ et de ses disciples à Jérusalem. Des chœurs cachés dans les dessous entonnèrent : *Gloria in excelsis*. Ce

plain-chant à la fois joyeux et grave, cet accord de voix chaudes, convaincues et très justes, qui semblaient sortir de la muraille, donnaient une impression de foi sincère et touchante. En cette pauvre salle basse, sur cette scène rudimentaire, parmi ces ouvriers en vêtements de travail, un souffle biblique passait. On y avait, mieux que dans les décors d'un théâtre artistement machiné, l'illusion de Jésus de Nazareth, pensif et doux, s'acheminant sur l'âne, au soleil couchant, dans les rues de Jérusalem jonchées de palmes et de rameaux d'oliviers, tandis que les hommes et les femmes l'escortaient en criant : « Hosanna au fils de David, hosanna au plus profond des cieux ! » Sur ce théâtre primitif, avec une simplicité extrême de moyens, les choristes improvisés trouvaient d'instinct l'art de remuer d'un religieux frisson l'âme élémentaire des spectateurs.

Assis à l'extrémité d'un banc, Honorat suivait avec une méticuleuse attention les moindres détails de la mise en scène et les péripéties du drame : la trahison de Judas, la Cène, la veillée au jardin des Oliviers, le prétoire de Ponce-Pilate... Il notait à la dérobée les originales locutions patoises du dialogue et jusqu'aux indignations enfantines de l'auditoire qui injuriait Judas Iscariote. Derrière lui, Vital et Violette s'intéressaient

autant aux physionomies expressives des spectateurs qu'aux gestes anguleux, à la mimique sommaire des marionnettes. Fleur de Nice avait dans les yeux et sur les lèvres ses plus limpides sourires. Ce spectacle populaire réveillait en elle des souvenirs d'enfance et aussi d'obscures réminiscences ataviques. Il lui semblait qu'en des existences antérieures elle avait déjà reçu des impressions identiques et partagé les simples joies de ce public d'ouvriers et de pêcheurs. De même que le naïf scénario de la *Passion* niçoise s'était, sans presque varier, transmis de générations en générations ; de même, pendant des années et des années, les émotions qui allumaient les yeux des auditeurs d'aujourd'hui avaient dû autrefois agiter le cœur d'une longue suite de spectateurs disparus, parmi lesquels Violette comptait probablement des ancêtres. Elle se rappelait que son grand-père Castellar était né et avait commencé sa fortune dans le quartier du port. Elle sentait tout à coup son sang vieux niçois courir plus chaud dans ses veines, et elle était reconnaissante à Vital de lui avoir procuré cette sensation non encore éprouvée. Elle était heureuse de se trouver à ses côtés, et de deviner qu'au même moment, entre ces pauvres murailles nues, sous ce lumignon fumeux, leurs pensées, leurs impressions,

leurs prédilections, s'accordaient harmonieusement.

Cependant le drame touchait à sa fin ; la scène du Calvaire avait arraché des cris de terreur et des larmes à l'auditoire ; le dernier tableau, représentant la Résurrection, s'acheva au milieu des *alleluia* des choristes et des applaudissements du public ; puis les *impresarii* agitèrent derechef leur plateau où chaque assistant déposait consciencieusement son obole. Poussés par le flot des spectateurs, les Saint-Pons atteignirent l'entrée de l'impasse et furent tout étonnés de se retrouver sous l'éclatante lumière du quai ensoleillé.

— Il est quatre heures, dit Honorat en consultant sa montre ; je vous quitte pour me rendre à la Société des lettres... Continuez votre promenade, nous nous rejoindrons ce soir à la maison...

Restés seuls, Vital et Violette se regardèrent un moment indécis.

— Où désirez-vous aller ? demanda le comte à sa belle-sœur.

— Où il vous plaira.

— Voulez-vous que nous retournions dans la vieille ville ?... Je ne serais pas fâché de vous y montrer des coins curieux que vous ne connaissez sans doute pas.

— Allons... je vous suis, les yeux fermés...

Et, en effet, elle l'aurait suivi jusqu'au sommet du Mont-Chauve, s'il lui avait plu de l'y emmener. Légère, allègre, heureuse d'effleurer de son bras celui de Vital, elle semblait à peine poser ses pieds à terre. Ils se perdirent de nouveau dans l'enchevêtrement des rues montantes, pavées de larges dalles, trop étroites pour que les voitures pussent y circuler, ce qui donnait plus de sécurité à leur flânerie. En ces rues ombreuses, pareilles à de profonds couloirs, les maisons élèvent très haut leurs façades grises ou jaunes, percées de nombreuses fenêtres, au-dessus desquelles une mince bande de ciel bleu apparaît entre les capricieuses déchiquetures des toits en auvent. Les deux promeneurs se régalaient de ce pittoresque imprévu qu'on rencontre à chaque instant dans le vieux Nice. Ils s'amusaient au spectacle des hail-lons pendus à des perches et mariant tout là-haut, dans un rayon de soleil, leurs flottantes loques multicolores. Çà et là, devant eux, se dressaient d'anciens palais à balcons sculptés, occupés maintenant par de petits commerçants dont les chaussures boueuses rayaient lourdement les escaliers de marbre. Au long des rez-de-chaussée voûtés, des boutiques bâillaient toutes grandes, laissant le regard plonger à son aise dans la va-

riété des étalages : — friperies encombrées de vieux cuivres, boucheries où des branches d'orangers avec leurs fruits pendaient entre les viandes saignantes, boulangeries au fond desquelles on apercevait la flamme dansante du four. A chaque détour, leurs yeux étaient réjouis par une surprise : ici, une ruelle escarpée où une file de pénitents bleus grimpaient vers quelque couvent ; là, une place triangulaire avec un marché aux herbes et une fontaine jaillissante où les marchandes lavaient leur poisson ; plus loin, le porche d'une église de style rococo, s'ouvrant sur une nef drapée d'étoffes rouges, étoilée de cierges, grouillante de dévots agenouillements.

Ce jeudi saint, toute la population était dehors. Les hommes trapus, basanés, moustachus, quelques-uns encore coiffés du bonnet catalan, s'attroupaient dans les carrefours et lançaient avec des gestes excessifs de sonores éclats de voix ; des nichées d'enfants piaillaient au milieu du chemin, des ménagères cuisinaient en plein air ; de grandes filles aux jupes douteuses, aux cheveux noirs relevés en casque et frisottant sur le front, s'encadraient dans le ceintre d'un porche et tricotaient, les épaules serrées dans leur châle de laine cramoisie. Quand une coulée de soleil se répandait tout à coup par une échancrure dans l'obscurité

d'une rue, tout cela remuait parmi de chaudes écla-boussures d'or et suggérait des rêves d'Orient.

Vital et Violette erraient intrépidement à travers le dédale des rues tournantes ou abruptes, d'où s'exhalaient de fortes odeurs d'épices et de poisson. Pourtant, à un certain moment, Vital s'aperçut que sa compagne marchait avec moins d'entrain et pâlisait légèrement.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il, vous paraissez fatiguée.

— Excusez-moi, répondit-elle en s'arrêtant, je ne sais si cela tient à la marche, au soleil d'avril ou bien à la privation de mon thé de quatre heures, mais je me sens un peu étourdie.

— Attendez ! je connais par ici un magasin où l'on vend des vins de Grèce et d'Italie ; l'endroit n'est pas confortable, mais quand on sort du théâtre de la *Passion*, on n'a pas le droit de se montrer difficile... Vous y prendrez un doigt de Chypre avec un biscuit et cela vous remettra.

Il la guida vers un étroit carrefour montueux, à l'angle duquel le dépôt de vins ouvrait sur la voie publique ses magasins voûtés. Une vigne soutenue par des perches formait au-dessus de la porte cintrée une sorte de tonnelle, où s'enchevêtraient des sarments déjà bourgeonnants. A l'intérieur, dans une fraîcheur de cave, des tonneaux

superposés s'étagaient contre les murs imprégnés d'une odeur vineuse. Sur l'un des côtés, régnait un massif comptoir de noyer où la patronne de l'établissement rinçait des verres. Vital demanda *un bicchiero di Cipro* et des biscuits. On leur servit en des verres épais le chypre au bouquet résineux. Tandis que Violette grignotait son biscuit ou trempait avec sensualité ses lèvres dans la liqueur généreuse, la patronne — une grande Ligurienne hommasse, à la figure réjouie — examinait curieusement cette jolie jeune femme, ce gentleman de belle mine et de façons courtoises, et un sourire épanouissait sa large bouche édentée. Lorsque Vital régla la dépense, elle dit avec sa familiarité italienne, en enveloppant le couple d'un regard complimenteur :

— Nouveaux mariés ?

— Non, répliqua gaiement Saint-Pons, beau-frère et belle-sœur.

— Ah !... quel dommage !

Elle les accompagna jusqu'à la porte et les salua du souhait habituel aux Niçois :

— Adieu !... Bonne promenade !

— Cela va mieux, affirma Violette, le vin de Chypre m'a ragailardie et je me sens de force à marcher jusqu'à demain... C'était amusant, cette halte dans la cave de la bonne femme !

— Oui, cela m'a rappelé Venise et un établissement semblable, calle Vallarossa, où le Chypre était exquis.

Ils grimpaient maintenant la montée en gradins qui aboutit aux rampes du château.

— Avez-vous remarqué, reprit Violette avec une nuance rosée aux joues, que la marchande nous a pris pour des nouveaux mariés?

— Cela vous a choquée? interrogea-t-il en souriant.

— Non, répliqua-t-elle en baissant les yeux; cela m'a rendue seulement rêveuse... Je me suis rappelé que cela aurait pu être... Et quand l'Italienne a ajouté : « Quel dommage! » il y avait en moi une voix sourde qui répétait comme un écho le même regret.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il interloqué.

Cette inattendue confidence de Violette le surprenait singulièrement; à sa surprise se mêlait la flatteuse satisfaction que l'homme le plus détaché éprouve toujours à apprendre qu'il a été distingué par une jolie femme.

— Mon Dieu, continua-t-elle en tenant son visage obstinément baissé, je puis vous l'avouer, à présent qu'il n'y a plus à y revenir... Pendant trois jours, trois jours seulement, hélas!... j'ai

cru... j'ai espéré que celui des Saint-Pons que j'épouserais, ce serait vous... Quand vous êtes venu me demander pour... votre frère, le coup a été rude.

Vital, suffoqué et touché en même temps, fronçait les sourcils.

— Pourquoi, dit-il sévèrement, n'avez-vous point parlé alors?... Pourquoi ne m'avez-vous pas avoué que vous preniez Honorat à contre-cœur?

— Pourquoi?... Parce que la déception et le dépit m'étouffaient... D'ailleurs, du moment que je vous étais indifférente, que m'importait le reste?

— Mais enfin, reprit-il embarrassé, je ne pouvais deviner ce qui se passait en vous... Si seulement vous m'aviez éclairé... si j'avais su!

Elle secoua la tête et un sourire amer plissa ses lèvres :

— Voyons, songez-y!... Pouvais-je, moi, une jeune fille, vous déclarer qui je préférais?... Et puis, souvenez-vous!... Vous n'étiez pas encourageant! Vous aviez une façon de vous poser en homme insensible; vous vous moquiez si spirituellement des coups de foudre et des amoureux!... Je comprenais si bien que pas une minute vous n'aviez pensé à moi?... Cela me jetait

une douche... Enfin, c'est fait et les regrets n'y changeront rien...

— Oui, murmura-t-il assombri... c'est irréparable.

Un silence tomba entre eux, tandis qu'ils gravissaient les allées verdoyantes du Château. Dans les taillis effleurés par les rayons du soleil couchant, les rossignols chantaient. La floraison rose des arbres de Judée, les thyrses des lilas, se confondaient parmi la dure feuillée métallique des chênes verts et les glaives aigus des agaves. Ce mélange de grâce et de rudesse, de végétations épanouies mollement et de farouches plantes épineuses, semblait comme un symbole de l'état d'esprit de Vital. Encore sous le coup de cette soudaine révélation, il était en proie à des sentiments très complexes : une inquiétude ombrageuse, une pitié attendrie, une méfiance hérissée de piquants, et aussi une voluptueuse mélancolie qui se répandait en lui comme une onde tiède et trouble.

— Ma chère enfant, reprit-il en serrant plus étroitement le bras de Violette, je suis désolé que mon inintelligence, mon manque de clairvoyance, aient amené ce malentendu funeste... A force de vivre seul avec moi-même et de me défier des accès d'enthousiasme, je suis devenu un ours fort peu sentimental. J'étais, il y a un an, à cent

lieues de supposer que vous pensiez à moi... Pardonnez-moi ma stupidité... Maintenant que je vous connais mieux et que je sais tout ce que vous valez, je suis tenté de dire à mon tour, comme la brave femme qui nous versait du vin de Chypre : « Quel dommage ! »

Elle releva la tête et tourna vers lui ses yeux humides. Ces regards mouillés, qui avaient le charme des fleurs après la pluie, se fondirent dans ceux de Vital et le pénétrèrent d'un dangereux émoi.

— Enfin, soupira-t-elle, nous sommes et nous resterons de bons amis, n'est-ce pas?... Vous me traiterez en camarade et vous aurez confiance en moi ?

— Je vous le promets.

— Pour commencer, dites-moi si vous êtes content de mes progrès et si vous me trouvez changée en bien ?

— Extraordinairement... Je vous avouerai même que j'admire votre docilité et votre sagesse.

— Après m'avoir vue, à votre retour, si dissipée et si frivole chez les Maruverno, il ne vous est pas venu à l'idée que vous étiez le seul homme capable d'opérer cette conversion?... Cela ne vous a pas fait deviner quelle influence vous aviez prise sur moi depuis longtemps ?

— Mais... non ; j'ai trop peu de confiance en moi-même pour être présomptueux à ce point.

— Vous êtes trop modeste ! chuchota-elle, mais si bas qu'il put feindre de n'avoir pas entendu...

De nouveau un silence. Vital sentait le bras de Fleur de Nice trembler sur le sien et, malgré cette modestie dont elle le raillait, il ne pouvait s'empêcher d'arrêter complaisamment son esprit sur la confession qu'elle venait de lui faire. Une clarté d'aube montait doucement en lui. Il savourait la révélation de cette tendresse féminine qui s'épanouissait soudain par cette radieuse soirée de printemps. Sa loyauté s'en effarouchait, sa conscience s'en alarmait, et pourtant cette floraison inattendue exhalait un parfum si exquis qu'il s'oubliait à le respirer avidement.

Ils avaient grimpé jusqu'à la plate-forme plantée de chênes verts, qui est le point culminant de la promenade. Ils la traversèrent et allèrent s'accouder côte à côte au parapet qui domine la vieille et la nouvelle ville. Le soleil se couchait derrière le massif de l'Estérel et son déclin empourprait des grappes de petits nuages floconneux, rayonnant comme une auréole dans le ciel verdissant, tandis que la mer très calme devenait couleur de vin. Au nord, un triple cirque de montagnes aux arêtes neigeuses et de collines

moutonnantes, semées de villas roses, s'arrondissait autour de Nice. Sur les toits de tuile ou d'ardoise s'élevaient des fumées bleuâtres d'où émergeaient le faite des campaniles épars. Violette et Vital, sans parler, contemplaient la mer vermeille, les lignes pures des montagnes, la ville vaporeuse; ils écoutaient le jaillissement de la cascade qui épanchait au-dessous d'eux ses nappes d'eau, semblables dans leur fuite aux heures de la vie s'écoulant toutes, bonnes ou mauvaises, avec la même placide régularité.

— Dites-moi, demanda brusquement la jeune femme, n'avez-vous jamais été amoureux?

— Si fait, une fois, et l'expérience n'a pas été heureuse... par ma faute.

Et, comme l'heure crépusculaire suscitait les confidences, il devint tout à coup expansif et, le front dans la main, se parlant pour ainsi dire à lui-même, il continua :

— C'était dans une petite ville d'Italie. Je logeais chez des bourgeois qui avaient une fille charmante nommée Beppina. Je passais fréquemment mes soirées chez eux et souvent, avec une confiante bonhomie, ils nous laissaient, en tête à tête, la jeune fille et moi. Elle me faisait un peu de musique, nous causions familièrement et petit à petit nous nous aperçûmes que nous nous aimions.

Nous nous le dîmes très franchement, à l'italienne, et il fut convenu que nous nous marierions dès que j'aurais réglé certains intérêts qui me rappelaient à Saint-Jean. Je la quittai, très résolu à l'épouser, mais dès que je fus à la Fouan, loin des yeux qui m'avaient séduit, les réflexions vinrent jeter leur cendre froide sur ce beau feu. Je trouvai Honorat malade et effaré à l'idée d'une séparation, puis ce vilain germe d'égoïsme qui est au fond de tout homme se développa en moi. Je songeai que la jeune fille était sans fortune, que mon revenu était plus que médiocre, et moitié pour ne pas désoler mon frère, moitié par raison, je me décidai à ne pas donner suite à mes projets. J'écrivis là-bas une cruelle lettre de renoncement, et je n'ai plus jamais revu la petite ville toscane, qui est pour moi comme un remords.

— Et Beppina?

— J'ai su depuis qu'elle était morte d'une fièvre infectieuse, mais cette triste fin m'est restée sur la conscience. Plus tard, connaissant mon fonds d'égoïsme, la crainte de faire subir à une autre femme des désenchantements et des chagrins tout pareils, m'a mis en garde contre moi-même. La conviction que je n'étais pas capable d'aimer sérieusement m'a peu à peu endurci... C'est cette défiance qui m'inspirait le langage

sceptique dont vous avez été si choquée aux Lentisques.

Violette tenait ses yeux fixés sur la chute lente de la cascade.

— Vous n'aimiez pas cette fille, conclut-elle ; si vous aviez été fortement épris, vous auriez passé par-dessus des considérations secondaires. Il me semble que la passion vraie n'écoute que sa propre voix. Elle n'a ni fausse honte ni prudence timorée. Pluie ou soleil, la nuit, le jour, elle bouillonne sans cesse, comme cette eau qui tombe au-dessous de nous.

— Vous croyez ?...

— J'en suis sûre, affirma-t-elle en relevant la tête et en arrêtant sur Vital ses yeux qui s'illuminèrent.

Saint-Pons restait accoudé, le regard tourné vers ces grises prunelles phosphorescentes. Il leur trouvait le mystère d'une mer voilée, l'amicale douceur des lampes de la veillée, et aussi une moiteur sensuelle qui troublait. Tout en les contemplant, un vers de la chanson des Napolitains de la Réserve lui revenait en mémoire :

Yeux doux et grisants comme une liqueur...

Jamais il n'avait encore si profondément subi le charme et l'attraction d'un regard féminin. Les

yeux de Fleur de Nice se fixaient tendrement sur les siens et leur versaient une langueur molle qui coulait dans ses veines comme une chaude rosée, arrêtaient les battements de son cœur et le livrait sans défense au démon de la chair. Il éprouvait une sensation de vertige, comme lorsqu'on contemple trop longtemps une eau tourbillonnante ; mais ce vertige n'était accompagné d'aucun malaise ; au contraire, Vital s'y abandonnait avec une paresseuse béatitude, avec un confus désir de prolonger indéfiniment cette délicieuse faiblesse.

A travers son voluptueux alanguissement, il entendit tout à coup, comme de très loin, six heures sonner à Sainte-Réparate ; il fit un effort pour se ressaisir et releva lentement la tête. — Les rougeurs du couchant s'effaçaient ; dans le ciel d'un bleu verdissant les petits nuages prenaient des teintes lilas et la mer pâlisait.

— On va fermer les grilles, murmura-t-il ; il faut partir, sans quoi nous risquerions d'être enfermés ici...

Un sourire glissa sur les lèvres de Violette, et silencieusement elle reprit le bras de son cavalier. Ils retraversèrent la plate-forme déserte et suivirent le versant qui dévale vers le port. Là, les massifs étaient plus denses, le paysage plus

solennel. Des cyprès y élançaient leurs noirs fuseaux, des pins parasols découpaient leurs cimes horizontales sur le ciel d'un bleu de cobalt. C'était un vrai chemin d'amoureux, et les énormes bouquets d'agaves gardaient gravés sur leurs tiges épaisses des serments de fidélité et de tendres déclarations. Violette se baissa curieusement et, à la clarté plus vive tombant d'une trouée creusée entre les branches, déchiffra ces quatre vers au dos d'une feuille charnue :

Rosa dice al suo pastor :
« Perchè senz'occhi l'amor ?
— Perchè belli occhi suoi,
Bella, gli avete voi... »

Et au-dessous, elle put lire encore ;

« T'amero sempre, o la mia ! »

— Celui qui a écrit cela, dit-elle à Vital, ne partageait point vos rancunes contre l'amour !

Il ne répliqua pas, et, gagnant la porte de sortie, ils se dirigèrent vers le quai, où les becs de gaz déjà allumés luttèrent faiblement contre les limpides lueurs crépusculaires. — Le plus souvent silencieux ou n'échangeant que des remarques insignifiantes, ils paraissaient uniquement occupés à écouter la musique intérieure de leurs pensées, à savourer les dernières minutes de cette intime

promenade. On eût dit qu'ils étaient avares de leurs propos, parce qu'en parlant ils craignaient de se révéler à eux-mêmes la vivacité de leurs sensations, l'agitation de leur âme. L'amour, dont ils avaient évoqué le fantôme, là-bas, sous les yeuses du Château, semblait les suivre comme un revenant et se glisser entre eux, quelque étroite que fût l'étreinte de leurs bras serrés l'un contre l'autre...

Quand ils arrivèrent à la maison, Honorat n'était pas encore de retour et, avant de remonter chacun dans leur chambre, ils entrèrent un moment au salon. Les fenêtres étaient closes et on avait allumé les lampes. Devant la cheminée, Violette se dégageait avec de petits mouvements nerveux. Soudain elle se retourna vers Vital :

— A quoi pensez-vous? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— A notre promenade... Elle ne vous a pas fatiguée?

— Elle m'a enchantée... Comme je vous suis reconnaissante et comme vous êtes bon de m'avoir donné toute votre après-midi... Merci!

Elle lui tendait les deux mains; il les prit et les serra dans les siennes.

— Je suis heureux de vous avoir procuré cette distraction.

— Cette montée du Château, je m'en souviendrai toute ma vie!...

Leurs paroles étaient comme hachées par une étrange émotion; il y avait je ne sais quoi d'incohérent dans la façon dont ils les articulaient; toute leur pensée semblait concentrée dans les regards qu'ils échangeaient. Leurs mains ne se quittaient pas; au contraire, elles s'étreignaient plus fort et plus voluptueusement. Leurs corps étaient si rapprochés que Vital entendait M^{me} de Saint-Pons soupirer et sentait sur son cou le souffle tiède de la jeune femme. Brusquement il l'enveloppa toute palpitante dans ses bras; avec une rapidité d'éclair, les lèvres de Fleur de Nice se haussèrent vers sa bouche et s'y posèrent convulsivement.

Sans une parole, sans une pensée, ils savouraient cette exquise caresse et s'y oubliaient, lorsqu'un bruit de chaussures craquant sur le parquet de l'antichambre les tira de leur extase. C'était Honorat qui venait de rentrer, et, dénouant précipitamment leurs bras, ils reculèrent effarés.

IV

A table, ce soir-là, ce fut Honorat qui seul défraya la conversation. Il était enchanté de sa journée, heureux d'avoir assisté à la représentation populaire de la *Passion*, en compagnie de sa femme et de son frère; très satisfait aussi de sa séance à la Société des lettres, où il avait lu un mémoire sur les arènes de Cimiez et où ses collègues l'avaient chaleureusement complimenté. La joie de son succès, le plaisir de savourer en rentrant la paisible intimité de son intérieur, l'épanouissaient et lui donnaient une loquacité dont il n'était pas coutumier. L'animation enfantine qu'il mettait à commenter les menus incidents de l'après-midi, la complaisance avec laquelle il s'écoutait parler, l'empêchaient de remarquer les mines préoccupées ou distraites de ses auditeurs. Les visages de Vital et de Violette, à l'expression soucieuse ou absente, contrastaient singulièrement avec la physionomie exceptionnellement

ouverte et badaude d'Honorat. — Le comte de Saint-Pons, encore étourdi de ce qui venait de se passer entre lui et sa belle-sœur, ressemblait à un dormeur éveillé en sursaut et qui demeure inquiet de son rêve, brusquement interrompu. Il mangeait machinalement, sans savoir quels aliments il portait à sa bouche; les paroles de son frère bruissaient à ses oreilles comme un bourdonnement de syllabes confuses. Violette, au contraire, blanche et impassible, avec une étrange lueur dans les yeux, semblait écouter indulgemment son mari; parfois elle l'encourageait par une brève réplique qui fouettait de nouveau la prolixité du discoureur. Vital la regardait à la dérobée, étonné et presque choqué de la voir si maîtresse d'elle-même, si habile à dissimuler.

De temps en temps, un sourire dédaigneux ou ironique effleurait les lèvres de la jeune femme, et Vital devinait que, malgré son apparente indulgence, elle jugeait intérieurement Honorat et le trouvait ridiculement ennuyeux. Cette irrévérente ironie le mettait mal à l'aise; il se reprochait de l'avoir en quelque sorte autorisée par sa propre faiblesse et, s'indignant de cette cruelle duplicité, il se prenait lui-même en dégoût. — Il avait entrepris de ramener cette pécheresse au devoir, et c'était elle qui lui faisait partager son péché!...

Ses yeux courroucés se levaient vers M^{me} de Saint-Pons, comme pour lui marquer son indignation, et leurs regards se rencontraient un moment. Sous l'irradiation de ces prunelles grises, devenues subitement tendres et caressantes; à l'aspect de ces lèvres rouges encore de ses baisers, la colère de Vital se fondait. Il se rappelait la pénétrante douceur des confidences murmurées parmi les arbres du Château, les délices du retour au crépuscule, l'extase éprouvée dans le salon, en entourant de ses bras la taille de Violette, et de nouveau la tête lui tournait.

Quand le dîner se termina, Honorat dissertait encore. M^{me} de Saint-Pons déclara qu'elle était fatiguée de sa promenade et demanda la permission de remonter chez elle. Honorat lui baisa la main et lui souhaita le bonsoir. Cette formalité conjugale accomplie, Fleur de Nice se retourna vers Vital qui se tenait à l'écart dans la pénombre : elle lui tendit également une main — celle que les lèvres d'Honorat n'avaient point touchée — et il tressaillit sous le chaud enveloppement de cette étreinte appuyée, qui semblait prendre possession de toute sa personne. « A demain ! » lui murmura-t-elle tendrement, et elle s'éloigna.

Restés seuls, les deux frères gagnèrent la terrasse sur laquelle une porte-fenêtre ouvrait de

plain-pied et s'accoudèrent à la balustrade. Audessous d'eux, le jardinet descendait en pente douce jusqu'à la grille voilée de jasmins et de chèvrefeuilles. Au delà, les platanes de l'avenue entre-croisaient leurs branches bourgeonnantes et achevaient d'isoler la villa. Du reste, à cette heure, le boulevard était quasi désert et le roulement de quelques rares voitures troublait seul le calme de la nuit. Honorat alluma une cigarette et devint de nouveau expansif.

— Mon bon Vital, s'écria-t-il, je me sens pleinement heureux!... Quand je songe qu'il y a seulement un mois, à cette même place, je me trouvais si misérable et si abandonné ; quand je me rappelle avec quel sentiment de dépression j'écoutais le bruit des fiacres roulant dans la rue, il me semble que je m'éveille d'un mauvais rêve. Tout cela est changé. Maintenant je me lève le cœur léger, je me mets au travail sans arrière-pensée et les journées me paraissent trop courtes. Je jouis vraiment de la vie. Elle s'offre à moi telle que je la souhaitais : des matinées studieuses, des après-midi passées entre ma femme redevenue aimable, et toi revenu au nid ; de bonnes causeries à nous trois, chaque soir... Je n'avais jamais ambitionné d'autre bonheur... Et ce bonheur, mon ami, c'est toi qui me l'as rendu, c'est à toi seul que je le

dois. Tu as remis l'ordre dans ma maison, rétabli la bonne intelligence dans mon foyer; tu as été mon sauveur, ma providence!... Aussi tu ne peux savoir combien mon cœur est plein de gratitude pour toi. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'être incapable de te montrer à quel point je te suis reconnaissant!... Je t'aimais quand j'étais malheureux; maintenant le bonheur ajoute une nouvelle force; une plus ardente chaleur à mon affection... Je t'aime de toute mon âme, mon grand!

Il saisit la main de Vital, puis se jeta contre sa poitrine et l'embrassa avec une effusion d'enfant.

Chacune de ses paroles émues s'enfonçait comme une épine dans le sein du frère aîné. Cette expansion de tendresse, dont le comte se sentait si peu digne, lui causait un indicible malaise. En entendant Honorat se réjouir d'un bonheur dont lui, Vital, connaissait mieux que personne l'illusoire solidité, il détournait la tête et ne répondait que par des protestations embarrassées. Une pitié profonde et une angoisse poignante l'oppressaient. Il lui tardait de mettre fin à cette torture, de se soustraire à cette gratitude débordante qui le couvrait de confusion. A son tour, il prétexta d'une soudaine fatigue, prit congé d'Honorat et regagna sa chambre.

Une fois reclus chez lui, il eut d'abord une sen-

sation de soulagement. Ainsi qu'on rejette un vêtement trop lourd, il put s'alléger de la contrainte qu'il s'imposait et mettre son âme à nu. Il n'était pas de ceux qui se leurrent eux-mêmes, et il se livra en toute sincérité à un examen de conscience. Le premier effet de cette inspection morale fut un atroce écœurement. Sa loyauté, sa délicatesse, son énergie, dont il était si fier, tout cela était à bas comme des branchages verts, jetés dans la boue du chemin et que piétinent les hommes et les bêtes. Lui, qui était accouru pour rétablir l'ordre et la respectabilité dans la maison de son frère, portait précisément le coup le plus meurtrier à l'honneur et au repos d'Honorat. Il déchirait traîtreusement ce pauvre lambeau de bonheur dont son cadet se contentait. Il jouait le pire rôle et le plus ignominieux : celui du mandataire infidèle, du médecin félon qui, sous couleur de guérir un malade, l'empoisonne chaque jour à petites doses. Comment en était-il venu inconsciemment à ce degré de noirceur et de vilenie ?...

Il scrutait sa mémoire, il remontait par la pensée à trois semaines en arrière, et retrouvait peu à peu la trace des furtifs désirs, des petites lâchetés, des timides compromissions qui l'avaient lentement acheminé dans la voie du péché. Dès la

première heure, n'avait-il pas subi trop complaisamment le charme de Violette ? Au lieu de la traiter sévèrement, ne s'était-il pas montré trop indulgent et trop familier ? Il se rappela le retour en landau dans la nuit tiède, côte à côte avec cette séduisante belle-sœur, et les sensations voluptueuses qui l'avaient alanguï tout d'abord. Cette défaillance toute charnelle n'aurait-elle pas dû le mettre en garde et lui inspirer une crainte prudente ? Mais non, trop sûr de lui-même, chatouillé dans son amour-propre, cédant à un sot attendrissement, il s'était laissé enjôler, il avait accepté le rôle dangereux de conseiller et de mentor, en s'illusionnant sur sa force de résistance. Il avait oublié le vieux proverbe espagnol : « L'homme est de l'étoffe, la femme est du feu, le diable vient et souffle. » Il avait coloré du beau nom d'amitié fraternelle la sourde attraction qui l'entraînait vers Violette. Le commerce familier de tous les jours lui avait révélé insensiblement la grâce, la communicative sensibilité, la beauté dominatrice de la femme. L'amitié était devenue de la tendresse, la tendresse s'était changée en un sentiment plus vif ; sa sollicitude pour les intérêts d'Honorat s'était trouvée reléguée au troisième plan. Cet après-midi, pendant la promenade au château, quand Violette lui avait avoué qu'elle l'aimait déjà avant d'épouser

son frère, au lieu de fermer la bouche à la jeune femme et de rompre tout net ce périlleux entretien, il s'était abandonné à d'inutiles regrets qui trahissaient sa faiblesse. Ensemble ils avaient joué avec la flamme et s'y étaient brûlé les doigts. L'amour, qu'on n'évoque pas en vain, leur était apparu et les avait jetés dans les bras l'un de l'autre.

Qu'allait-il faire maintenant ? Sa pensée se reporta indulgemment vers Violette qui, à cette heure, encore tout émue de cette triste explosion passionnée, en savourait sans doute le premier enivrement, sans éprouver ni scrupules ni remords. Il la jugeait infiniment moins fautive que lui et il l'absolvait presque. En effet, combien d'excuses ne pouvait-elle pas invoquer : — les maladresses d'Honorat, un mariage sans amour, sa jeunesse solitaire, et surtout cette virginale affection que Vital n'avait pas devinée, cette tendresse antérieure à l'époque du mariage, secrètement gardée au fond du cœur et qui légitimait aux yeux de la jeune femme la passion à laquelle elle venait de s'abandonner ! Le comte se sentait pris de pitié pour Fleur de Nice, en songeant au désenchantement et à la déception qu'il allait être obligé de lui infliger pour la seconde fois. Le seul vrai coupable, c'était lui. Avec son expérience de la vie, son habitude de tout raisonner,

il aurait dû prévoir les tentations inévitables, et prévenir l'entraînement auquel ils avaient succombé tous deux.

La faute, à la vérité, n'était encore que vénielle, mais Vital ne s'abusait pas; il ne croyait point aux amours qui s'arrêtent à mi-chemin. Les baisers déjà goûtés en appelleraient d'autres, et ils iraient ainsi tous deux jusqu'au bout de leur passion. Demain, en revoyant le corps souple, l'attirante beauté de Violette et ses yeux câlins où il lirait le désir de nouvelles caresses, il saurait mal résister à la tentation. Il se connaissait; en dépit de ses airs farouches et de sa dureté voulue, il était tendre et sensuel; il connaissait aussi sa belle-sœur et se souvenait de ce qu'elle lui avait dit auprès de la cascade : « La passion véritable n'a ni fausse honte ni prudence timorée. » Une nouvelle rencontre amènerait inévitablement l'irréremédiable chute, et c'en serait fini de l'honneur et du bonheur d'Honorat.

L'honnêteté de Vital se révoltait à la pensée de ce honteux dénouement. Ce soir, il se sentait encore assez maître de lui pour prévenir un pareil désastre. Il fallait donc prendre une résolution énergique et l'exécuter sans délai. Il avait toujours estimé qu'en semblable occurrence, il n'existait qu'un seul remède efficace : — la fuite. — Il

s'arrêta à ce parti. Son départ devant s'effectuer le plus rapidement possible, c'est-à-dire dès le lendemain matin, le temps matériel lui manquait pour s'organiser de façon à se réinstaller immédiatement à Florence ; d'ailleurs , ce brusque voyage en pays lointain aurait paru étrange et inexplicable à Honorat. Il pouvait, du moins, se réfugier momentanément à la Fouan, et, là, préparer à loisir une séparation définitive. Sans réfléchir davantage, il réunit dans une légère valise les menus objets indispensables, puis il écrivit à son frère le billet suivant :

« Mon cher cadet, j'ai oublié de te dire ce soir que j'avais reçu des nouvelles de la Fouan, et que ma présence y est nécessaire pour quelque temps. Tu sais que je fais exécuter à la maison du *paysan* des travaux de grosses réparations. L'entrepreneur réclame ma présence et je me suis décidé à partir demain pour Saint-Jean. Excuse-moi près de ta femme et fais-moi envoyer le surplus de mes bagages. J'ignore encore combien de jours durera mon absence, mais ne t'inquiète pas de moi ; je suis débrouillard et je m'arrangerai de façon à me caser là-bas le mieux possible. Au revoir, je t'embrasse.

« VITAL. »

Il se mit au lit, dormit à peine et se leva au petit jour. Dès que les domestiques furent sur pied, il s'esquiva sans bruit, remit au valet de chambre le billet destiné à son frère et gagna lestement le quai du Pont-Neuf, où stationne l'omnibus de Saint-Jean. Une heure après, il descendait vers le petit port et s'acheminait sous les oliviers, dans la direction de la Fouan.

Il retrouva le vieux domaine paternel dans l'état où il l'avait laissé l'année d'avant, et il reprit possession de sa chambre d'autrefois, aux murs blanchis à la chaux, au sommaire mobilier rustique. Lorsqu'il poussa les volets longtemps clos, pour donner un peu d'air et de soleil à la pièce humide, il vit au-dessous de lui la vieille citerne carrée à l'eau verdie, l'allée herbeuse où les citronniers alternaient avec les roses *Safrano*. Des coqs chantaient au fond des géliniers ; les pêcheurs en pleine floraison égayaient de leur poudroie-ment rose la verdure foncée des vergers. Le recueillement et la sérénité de ce coin de campagne contrastaient presque cruellement avec le désordre des idées de Vital et l'agitation de son cœur. Plus loin, par-dessus les oliviers baignés d'une pacifique lumière, les pignons de la villa des Lentisques se découpaient sur la mer bleue. L'aspect de l'ancienne demeure de Fleur de Nice

ramena sa pensée vers les hôtes du boulevard Carabacel. Jusqu'à ce moment, la hâte du départ, la violence qu'il s'était faite pour fuir aussi précipitamment, l'avaient empêché de s'inquiéter de l'effet produit sur Violette par sa brusque détermination. Mais dans cette solitude silencieuse, parmi ces arbres et ces sentiers qui lui reparlaient de la jeune femme, une évolution s'opérait en lui; il éprouvait — non pas le regret de son sacrifice — mais un retour de tendre sollicitude pour celle qu'il venait de sacrifier. A cette heure, elle était éveillée sans doute, elle procédait tranquillement à sa toilette, puis descendait avec la certitude de retrouver Vital à la table du déjeuner. La veille, en le quittant, elle lui avait murmuré, avec une si imperturbable confiance : « A demain ! » Lorsque Honorat lui communiquerait l'inattendue nouvelle, quelles seraient ses réflexions ? Comment interpréterait-elle cette mystérieuse façon de battre en retraite ? Y verrait-elle simplement un acte de bizarrerie ou le désir d'échapper par la fuite à une chute inévitable ?... Dans ce cas, il était à craindre que cette déconvenue, loin d'assagir Violette, n'irritât son esprit de révolte, et ne lui fît envisager cette soudaine fuite comme une éclatante démonstration de l'amour qu'elle avait inspiré. Et alors, rendue plus

audacieuse par ce tacite aveu de faiblesse, elle était capable, de concert avec le trop confiant Honorat, de venir relancer son beau-frère à la Fouan, et Saint-Pons frissonna à l'idée de la voir apparaître avant le soir sous les olivettes de Saint-Jean. Puis il réfléchit qu'elle était orgueilleuse; en supposant qu'elle devinât la véritable cause du départ, un sentiment de dignité et d'amour-propre la retiendrait à Nice. Elle préférerait souffrir que de s'exposer à une nouvelle marque de dédain.

Il se la représenta tout d'un coup douloureusement humiliée, désespérée peut-être, et son cœur s'émut. Il se reprocha d'avoir été trop dur, trop prompt à s'alarmer; peu s'en fallut qu'il ne se trouvât ridiculement présomptueux pour avoir pris si fort au tragique une manifestation de tendresse, un peu vive sans doute et en dehors des convenances, mais n'impliquant pas nécessairement d'intentions coupables. Il s'accusa de donner sottement une gravité dangereuse à une pure étourderie. La belle avance, si son intempestive précipitation arrivait à exaspérer Violette; si, livrée à elle-même, elle reprenait goût aux dissipations de l'hiver et se vengeait sur Honorat de l'abandon où Vital la laissait!

Ces pensées contradictoires se heurtèrent en

son cerveau pendant le frugal repas que lui prépara la femme du paysan chargé de la culture du domaine. Dès qu'il eut terminé son déjeuner, il alla ruminer ses perplexités au dehors et se promena à travers champs, à l'aventure.

Le silence profond de la campagne — c'était le jour du vendredi saint; — la douceur du ciel semé de nuages blancs floconneux, le calme de la mer unie et laiteuse, le paysage virgilien au milieu duquel il passait, assoupirent ses agitations et inclinèrent son esprit vers une molle rêverie. Il longea le mur des Lentisques, contempla à travers la grille le jardin négligé où les roses d'avril fleurissaient à l'abandon. Dans ces chemins parcourus bien des fois avec Honorat et Violette, au temps de leurs fiançailles, l'ombre charmante de Fleur de Nice errait à ses côtés. Mais ce n'était plus la jeune fille, réservée encore et énigmatique, qui s'évoquait en son souvenir, c'était la femme transformée par le mariage, la souple et séduisante créature qu'il avait la veille tenue dans ses bras. Il la revoyait tantôt revêtue de son costume théâtral de la soirée Maruverno : — bras nus, avec ses bandeaux tombants, ses yeux lumineux, sa blanche poitrine enguirlandée d'œillets; — tantôt elle lui apparaissait en sa toilette printanière du jeudi saint, le buste enfermé dans ce

pâle corsage à raies mauves, dont l'étoffe soyeuse exhalait un pénétrant parfum de verveine. Sous quelque forme qu'elle se montrât, elle lui semblait plus que jamais tentante et désirable. Il se retournait pour regarder la villa des Lentisques aux volets clos. Cette maison fermée était comme le symbole de sa propre destinée close à l'amour, et où n'entrerait plus la seule personne qui eût pu y répandre la joie et l'enchantement. Ainsi qu'un mélancolique troupeau, les regrets se pressaient autour de lui : regrets de l'occasion manquée, des tendresses non devinées à temps, de l'heure irretrouvable où Violette aurait pu lui appartenir légitimement ; — regrets aussi d'une résolution trop héroïquement prise et qui ne remédierait à rien. En songeant que M^{me} de Saint-Pons pourrait dans un accès de dépit se rejeter vers ce milieu mondain d'où il l'avait enlevée, et que, par bravade ou lassitude, elle donnerait au prince Kamenski ou à un autre cet amour dont il n'avait pas voulu, Vital était envahi par une noire tristesse et une sourde jalousie. Un revirement subit s'opérait en lui ; il souhaitait à présent que ses suppositions du matin se réalisassent et que Violette se décidât à venir le surprendre pour le ramener à Nice ce soir même. Poussé par un espoir chimérique, il redescendait précipitam-

ment vers Saint-Jean, s'avavançait jusqu'aux premières maisons du village et se demandait à chaque détour s'il n'allait pas voir surgir une voiture conduisant son frère et sa belle-sœur à la Fouan...

De temps à autre, dans un nuage de poussière, un landau apparaissait sur la route ensoleillée, et le cœur de Vital battait. L'attelage passait, emportant vers Saint-Jean une bande d'étrangers qui s'en allaient luncher à l'hôtel Victoria ou à Saint-Hospice, et le comte éprouvait un brusque désappointement.

Honteux de sa faiblesse et pour s'enlever tout prétexte à cette ridicule attente, il prit le sentier de piétons qui longe la mer dans la direction de Beaulieu. Là, il ne pouvait plus voir la route de Nice et se forger de stériles illusions. Il chemina plus calme, essayant de ne plus penser, de s'hypnotiser au bruit berceur des vagues qui déferlaient contre les rochers. Comme il passait sous les terrasses de la villa Olympia, il entendit derrière lui une porte s'ouvrir et, se retournant, il se trouva face à face avec M^{me} Maruverno qui descendait les marches avec précipitation.

Du premier coup d'œil, Vital remarqua l'altération de la figure ordinairement aimable et souriante de la bonne dame. Son teint avait pâli, ses yeux étaient humides et ses lèvres tremblaient.

— Ah ! c'est vous, Saint-Pons, murmura-t-elle d'une voix étranglée, vous allez aussi là-bas ? Mais, dites-moi, quel malheur !

Le comte la regarda d'un air étonné et inquiet :

— Pardon, chère madame, vous paraissez très émue... Que se passe-t-il ?

— Quoi ! vous ne savez pas?... Le pauvre La Frénière est mort.

— Richard ! s'écria Vital, en pâlisant à son tour.

— Oui, mort subitement, il y a une heure... On vient de m'apprendre l'affreuse nouvelle... Précisément Baptistin était sorti avec la voiture. J'ai coiffé le premier chapeau qui m'est tombé sous la main et je cours à la Roseraie, près de ces malheureuses femmes qui perdent la tête.

— Je vous accompagne, dit Vital consterné.

Il lui offrit le bras et ils s'éloignèrent rapidement vers Beaulieu. En chemin, M^{me} Maruverno raconta ce qu'elle savait :

— Richard La Frénière était à la Roseraie depuis quelques jours ; hier il avait conduit Nancy et Marie-Thérèse au théâtre de Monte-Carlo et ils avaient soupé gaiement. Il se disposait à repartir aujourd'hui pour Paris, après déjeuner... Au moment où il soulevait sa valise pour la donner au domestique, il s'est affaissé en se plaignant d'une

douleur aiguë à la poitrine, et cinq minutes plus tard, c'était fini... N'est-ce pas horrible ?

— Une rupture d'anévrisme ?...

— C'est l'avis du médecin qui est arrivé après la mort... La Frénière souffrait fréquemment de désordres dans la région du cœur, et puis, bien qu'il n'en laissât rien voir, il avait des ennuis d'argent, ses affaires étaient embrouillées; les inquiétudes morales ont sans doute influé sur le progrès de la maladie.

— Pauvre Dick ! soupira Saint-Pons.

— Oui, reprit M^{me} Maruverno, mais c'est encore lui que je plains le moins... Je prévois une succession très obérée... Il y a de grosses dettes et on sera probablement obligé de vendre la Rose-raie pour désintéresser les créanciers... Que vont devenir, au milieu de ces tracas, trois malheureuses femmes qui sont loin de s'attendre à un pareil désastre ?

— Heureusement, elles ont quelques amis dévoués autour d'elles.

— Hélas ! dit la bonne dame en secouant la tête, vous savez comme moi ce que deviennent les amis dévoués, quand le malheur entre dans une maison... En ce pays-ci surtout, les amitiés sont bien superficielles ! On se répand en condoléances plus ou moins sincères, puis on se fatigue vite des

larmes et chacun retourne à ses affaires ou à ses plaisirs... En ce qui nous concerne, M. Maruverno et moi, nous ferons le possible pour adoucir la transition, mais la ruine n'en sera pas moins inévitable...

A la pensée de ces trois femmes, hier encore entourées de toutes les apparences d'une vie de luxe et réduites avant peu à manquer du nécessaire, ils devinrent soudain tristement taciturnes et le trajet s'acheva silencieusement.

Dans les jardins de la Roseraie, nul ne se serait douté du coup qui venait de frapper les hôtes de la villa. Les rosiers baignés de soleil étalaient glorieusement la profusion de leurs fleurs. Sous la véranda, de menus objets épars sur les tables et les chaises : livres entr'ouverts, cahiers de musique, raquettes de tennis, parlaient d'une matinée dépensée en amusements tapageurs et en douces flâneries. Mais, dès qu'on pénétrait dans l'intérieur de la maison, on se sentait déjà dans une atmosphère de deuil. Une funèbre odeur phéniquée imprégnait l'air. Les domestiques affairés allaient et venaient, assourdissant leurs pas et exagérant leurs mines consternées. Vital, après s'être fait annoncer, suivit M^{me} Maruverno dans la pièce où M^{me} La Frénière se tenait en compagnie de Nancy. On avait envoyé en toute hâte

un exprès à la baronne Spieler, mais, prise par une partie de plaisir, elle ne s'était pas trouvée à la maison. Assise sur une chaise, les bras croisés, Nancy ouvrait tout grands ses yeux d'enfant, où on lisait plus de stupeur encore que de désolation. La veuve, prostrée sur une chaise longue, secouait sa tête dans ses mains et paraissait affolée. Elle se leva à demi pour recevoir M^{me} Maruverno; puis apercevant Vital, qui avait été le meilleur ami du défunt, elle jeta un cri plaintif et retomba en proie à une crise de nerfs. Saint-Pons se retira discrètement, laissant la gémissante M^{me} La Frénière aux soins des femmes empressées autour d'elle, et gagna la chambre mortuaire.

Malgré les volets clos, un filet de soleil filtrait dans la pièce et y répandait une lumière diffuse. Sur le lit, Richard La Frénière gisait, un crucifix entre les mains. Son pâle et sympathique visage aux paupières baissées avait la sérénité que la mort met sur les traits de ceux qu'elle a touchés, comme un symbole du suprême repos dont ils vont enfin jouir. A demi couchée en travers du lit, Marie-Thérèse, secouée par de gros sanglots, posait sa bouche sur les mains de son père et semblait s'accrocher à lui pour le retenir encore en ce monde. Le bruit des pas du visiteur

la fit tressaillir, et elle se retourna farouchement, comme si elle eût craint qu'on ne l'arrachât à sa filiale étreinte. A travers ses larmes elle reconnut Saint-Pons et se jeta dans ses bras :

— Ah! monsieur Vital, murmura-t-elle en posant sa tête sur l'épaule du comte, vous êtes bon d'être venu!

— Chère Thérésinette!

Il l'embrassa tout ému et reprit :

— Que je vous plains!... Il vous aimait tant!

— Et moi aussi, je l'adorais! sanglota-t-elle, désespérée... Et dire qu'hier encore il était si gai à Monte-Carlo... En revenant, j'étais si heureuse de m'appuyer à son bras... Et maintenant plus rien!... Ah! si seulement il avait été longtemps malade, si j'avais pu en le soignant m'habituer peu à peu à l'idée qu'il s'en irait un jour... Mais non, tout d'un coup, foudroyé!... Ah! c'est trop dur, monsieur Vital; je ne peux pas y croire, je ne peux pas!...

Elle s'était rejetée en travers du corps; elle lui baisait la main, elle l'appelait doucement : « Papa! papa! » et semblait avoir oublié la présence du comte.

Celui-ci, respectant cette douleur si sincère, si poignante, se tenait un peu en arrière et contemplait le visage calme et marmoréen de son ami

mort. Des souvenirs de jeunesse et de bonne camaraderie lui revenaient par bouffées. Ce brave Dick avait été souvent son compagnon de voyage. Vital se rappelait son insouciance belle humeur, son ardeur pour le plaisir, ses éclats de gaieté, ses emballements à la vue d'une jolie femme. Et voilà que toute cette joie de vivre s'était évaporée. De cette personnalité passionnée et remuante, prompt à l'enthousiasme et rebelle au désenchantement, il ne restait plus qu'un rigide cadavre. Vital, avec une stupeur anxieuse, regardait ces yeux clos où le désir avait allumé tant de fois de pétillantes lueurs, ces lèvres pâlies où tant de lèvres féminines s'étaient posées, ces bras rigides qui avaient tendrement enlacé la taille souple de tant de maîtresses et qui maintenant étreignaient machinalement le bois d'un crucifix. Le pauvre Dick, plus que tout autre, les avait connues, ces passions qui bouleversent ou enchantent la vie. Tout en ayant de rapides et sincères retours d'affection pour sa femme et ses filles, il n'a jamais su résister à la tentation d'une galante aventure, à la curiosité d'une nouvelle sensation amoureuse. Et il avait suffi d'une goutte de sang extravasée pour arrêter les mouvements de ce cœur toujours prêt à s'enflammer, pour faire de ce corps plein de vitalité une dépouille inerte.

Devant ce définitif apaisement et cette totale transformation opérée brutalement par la mort, Saint-Pons sentait sa propre fièvre tomber. La vanité des passions et des jouissances humaines lui apparaissait soudain comme une outre dégonflée; il prenait en pitié ses agitations et ses faiblesses de la matinée. Une grave leçon semblait se dégager de l'impassible sérénité de son ami trépassé. A mesure qu'il s'absorbait dans la contemplation de ce corps si vite refroidi, il avait plus vivement conscience de l'inanité de cette passion de l'amour dont nous faisons la grande affaire de notre vie, et une force mystérieuse l'inclinait aux renoncements austères, aux résolutions tenaces.

DERNIÈRE PARTIE

I

Bien que Richard La Frénière fût mort le vendredi, les obsèques, à cause de la fête de Pâques, ne purent avoir lieu que le lundi suivant. Ce jour-là, vers dix heures du matin, des files d'équipages stationnèrent au long du mur de la Roseraie. Les nombreuses relations du défunt et du baron Spieler affluaient dans les jardins de la villa. On était venu en foule de Nice, de Villefranche et de Monte-Carlo. On soupçonnait déjà que le brusque décès de Richard allait réduire les dames La Frénière à une situation voisine de la pauvreté; néanmoins elles faisaient encore partie du « monde *select* », et les mêmes gens qui se préparaient *in petto* à les tenir à distance, dès que la ruine serait connue, croyaient de bon ton d'assister à une cérémonie classée parmi les enterrements à sensation, où la crème de la colonie étrangère se trouverait réunie

et dont les journaux parleraient. Toute cette société, amoureuse du trompe-l'œil et sacrifiant aux apparences, se donnait rendez-vous à la Roseraie, comme elle allait aux courses, à l'Opéra, aux beaux mariages, partout où l'on avait chance d'être vu et de lire son nom le lendemain dans les feuilles mondaines du littoral.

Les groupes disséminés dans les jardins pleins de roses regardaient, en attendant la levée du corps, le défilé des notabilités masculines ou féminines qui se dirigeaient vers la maison. On reconnaissait et on se montrait au passage lady Snowdrop, mince et rigide avec ses yeux peints, sa figure de Pierrot enfariné, sa taille plate engainée dans une robe de satin noir constellé de jais ; — la petite Soliès-Aubagne, fraîche, potelée, la prunelle humide, sautillant au bras du peintre Marius Legrand ; — M^{me} de Girelle, fringante, sémillante, heureuse d'avoir reconquis le prince Kamenski et s'oubliant avec lui en une sentimentale causerie ; — M^{me} Castellarréinstallée depuis la veille aux Lentisques, toujours jeune et toujours veuve, saluant à droite et à gauche en secouant comme un hochet sa tête blonde frisée ; — le prince Nirasco, vieux, cassé, traînant le pied, appuyé au bras de son secrétaire, mais dont l'œil sous de lourdes paupières s'allumait encore à l'aspect d'une jolie femme ; —

Faubert, avec sa figure chafouine, son regard aigu, s'amusant en philosophe de cette comédie mondaine qui se jouait à deux pas du cercueil jonché de fleurs et bordé de cierges clignotants ; — le capitaine Lejard, en uniforme de parade, accouru exprès d'Antibes où il était maintenant en garnison... « En somme, chuchotait-on derrière lui, il doit bien ça à la baronne Spieler... »

Après s'être dévotement signées devant le cercueil, dans le vestibule transformé en chapelle ardente, les dames franchissaient avec recueillement le seuil du salon où les trois filles du défunt recevaient leurs amis. La plupart embrassaient avec une effusion exagérée Eva Spieler, puis se bornaient à secouer la main de Nancy et de Marie-Thérèse. Quelques-unes des plus intimes se glissaient par une porte de communication jusqu'à la pièce où M^{me} La Frénière, très souffrante, s'était retirée en compagnie de M^{me} Maruverno. Elles lui prodiguaient de stériles consolations et rentraient à pas de velours dans le salon, où elles contaient à leurs voisines l'état navrant dans lequel elles avaient trouvé « la pauvre femme ». A chaque instant, de nouvelles arrivantes faisaient leur apparition. Sous ses crêpes Eva Spieler jetait vers elles un coup d'œil rapide et se levait languissamment pour les accueillir. En dépit de ses larmes — discrètes

du reste — on sentait qu'elle était surtout préoccupée de rester séduisante jusque dans les manifestations de son chagrin, et qu'elle constatait avec satisfaction l'empressement de ses relations les plus marquantes et les mieux cotées. Elle avait soigné sa toilette de deuil ; sûre que le liséré blanc accompagnant sa capote de crêpe lui seyait à merveille, elle gardait en ses attitudes endolories une grâce aisée, une mélancolique coquetterie, trahissant un invétéré besoin de plaire.

Nancy était plus sincère et plus naturelle ; elle paraissait absolument atterrée par la mort de son père ; pourtant on devinait dans son morne accablement moins le regret du défunt que l'effroi de manquer désormais du confort et du bien-être indispensables à son existence. Marie-Thérèse pleurerait seule sincèrement et du fond du cœur ce père qu'elle avait tant aimé. Affaissée au coin du canapé qu'elle occupait avec Nancy, elle cachait sa tête dans ses mains ; secouée par de silencieux sanglots, elle restait indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Sa peine était profonde et elle s'y absorbait. Personne d'ailleurs ne songeait à la troubler. Les deux sœurs accaparaient les apitoiements des mondaines qui emplissaient le salon de leurs toilettes trop élégantes, et au milieu de ces étrangères la sœur cadette demeurait négligée ou ignorée.

Cette lugubre station dans le salon encombré et enténébré commençait à sembler lourde aux assistantes, quand le maître des cérémonies vint annoncer que le convoi allait partir pour l'église.

Le cortège se forma dans le jardin, sous les tonnelles où la brise de mer semait des pétales de roses parmi les têtes nues et les vêtements noirs. Quand on atteignit la grille, le char empanaché et jonché de couronnes se balançait déjà sur la route poudreuse, entre deux files de pénitents de la confrérie du Saint-Sépulcre. En qualité d'anciens amis du défunt, Vital de Saint-Pons et M. Maruverno conduisaient le deuil aux côtés du baron Spieler, seul représentant mâle de la famille. Ce dernier, cravaté de blanc et fort solennel en son habit noir constellé de décorations étrangères, offrait au regard des curieux la physionomie convenablement contristée et la dignité d'attitude exigées par les circonstances. En dépit du soleil qui caressait son crâne chauve, il demeurerait tête nue ; ses paupières plissées voilaient ses yeux naturellement éteints ; ses longs favoris blonds donnaient je ne sais quoi d'éploré à sa figure flegmatique. Tout en cheminant d'un pas de cérémonie à la tête du convoi, le baron méditait sur l'ennui de cette mort inattendue et sur les éventualités, menaçantes pour sa bourse, qui se produiraient sans doute par suite de la dis-

parition du chef de la famille La Frénière. Au cas très probable où la succession serait obérée, il ne pourrait, sans blesser les convenances et nuire à sa propre respectabilité, laisser dans le besoin sa belle-mère et ses belles-sœurs. Cette prise en charge de trois femmes, habituées au luxe et au bien-être, contribuait sensiblement à allonger ses traits et à les empreindre de la gravité soucieuse, que les passants interprétaient comme l'expression d'un chagrin concentré. — M. Maruverno pensait aux prochaines élections sénatoriales et au retentissement du discours qu'il prononcerait tout à l'heure sur le cercueil du défunt. Vital seul songeait à son ami mort et ressentait au fond de son cœur une réelle tristesse.

La petite église de Beaulieu se trouva trop étroite pour recevoir la foule des assistants. Beaucoup restèrent dehors et en profitèrent, les uns pour s'esquiver, les autres pour aller attendre la fin du service, sous la véranda de la Réserve, dont la grille s'ouvrait juste en face. — Tandis que l'orgue accompagnait de ses modulations sanglotantes le transport du cercueil dans le transept, Vital prenait place sur les sièges réservés à la famille. Au moment où il se levait pour saluer le catafalque étoilé de cierges, d'où s'exhalait un par-

fum de fleurs mourantes mêlé à l'odeur de la cire fondue, il aperçut, non sans un tressaillement d'inquiétude, son frère et sa belle-sœur au fond de la nef. Ils étaient arrivés en retard et se frayaient avec peine un chemin à travers la cohue.

Saint-Pons avait bien supposé que Violette ne pourrait guère se dispenser de paraître aux obsèques de Richard La Frénière, mais il s'était dit que, grâce à la foule, il trouverait moyen d'éviter toute rencontre. Maintenant la possibilité de se dérober lui semblait moins évidente. Honorat et sa femme étaient parvenus à s'avancer jusqu'au transept, où ils se tenaient debout, non loin de Vital. Les yeux du comte étaient invinciblement attirés vers le pilier auquel s'adossait Fleur de Nice. Elle feuilletait distraitement son paroissien et, à travers le flamboiement fumeux des cierges, Vital distinguait ce séduisant visage, dont la toilette de deuil faisait plus vivement ressortir la blancheur. A un certain moment leurs regards se rencontrèrent et la lente caresse des yeux gris de la jeune femme sembla signifier à Saint-Pons qu'elle n'était venue à Beaulieu que pour le voir. De nouveau une angoisse l'oppressa à l'idée d'un entretien devenu inévitable.

Il ne se trompait pas et Violette comptait bien que le service funèbre du pauvre Richard lui offri-

rait une occasion de retrouver le fugitif et de lui demander raison de son brusque départ. Cette fuite lui avait causé un désappointement, mais ne l'avait ni surprise ni trop irritée. Elle connaissait assez Vital pour ne point s'étonner des combats qui se livreraient dans son âme. Elle le savait trop scrupuleux et trop loyal, pour ne pas prévoir l'énergie avec laquelle il résisterait à l'attraction qu'elle exerçait. Au contraire, elle l'estimait davantage pour la droiture et la délicatesse qu'il montrait en s'éloignant, et elle ne l'en aimait qu'avec plus de passion. Dans cette résolution subitement prise, elle voyait la preuve de l'influence qu'elle exerçait sur lui. S'il la fuyait, c'était donc qu'il l'aimait et craignait de succomber. A cette pensée, elle éprouvait une joie qui illuminait tout autour d'elle et l'empêchait d'envisager les choses sous leur véritable aspect. D'ailleurs, déjà pénétrée de la morale plus qu'indulgente du milieu très libre où elle avait vécu tout l'hiver, et ne sentant pour Honorat qu'une ironique commisération, elle n'était arrêtée ni par les mêmes scrupules ni par les mêmes remords que Vital. A ses yeux, l'élan qui l'avait jetée dans les bras de son beau-frère et avait uni leurs lèvres n'était que la manifestation d'une affection très tendre, sans arrière-pensée coupable. Elle vivait dans l'atmosphère

délicieuse de l'amour qui commence. Elle en était restée à cette première heure où tout est limpide et virginal ainsi qu'un lever d'aube, où les émotions de la chair sont inconscientes et comme clarifiées par les pures émotions de l'âme. Elle ne se demandait pas s'il en serait toujours de même, si d'orageux désirs plus impétueux ne troubleraient pas cet idéal courant de tendresse. Elle aimait, elle était heureuse d'aimer et ne voulait rien approfondir. En ce moment, tandis que les prières de l'absoute montaient avec l'encens autour du cercueil, la joie de vivre chantait en elle et ses yeux cherchaient ceux de Vital, pour lui envoyer comme un écho de ce cantique intérieur...

Le prêtre avait psalmodié le dernier *Requiescat in pace*; la foule reflua vers le porche et le cortège, se reformant avec moins d'ordre, gravit le chemin du cimetière entre des talus où montaient de grands géraniums rouges. Les roues du char grinçaient sur la chaussée fraîchement empierrée. Cahoté par les ornières, le corbillard oscillait avec sa charge de fleurs. On avançait lentement sur le versant exposé en plein midi et les hommes épongeaient leur front moite. Enfin on arriva. La voiture de deuil des La Frénière avait pris les devants; quand le cortège atteignit la place où la fosse s'ouvrait, le groupe des trois sœurs se détachait

en noir sur les tombes de marbre blanc. Marie-Thérèse, à la vue du cercueil qu'on déposait le long du trou béant, se trouva mal et on dut l'emmener, tandis que M. Maruverno, tête découverte, agitant des feuillets dans sa main dégantée, commençait d'une voix sonore le discours qu'il avait laborieusement préparé et qu'il comptait bien voir reproduit dans les journaux du lendemain. Le flux de son éloquence semblait intarissable aux auditeurs dont le soleil ardaît le dos et la nuque. Ils accueillirent d'un murmure d'approbation autant que de soulagement la pathétique périclase, puis les groupes se désagrégèrent. Beaucoup des assistants, regagnant en hâte leur voiture, allèrent achever leur journée à Monte-Carlo et, avec les nuages de poussière soulevés par le trot des chevaux, le souvenir du mort s'envola de leurs cervelles légères.

Vital resta seul bientôt avec la famille, près de la fosse où des pelletées de terre rouge recouvraient hâtivement le cercueil de Richard La Frénière. Tout était fini. Il salua le baron Spieler, serra la main d'Eva et de Nancy et se décida à s'éloigner.

Comme il franchissait la grille, il aperçut Honorat et Violette qui le guettaient, debout près de leur landau. Il avait un peu compté que les deux

époux, ne le voyant pas venir, auraient déjà repris le chemin de Nice. Maintenant il ne pouvait plus les éviter; il s'avança d'un pas ferme et fit bravement face à l'ennemi.

— Eh bien, fuyard, commença Honorat en lui serrant la main, c'est ainsi que tu nous abandonnes?

Violette s'était approchée à son tour et tendait la main à son beau-frère.

— Comment! dit Vital en s'efforçant de prendre un ton dégagé, vous n'êtes pas encore partis?... C'est bien aimable à vous de m'avoir attendu en plein soleil.

— Nous tenions, répondit Fleur de Nice avec un accent ironique, à avoir de vos nouvelles... La montagne ne venant pas à nous, nous sommes allés à la montagne.

— Enfin, reprit Honorat, ces fameux travaux avancent-ils?... Nous reviendras-tu bientôt?

— Je ne sais, répliqua-t-il évasivement, les charpentiers ont attaqué la toiture, et ils en prendraient trop à leur aise, si je n'étais pas là.

— Mais, objecta Violette d'un air incrédule, vos charpentiers ne travaillent pas la nuit, je suppose?... Ne pourriez-vous pas revenir souper et coucher à Nice?

— Non, déclara-t-il très ferme, n'insistez pas... Elle le regarda, un peu interdite par l'énergie

de cette réponse négative, puis repartit sarcastiquement :

— En ce cas, c'est nous qui irons vous voir.

— Oui, ajouta Honorat, nous te réservons une surprise...

— Quelle plaisanterie ! protesta Vital inquiet, tu sais bien que la Fouan n'est pas logeable pour un jeune ménage... Vous n'avez pas, je pense, l'intention de vous y installer !

— A la Fouan, non ! riposta Violette en coulant vers lui une œillade malicieuse, mais tout près, aux Lentisques... Comme vous nous avez assez vilainement abandonnés, vous n'êtes plus au courant des nouvelles... Apprenez donc que ma mère est de retour et que nous avons fait la paix ; nous lui avons promis de passer les vacances de Pâques aux Lentisques où elle a repris ses quartiers de printemps.

Le visage de Vital s'était rembruni.

— On dirait que cela vous contrarie ! poursuivit-elle d'un ton où perçait un reproche et aussi une vague menace... Ne persistez donc pas dans votre farouche humeur, ou bien nous croirons que vous nous cachez quelque terrible secret... En tout cas, nous serons vos voisins d'ici à peu de jours et notre première visite sera pour vous... A bientôt !

Elle était montée dans la voiture sans se retourner vers lui. Honorat embrassa son frère en répétant docilement : — Oui, à bientôt ! — puis il s'assit près de sa femme et le landau partit.

Il avait déjà disparu derrière la courbe de la rampe ; on entendait le trot des chevaux résonner de plus en plus sourdement sur la grand'route, et Vital demeurerait immobile près des géraniums baignés de soleil. Il s'attristait et s'irritait de l'inefficacité de ses efforts pour élever une barrière entre lui et M^{me} de Saint-Pons. Contre son attente, Violette ne paraissait pas avoir compris les sérieux motifs de sa conduite, ou bien, si elle les avait devinés, elle n'en tenait aucun compte. Elle ne voulait pas voir le danger, elle n'appréciait pas les sentiments de loyauté et d'honneur qui contraignaient son beau-frère à jouer le sot rôle de Joseph. Qu'allait-il arriver si elle s'installait aux Lentisques et si Honorat, qui ne savait rien voir ni rien soupçonner, s'obstinait dans son aveuglement ?... La situation devenait plus que jamais périlleuse. Vital, mis au pied du mur, se demandait avec angoisse quel parti prendre entre cette jeune femme passionnée, capable de se laisser emporter aux plus grandes imprudences, et ce mari enfoncé dans une trompeuse sécurité !... Ouvrir les yeux à Honorat ?... Cela n'était ni géné-

reux ni sage, et d'ailleurs le remède serait pire que le mal. Attendre l'occasion d'un tête-à-tête avec M^{me} de Saint-Pons et essayer de lui faire entendre raison?... La réussite paraissait fort douteuse. Outre qu'en pareille circonstance, le rôle de raisonneur est parfaitement ridicule, Vital ne s'abusait pas sur sa propre force. Il était homme et près de cette créature très désirable, vers laquelle il se sentait secrètement attiré, il craignait de manquer de l'énergie et du sang-froid nécessaires. Il suffisait d'un hasard, d'un mouvement de sensibilité, pour qu'il laissât deviner sa faiblesse et, en ce cas, la chute serait d'autant plus prompte que la résistance aurait d'abord été plus opiniâtre. — Le seul remède vraiment souverain était la fuite. Il fallait partir silencieusement, mettre des centaines de lieues entre lui et la femme de son frère. Mais, là encore, il se trouvait empêché. La mort de Richard La Frénière rendait cet expédient momentanément impraticable. Dans un testament rédigé un an auparavant, le défunt avait désigné le comte de Saint-Pons comme exécuteur de ses dernières volontés, en le suppliant d'assister de son amitié sa veuve et ses filles. Vital ne pouvait, sans être taxé d'égoïsme et d'indifférence, trahir la confiance d'un ami et se dérober à un devoir d'autant plus impérieux que l'avenir de M^{me} La

Frénière et de Marie-Thérèse surtout semblait gravement compromis.

Tout en roulant ces difficultés dans son cerveau endolori, le comte regagnait à pied le village de Saint-Jean. Il suivait lentement, tristement, le sentier des douaniers, au bord de la mer doucement murmurante. Ses regards erraient sur la nappe bleue de la Méditerranée, sur la chaîne colorée des montagnes de la côte, sur la mouvante verdure des olivettes ensoleillées, comme pour leur demander un avis ou une inspiration. Mais, dans le désarroi de notre propre nature, le monde extérieur reste cruellement impassible. La mer poursuivait sa chanson d'indifférence, les montagnes poudroyaient radieusement au soleil, les oliviers remuant insoucieusement leurs branches semblaient dire à Vital : « Nous n'y pouvons rien ! » et la lumineuse paix des choses ne faisait qu'exaspérer l'angoisse de son âme tourmentée.

II

Dans le salon de la Roseraie M^{me} La Frénière, ses filles et ses amis, se trouvaient réunis en une sorte de conseil de famille. Pour la première fois, depuis huit jours, la veuve quittait sa chambre. Elle se tenait sur un long canapé, entre la baronne Spieler et Marie-Thérèse. La grande Nancy s'était assise un peu à l'écart et paraissait plongée en une méditation laborieuse. En face, devant une table où s'empilaient des paperasses, M. Maruverno consultait une feuille couverte de chiffres et conversait à voix basse avec Vital de Saint-Pons. Le baron Spieler s'était fait excuser, mais la bonne M^{me} Maruverno avait accompagné son mari et s'était placée près de Marie-Thérèse, dont elle gardait affectueusement l'une des mains dans les siennes. Par les fenêtres ouvertes, le jardin envoyait dans la pièce, assombrie par les toilettes de deuil, ses odeurs de printemps et ses gazouillements de fauvettes. Baptistin Maruverno, après

avoir toussé pour s'éclaircir la voix, assujettit son pince-nez et commença de parler :

— Mesdames, nous avons, M. le comte de Saint-Pons et moi, passé la semaine à établir le bilan de la succession de notre pauvre ami Richard. A notre grand regret, nous nous trouvons en face d'une situation mauvaise et nous croyons devoir vous la faire connaître dès aujourd'hui... L'actif se compose uniquement de la villa de la Roseraie et du mobilier qui la garnit; je ne mentionne que pour mémoire l'usine de Paris, dont le défunt était simplement locataire et dont le matériel appartient aux bailleurs de fonds. La villa, y compris les dépendances et le mobilier, peut valoir environ trois cent mille francs et, de fait, nous avons déjà un amateur qui consentirait à la prendre pour cette somme... Mais la propriété est grevée d'hypothèques jusqu'à concurrence de deux cent mille francs, et les dettes chirographaires, mémoires de fournisseurs, frais de justice, etc., s'élèveront à tout près de quatre-vingt mille... Si vous vous décidez à vendre et nous vous le conseillons, il restera à la succession une somme de vingt mille francs tout au plus... Permettez-moi d'engager les héritières à abandonner amiablement à leur mère ce reliquat qui lui sera, du reste, insuffisant pour vivre... Et, à ce propos,

nous regrettons l'absence du baron Spieler, qui, seul, aurait pu nous éclairer efficacement sur les mesures à prendre pour assurer l'avenir, en ce qui concerne M^{me} La Frénière et ses deux filles cadettes...

Cette allusion à son mari réveilla l'attention d'Eva Spieler, qui jusque-là avait fort distraitement écouté le discours de M. Maruverno. Elle redressa sa mignarde tête, coiffée d'une petite capote noire dont les longs crêpes avaient déjà été ajustés de façon à retomber élégamment en arrière.

— Quant à ma part dans ces vingt mille francs, dit-elle, je l'abandonne volontiers... Je désirerais de grand cœur faire davantage, mais je ne suis malheureusement pas libre d'agir à mon gré. Je crois néanmoins pouvoir affirmer que le baron n'hésitera pas à offrir à ma mère un appartement dans notre villa de Montboron...

M^{me} La Frénière tourna vers sa fille aînée son visage aux paupières encore gonflées de larmes et répondit d'une voix faible :

— Je vous remercie, ma chère, mais j'ai déjà pris d'autres dispositions. Dès le lendemain de notre affreux malheur, j'ai télégraphié à ma sœur qui habite New-York. Sa réponse ne s'est pas fait attendre. Par télégramme elle m'invite à venir

m'installer chez elle avec mes filles. C'est ce que je compte faire dès que je pourrai quitter Beaulieu. Ma sœur est riche, elle m'aime beaucoup et, grâce à elle, Nancy et Marie-Thérèse trouveront là-bas à se marier avantageusement...

Pendant toute cette conversation, Marie-Thérèse tenait ses yeux obstinément fixés sur les verdure du jardin. On ne pouvait voir son visage, mais on devinait, au frémissement de ses épaules, qu'elle pleurait silencieusement. Quant à Nancy, dès que sa mère eut cessé de parler, elle se leva tout d'une pièce :

— Maman, déclara-t-elle d'un ton très ferme, Marie-Thérèse vous accompagnera seule ; moi je suis décidée à ne pas m'expatrier... Hier, le prince Nirasco m'a demandé un entretien et m'a adressé une proposition de mariage, que j'ai acceptée... Nous sommes engagés, le prince et moi, et nous nous marierons dès que vous m'aurez donné votre consentement... Je pense que vous ne me le refuserez pas ?

Au nom du vieux prince Nirasco, M^{me} Maruverno n'avait pu réprimer un geste de désapprobation. Elle regardait avec effroi cette grande et fraîche jeune fille de vingt-deux ans, qui parlait comme d'une chose toute simple d'épouser un septuagénaire.

— Y pensez-vous, Nancy ? s'écria la veuve, visiblement choquée, le prince Nirasco a cinquante ans de plus que vous !

— Il me plaît tel qu'il est, répliqua nettement Nancy ; il m'offre une situation honorable et je préfère l'épouser à vivre en parente pauvre chez une tante inconnue, qui me déplaîra et à laquelle j'aurai beaucoup de chances de déplaire également.

M^{me} La Frénière haussait les épaules et Vital regardait M. Maruverno avec un hochement de tête peu approbateur.

— Nancy a raison, dit Eva Spieler en étouffant un bâillement, je l'approuve de prendre un mari, si mûr qu'il soit, plutôt que de se mettre sous la férule de parents étrangers... Maman ne s'opposera pas, j'en suis certaine, à un mariage qui assure l'indépendance de sa fille et qui la débarrasse elle-même d'une grosse responsabilité.

— Oh ! pour sûr, protesta la veuve qui détestait les discussions ; je n'ai pas l'intention de contrarier Nancy... Elle est libre et en âge de savoir ce qui lui convient le mieux.

— A la bonne heure ! ajouta ironiquement M. Maruverno en insérant son pince-nez dans la poche de son gilet ; et maintenant, les choses étant arrangées à la satisfaction générale, je crois que nous pouvons lever la séance...

Il salua, prit congé et sortit avec M^{me} Maruverno que M^{me} La Frénière accompagna jusqu'à sa voiture. Eva Spieler et Nancy en profitèrent pour se retirer ensemble. La baronne monta dans la chambre de sa sœur afin de l'interroger sur ce brusque mariage qui piquait très fort sa curiosité.

Resté seul avec Marie-Thérèse, Vital lui serra amicalement les mains :

— Et vous, dit-il, ma pauvre Thérésinette, que deviendrez-vous au milieu de tout cela?... Je vois qu'on a consulté tout le monde excepté vous.

En même temps il examinait avec un affectueux intérêt la jeune fille et il s'émerveillait de la rapide transformation qui s'était opérée en elle depuis un an. Elle avait perdu la gracilité frêle du *back-fisch*. Sa taille avait grandi, son buste s'était développé. Ses abondants cheveux bruns noués en un lourd chignon donnaient à sa figure plus pleine une expression moins juvénile. Une lueur très tendre, mais plus sérieuse, baignait ses grands yeux marron. L'adolescente avait disparu pour faire place à une svelte jeune fille, tout à fait formée et charmante dans le sévère ajustement de sa robe de deuil.

Elle essuya ses yeux pleins de larmes, puis levant vers le comte un regard confiant :

— Monsieur Vital, murmura-t-elle, je désirerais causer un moment avec vous... voulez-vous que nous fassions un tour de jardin ?

Il s'inclina en signe d'acquiescement et lui offrit le bras. Quand ils furent dehors, sous la tonnelle qui se prolongeait jusqu'au bord de la mer, Marie-Thérèse s'arrêta :

— Monsieur de Saint-Pons, commença-t-elle, du vivant de mon père, vous avez été très bon pour moi, et maintenant qu'il est parti... pour toujours, vous êtes le seul ami qui me restiez. Il vous aimait beaucoup et vous l'aimiez également. Il me semble que c'est un peu de lui que je retrouve en vous et c'est ce qui m'encourage à vous demander un conseil... Je me sens si désorientée, si inexpérimentée, si seule !... J'ai tant besoin d'être guidée et je le suis si peu !

La voix mouillée de la jeune fille montait comme une prière sous les palmiers de la terrasse et ses beaux yeux sincères se tournaient vers Vital avec une expression de confiance qui le toucha.

— Ma chère enfant, répondit-il, vous avez raison de compter sur moi et je vous suis tout dévoué. — Dites-moi ce qui vous trouble et j'essaierai de vous conseiller comme l'aurait fait mon pauvre Richard... Est-ce la perspective de ce départ pour l'Amérique qui vous effraie ?

— Oui..., avoua-t-elle, je ne voudrais pas quitter Beaulieu où je suis née et que j'aime par-dessus tout.

Ses yeux humides enveloppèrent d'un regard ami le ciel, la mer diamantée, les montagnes fuyantes, et elle continua avec un sanglot dans la gorge.

— C'est ici que j'ai vécu avec mon père, c'est ici qu'il est mort... Je n'aurai jamais la force de quitter ce coin de terre où il repose et où j'ai passé de si bonnes heures à ses côtés... Si je m'expatriais, je serais comme une pauvre plante arrachée qui ne peut plus reprendre racine nulle part.

— Mais votre mère me paraît décidée à partir... Auriez-vous l'intention de vous séparer d'elle ?

Elle demeura un instant silencieuse et comme hésitante, puis elle repartit :

— Monsieur Vital, je vais vous parler à cœur ouvert... Certes, j'ai une vive affection pour maman, mais je sais que je ne lui suis pas indispensable. Là-bas, elle retrouvera des habitudes d'enfance, des amis, une sœur... Elle s'accoutumera vite à se passer de moi. Je ne lui manquerai pas et tout me manquera, à moi, si je vais vivre parmi des étrangers... Non, je n'ai pas le courage de m'en aller ainsi vers l'inconnu !

— Pourtant, vous ne pouvez vivre seule, Thé-

résinette ; il est vrai que vous auriez vos sœurs... Mais, croyez-moi, en supposant qu'elles consentent à vous chaperonner, ne comptez pas trop sur leur sollicitude... Elles sont très personnelles, elles n'ont pas vos goûts, et je ne souhaite pas pour vous que vous preniez les leurs.

— Oh ! je ne compte pas sur elles, protesta Marie-Thérèse, et leurs façons de vivre ne me plairaient pas... Non, j'avais pensé à autre chose, et c'est là-dessus que je désire vous consulter...

Il la regardait avec étonnement et se demandait inquiet, où elle en voulait venir. Elle poursuivit :

— Vous allez me trouver bien présomptueuse !... Mais enfin je suis bonne musicienne et on m'accorde un certain talent de violoniste. Eh bien ! j'avais songé à utiliser ce talent et à gagner ma vie, à Nice, en donnant des leçons d'accompagnement...

— Quoi ! interrompit-il, vous voudriez courir le cachet ?

— Je veux, répliqua-t-elle gravement, vivre de mon travail... N'est-ce pas plus honorable que de rester oisif et à la charge des autres ?

— Ma pauvre enfant !... C'est insensé !... D'abord, à votre âge, on ne peut rester seule, et puis vous ne vous doutez pas des misères du métier que vous voulez entreprendre... Oui, vous êtes une excel-

lente musicienne, une très remarquable virtuose ; mais l'aimable accueil qu'on faisait à votre talent d'amateur se changera en défiance dès que vous essaieriez de tirer parti de ce talent pour gagner votre vie. Vous aurez en outre à lutter contre une concurrence sans pitié. Nice est pleine d'artistes qui se disputent des leçons ; l'offre y est supérieure à la demande... Vous ne supposez pas que les élèves vous arriveront en masse dès le début... Il faudra attendre longtemps une clientèle, et, en attendant, comment vivrez-vous ?

— J'avais déjà réfléchi à tout cela, répondit-elle très calme ; je m'étais dit que, si vous approuviez mon projet, vous seriez assez bon pour m'en faciliter l'exécution... D'abord, je vous aurais prié de me dénicher à Saint-Jean une chambre chez de braves gens, bien respectables, qui me serviraient de chaperons... Je ne suis ni difficile ni gâtée ; je tiens peu de place et je crois que mes hôtes n'auraient pas à se plaindre de moi... Ensuite j'espérais que, grâce à vos relations dans l'aristocratie niçoise, vous pourriez me procurer quelques bons élèves comme entrée de jeu... Je ne me leurre pas sur les agréments du métier, mais d'autres l'ont fait avant moi et je suis prête à supporter beaucoup de choses pourvu que j'arrive à gagner honnêtement et modestement mon

pain. On peut ce qu'on veut, et je me sens capable de fortement vouloir, surtout si je puis me reposer sur votre amitié.

Il l'écoutait avec admiration. La fermeté de la volonté, la maturité de l'esprit chez cette enfant de seize ans, la lui rendaient encore plus sympathique. Il était touché de rencontrer en elle tant de bons sens et de spontanéité, une si vaillante façon d'envisager la vie, jointe à une grâce si ingénue, à une si confiante sérénité. En même temps, il était pris de compassion en songeant aux misérables déceptions, aux dangers, au-devant desquels Marie-Thérèse s'élançait si impétueusement.

— Eh bien, demanda-t-elle en levant vers lui ses yeux sincères et en commençant à se sentir intimidée par son silence, quel est votre avis ?

— Mon avis, dit-il, est que vos courageuses intentions méritent un sérieux examen... Je vais y songer ce soir et je vous promets, dès demain matin, de vous faire connaître franchement ce que je pense.

La figure attristée de Marie-Thérèse s'éclaira et elle lui tendit ses deux mains :

— Merci, monsieur Vital, je vous attendrai demain... Mais, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec une enfantine intonation, vous me direz que j'ai

raison et vous ne me laisserez pas emmener loin de tout ce que j'aime?...

— Nous verrons, reprit-il avec un grave sourire. A demain, Thérésinette !

Il l'attira vers lui et lui baisa paternellement le front :

— Vous êtes une brave fille, vous ! murmura-t-il, et je vous aime bien !

Ils se quittèrent, et Vital se dirigea pensif vers le chemin de Saint-Jean. « Oui, se répétait-il, c'est une vraie jeune fille, et ce serait cruel de l'abandonner. » Il comprenait qu'elle redoutât de s'exiler dans un pays où tout lui serait étranger ; il savait que, malgré ses sérieuses qualités de femme d'intérieur, M^{me} La Frénière avait involontairement négligé l'éducation de ses filles et que celles-ci ne lui manqueraient pas beaucoup dans le nouveau *home* qu'elle venait de choisir ; il excusait donc Marie-Thérèse de sa répugnance pour un voyage à New-York. Mais, d'un autre côté, il s'effrayait de voir cette enfant livrée à elle-même au milieu des dangers du monde niçois, et obligée d'entreprendre pour vivre un métier plein de risques et de déboires. « Pour tout arranger, songeait-il, il faudrait qu'elle trouvât à se marier ; il faudrait qu'un honnête garçon s'éprît d'elle et se dévouât à lui faire une vie heureuse.. Il en serait

récompensé, car Marie-Thérèse est devenue charmante... Quelle dérision ! Ses deux sœurs, qui ne la valent pas, ont trouvé des maris, et cette adorable fille sera peut-être condamnée à coiffer sainte Catherine... C'est une pitié ! »

Très ému de l'attendrissante situation de sa petite amie, Saint-Pons oubliait ses propres préoccupations. Sept jours s'étaient passés depuis sa courte entrevue avec Honorat et Violette ; à supposer que cette dernière persistât dans son projet de villégiature, son arrivée aux Lentisques devenait imminente. Chaque fois que Vital rentrait chez lui, il tremblait d'y rencontrer son frère et sa belle-sœur. Ce soir même, la vue de la façade rose du *villino* réveilla ses craintes un moment endormies, et le rejeta dans l'état d'angoisse dont il souffrait depuis la matinée de l'enterrement. Il franchit le seuil de sa maison avec un frisson nerveux et se rassura seulement, lorsqu'on lui apprit que personne n'était venu le demander. Néanmoins son agitation reprit de plus belle, dès qu'il contempla, des fenêtres de sa chambre, les toitures de la villa des Lentisques. Il se remit à songer à l'éventualité de l'arrivée de Violette, aux risques de la lutte qui pouvait d'un moment à l'autre recommencer. Le moindre bruit de pas

ou de voix, montant du fond du vestibule sonore, le faisait tressaillir et l'enfiévrerait. Il ne put supporter longtemps cette énervante appréhension et, pour secouer son malaise, il quitta de nouveau son logis et s'en alla errer en pleine campagne.

Il traversa le bois de sapins qui borde la rive méridionale de la presqu'île et se dirigea vers Saint-Hospice. Il marchait sans rien voir, pensant alternativement et avec la même inquiétude aux aventureux projets de la pauvre Marie-Thérèse et au douloureux amour de Fleur de Nice. Une tristesse l'envahissait, à mesure qu'il songeait combien la vie est mal arrangée, livrée aux pires hasards. Lorsqu'il atteignit la plate-forme de la Tour, il s'aperçut que l'aspect du ciel s'était brusquement modifié. Bien qu'il fût six heures à peine, la lumière avait déjà quelque chose de crépusculaire. Un rideau de brume fuligineuse s'étendait vers le sud, et la Méditerranée prenait les mêmes teintes plombées; de sorte qu'à l'horizon la mer et la nuée se confondaient absolument. Une voile solitaire mettait seule une tache blanche sur ce fond d'une tonalité sourde, tandis qu'à l'ouest les montagnes de l'Estérel se détachaient vigoureusement en masses d'un noir d'encre. A l'est, au contraire, une lueur diffuse, transparaissant à

travers la nue, colorait les côtes, la nappe d'eau d'un gris laiteux et permettait de distinguer nettement la pointe de Bordighera. En un champ contigu au terre-plein de la Tour, deux paysans piochaient hâtivement la terre rouge autour des ceps tordus et bourgeonnants d'une petite vigne. Le choc métallique des pioches sur le sol caillouteux troublait seul le silence profond de ce paysage assoupi.

Parfois les deux piocheurs redressaient leur échine courbée, et, s'oubliant à une contemplation badaude, tournaient leurs yeux vers le même point du ciel. Instinctivement les regards de Vital suivirent la même direction. Au-dessus des bois de pins, très haut, des centaines et des centaines d'étourneaux planaient, semblables à un énorme et poudroyant essaim d'abeilles. Tantôt ils tournoyaient, très visibles; tantôt ils plongeaient dans la brume, puis reparaissaient en grappe et, s'égrenant peu à peu, allaient s'abattre dans le fourré. Le remue-ménage silencieux de ces oiseaux de passage, le calme tragique et la tristesse farouche de ce paysage crépusculaire s'harmonisaient avec l'état d'esprit de Vital. Il fut subitement tiré de son extase contemplative par un frou-frou de jupes sur le gazon; en même temps un ironique timbre de voix le fit tressauter :

— Enfin on vous trouve !...

Il se retourna. Violette de Saint-Pons était près de lui, légèrement essoufflée. La teinte rosée de ses joues et l'agitation de sa poitrine sous l'étoffe souple du corsage trahissaient la précipitation avec laquelle elle avait gravi la montée. Vital fit un violent effort sur lui-même et put dire d'un ton très calme :

— Bonsoir, madame... Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— C'est bien simple... Nous sommes arrivés cet après-midi aux Lentisques et notre première visite a été pour vous. A la Fouan, on nous a appris que vous vous promeniez sur la plage ; j'ai suivi le même chemin et j'ai eu l'idée de grimper jusqu'à Saint-Hospice... Voilà tout.

— Où est Honorat ?

— Je l'ai laissé près de votre vieille Thélise, mais il nous rejoindra avant une demi-heure...

Elle hésita un moment, puis reprit avec une intonation sarcastique :

— Rassurez-vous, notre tête-à-tête ne sera pas long... Permettez-moi d'en profiter néanmoins pour vous demander une brève explication... Pourquoi êtes-vous parti si précipitamment après... ce qui s'était passé entre nous, le soir de la *Passion* ?

— J'ai écrit à Honorat et il a dû vous montrer ma lettre.

— Oui, je sais, répliqua-t-elle nerveusement... Les ouvriers à surveiller!... Vous me jugez assez intelligente, n'est-ce pas? pour supposer que je n'ai pas été dupe de ce prétexte?... Point d'équivoque, je vous en supplie!... Quand vous m'avez serrée contre votre cœur et embrassée... autrement qu'on ne s'embrasse entre belle-sœur et beau-frère, était-ce une marque de tendresse ou bien n'était-ce qu'un jeu?... Un jeu cruel, en ce cas, car j'y ai été prise... Vous étiez convaincu que je vous aimais, puisque j'avais eu la faiblesse de vous l'avouer, et vous êtes trop sérieux pour n'avoir pas pensé que j'interpréterais vos baisers comme un engagement... Pourquoi alors vous êtes-vous dérobé dès le lendemain?

Le moment redouté était venu et il s'agissait maintenant pour Vital de subir cette épreuve sans se laisser attendrir. Effrayé de la surexcitation de Violette, il regardait machinalement autour de lui et se sentait rassuré par la présence des deux paysans qui piochaient à une centaine de pas plus loin. Leur voisinage lui semblait une sauvegarde, une sorte de garantie contre des faiblesses possibles. Alors il répondit avec plus de sécurité :

— Vous voulez que je vous parle franchement?...

Je vais le faire... Oui, ce soir-là, j'ai cédé à un entraînement, à un coup de folie dont je vous demande humblement pardon... En ma qualité d'homme, j'aurais dû mieux me posséder et ne pas commettre un acte qui était offensant pour mon frère... et pour vous. Quand j'ai eu conscience de mon péché, le mal était fait, mais il dépendait de moi de ne pas ajouter d'autres fautes à la première, et c'est pourquoi je suis parti.

Un ironique sourire crispa les lèvres de la jeune femme.

— Alors, s'écria-t-elle, vous vous imaginiez qu'une fois à la Fouan, tout danger cesserait et qu'après avoir dit *mea culpa*, tout serait fini ?... Vital, m'aimez-vous ?

Elle se rapprochait de lui, les mains tendues. Un geste de son beau-frère l'arrêta. D'un brusque signe de tête il lui montrait les deux paysans qui avaient interrompu leur travail et, appuyés sur leur hoyau, regardaient curieusement.

— Je serai sincère jusqu'au bout, reprit-il ; oui, je vous aime !... Si, il y a un an, j'avais pu savoir ce que vous pensiez et ce que vous valiez, j'aurais été le premier à vous offrir de partager ma vie et je crois que nous aurions vécu heureux ensemble... J'ai été aveugle, et maintenant que mes yeux sont ouverts, il est trop tard.

Elle secoua la tête, embrassa d'un regard exalté la mer brumeuse, le ciel noir, et les oiseaux tourbillonnants, puis murmura :

— Trop tard!... Pourquoi?... Vous savez que je vous aime et vous avouez que vous m'aimez. L'amour est un trop rare bonheur pour qu'on n'en jouisse pas en dépit de tout... Quand on s'aime, Vital, il n'y a pas d'obstacles insurmontables... Comme disent les Anglais : « Là où il y a une volonté, il y a un chemin. »

— Oh ! se récria Vital, choqué.

Il la dévisagea sévèrement et poursuivit avec amertume :

— Il est possible qu'on raisonne ainsi dans le monde où vous avez vécu cet hiver ; mais dans le nôtre... dans le mien, nous n'avons pas les mêmes indulgences. Honorat est mon frère, si je le trompais aussi odieusement, je me mépriserais, moi et d'autres, et le mépris tuerait l'amour.

— Qui vous parle de tromper et de mentir ? répondit-elle fièrement, je n'ai pas plus que vous envie de me dégrader de la sorte... Mais, ajouta-t-elle plus bas, il y a d'autres moyens... Il y a la fuite ; il y a... le divorce.

— Mon frère n'en serait pas moins trahi et atrocement malheureux... Non, cela, jamais !

Le même amer sourire reparut au coin des

lèvres de Fleur de Nice et, regardant son beau-frère droit dans les yeux, elle répliqua d'un ton de défi :

— Ne prononcez donc pas ce mot : « Jamais ! » et ne soyez pas aussi sûr de vous... A votre retour de Florence, auriez-vous cru qu'un soir vous me serreriez dans vos bras et que mes lèvres s'appuieraient contre les vôtres ?... Ces baisers-là, Vital, vous n'en effacerez plus la trace... Ce qui est arrivé un soir peut arriver encore... Allez, il ne faut jurer de rien !

— Et moi, protesta-t-il avec énergie, je vous promets que j'agirai de façon à n'avoir pas une nouvelle faute à me reprocher.

— Oui, je sais ! riposta-t-elle railleuse, votre grand moyen, la fuite... Mais ne vous y fiez pas !

En même temps elle l'enveloppait d'un regard passionné et presque provocant. Pour ne pas subir de nouveau l'attraction de ses grises prunelles imprégnées d'amour, Saint-Pons se raidit, s'irrita contre lui-même et repartit avec colère :

— Je ne sais à quoi je me résoudrai, mais, je vous le jure, je mettrai entre nous un obstacle tel que ni vous ni moi ne pourrons le franchir !...

Comme il achevait, la grêle silhouette de son frère surgit au bord de la plate-forme.

— Ah ! vous voici ! s'exclama Honorat en

accourant vers eux, je craignais de ne plus vous rencontrer...

Il s'arrêta, frappé de l'animation et en même temps de l'embarras des deux interlocuteurs dont il venait d'interrompre la causerie. Pour la première fois, il soupçonna confusément qu'il se passait je ne sais quoi de mystérieux et d'anormal, et du coup il se trouva plus intimidé qu'eux.

Entre ces trois personnages, il y eut un moment d'absolu silence, pendant lequel on percevait nettement le bruit des pioches s'enfonçant à intervalles réguliers dans le sol pierreux.

— A propos, commença enfin gauchement le frère cadet en s'adressant à son aîné, Violette a dû te prévenir que nous déjeunerions demain chez toi?...

Il s'arrêta de nouveau, devinant, à la mine étonnée de Vital, qu'il n'était instruit de rien.

— Non, dit brièvement M^{me} de Saint-Pons, j'ai voulu vous laisser le plaisir d'annoncer cette surprise à votre frère.

— Ne t'inquiète de rien, reprit Honorat, nous ne serons ni encombrants ni difficiles... D'ailleurs, j'ai moi-même préparé le menu avec Thélise...

Pendant ce temps, Vital s'était ressaisi et, sans regarder Violette, il répondit :

— Je serai enchanté d'être votre amphitryon, pourvu que vous vous montriez indulgents... Seulement ne venez pas à la Fouan avant midi, car je suis obligé d'aller à la Roseraie dans la matinée et il me sera impossible de rentrer de bonne heure...

Ils regagnèrent tous trois le chemin des Lentisques et n'échangèrent, dans le trajet, que des paroles insignifiantes. Quand ils eurent atteint la grille, Honorat voulut retenir son aîné à dîner, mais celui-ci se défendit avec vivacité :

— Non, déclara-t-il à son frère, j'ai à travailler ce soir... Tu sais, d'ailleurs, que M^{me} Castellar et moi ne sympathisons guère, et nous nous gênerions mutuellement.

— Allons, sauvage, je n'insiste plus ! fit Honorat en poussant la grille.

Avant de le suivre, Violette tendit la main à son beau-frère :

— A demain ! dit-elle avec un accent de bravade.

— A demain, répondit-il d'un ton très ferme, comme pour lui signifier qu'il acceptait le défi.

Et ils se quittèrent. Vital continua de se promener seul jusqu'à la tombée du crépuscule. Il ne rentra à la Fouan qu'à la nuit close, soupa rapidement et, après avoir donné ses instructions pour

le déjeuner du lendemain, se retira dans sa chambre.

Pendant longtemps Thélise, qui couchait au rez-de-chaussée, près de sa cuisine, entendit au-dessus de sa tête le pas du maître arpentant le parquet de sa chambre. C'était le pas saccadé d'un homme qui a besoin de s'agiter pour suivre le train précipité de ses pensées. Par intervalles, il faisait halte, comme s'il eût été arrêté par quelque objection, puis la lente et interminable promenade recommençait. Cela dura jusqu'à près de minuit. Enfin la marche se ralentit, cessa tout à fait, et bientôt un profond silence régna dans la vieille maison de la Fouan.

III

Le lendemain matin, dès neuf heures, Marie-Thérèse attendait dans le jardin de la Roseraie la visite promise par Vital. Pâlies par le chagrin et l'anxiété, ses joues avaient le ton mat des fleurs de jasmin et ses yeux bruns, légèrement cernés, semblaient agrandis par la fièvre de l'attente. Elle s'était accoudée au mur de la terrasse pour épier la venue de Saint-Pons, et ses regards inquiets fouillaient tantôt la route poudreuse et tantôt la nappe scintillante de la baie. Les brumes de la veille s'étaient dissipées et l'atmosphère redevenue limpide permettait de distinguer les moindres reliefs de la côte Saint-Jean. Marie-Thérèse remarqua une voile blanche qui sortait du petit port et pointait en droite ligne vers l'anse de Beaulieu. Peu à peu, l'embarcation se rapprocha; la jeune fille put voir, à côté du pêcheur qui manœuvrait, une noire silhouette dont le seul aspect lui fit battre le cœur. Un quart d'heure après, la barque étant venue atterrir pres-

que en face de la Roseraie, Vital sauta lestement sur la jetée et franchit de son pas alerte la chaussée qui le séparait de la grille.

Marie-Thérèse était descendue au-devant de lui et bientôt ils remontèrent ensemble l'escalier qui accédait à la terrasse. Vital, lui aussi, avait les traits altérés, la pâleur donnait à son teint hâlé une couleur olivâtre. Une lueur à la fois énergique et attendrie brillait dans ses yeux ; on y lisait la gravité émue d'un homme qui s'est résolu à un acte décisif et qui ne s'en dissimule pas les sérieuses responsabilités.

— Merci d'être venu si vite ! dit Marie-Thérèse en lui tendant la main.

Il garda pendant toute la montée cette petite main qui tremblait dans la sienne, et ne la quitta que sous les palmiers de la terrasse. Alors il s'adossa au mur, malgré les instances de la jeune fille qui lui indiquait une place sur le banc rustique où elle s'était assise :

— Non, dit-il, je vous rends grâce, je préfère rester debout...

Il s'arrêta un moment pour se recueillir, puis reprit :

— Ma chère enfant, j'ai beaucoup pensé à vous depuis hier, et beaucoup réfléchi au projet dont vous m'avez parlé...

— Vous le désapprouvez, interrompit-elle, je le devine à votre air.

— Je ne le blâme pas ; il révèle un cœur fier et une âme vaillante ; mais, si je le trouve louable et touchant, je persiste à le croire peu pratique, plutôt dangereux, et je ne puis vous conseiller d'y donner suite.

Marie-Thérèse baissait la tête et ses lèvres frémissaient comme celles de quelqu'un qui va pleurer.

— Ne vous désolez pas, Thérésinette, continua Vital d'un ton plus tendre. Si mon affection s'oppose à ce que j'encourage vos illusions, je veux, néanmoins, tout tenter pour que vous ne soyez pas obligée de vous expatrier.

Elle releva vers lui ses yeux pleins de larmes et lui adressa une muette, une avide interrogation.

— Il y a un moyen d'assurer votre indépendance et votre sécurité matérielle, sans vous condamner à l'exil.

— Oh ! dites, s'écria-t-elle en joignant les mains, lequel, monsieur Vital ?

— C'est de vous marier... ici.

Elle eut un hochement de tête désappointé et un pâle sourire incrédule.

— Hélas ! murmura-t-elle, votre projet me

semble encore moins réalisable que le mien... Pauvre comme je le suis, les gens qui pourraient me plaire ne voudraient pas de moi... et quant à faire un mariage pareil à ceux de mes sœurs, jamais !

— Mon enfant, vous me connaissez assez pour être convaincue que je ne vous conseillerai pas de donner votre main sans votre cœur... Non, il ne s'agit pas d'un viveur usé comme le baron Spieler, ou d'un vieillard comme le prince Nirasco... Le mari que je vous propose...

— Que vous me proposez !... fit-elle avec stupeur.

— Oui... Le mari dont il est question, sans être un jeune homme, n'a pas encore atteint la quarantaine...

— Ah !...

Elle fixait sur lui ses grands yeux purs où on lisait une croissante surprise mêlée d'inquiétude.

— C'est vous dire, poursuivit-il, que, sans prétendre à être passionnément aimé, il a le cœur assez chaud pour vous montrer une grande affection et pour gagner la vôtre.

Il avait prononcé ces derniers mots avec plus d'animation. A mesure qu'il parlait, la physionomie de Marie-Thérèse s'éclairait, et une rougeur lui montait aux joues.

— Sa fortune n'est pas considérable... tout au plus une modeste aisance; mais il sait combien vos goûts sont simples, combien vous êtes courageuse, et il est persuadé que, malgré ses minces revenus, il pourra vous assurer une vie paisible et heureuse... J'ajouterai qu'il est de bonne famille, qu'il passe pour un esprit sérieux et un galant homme...

— Vous dites, hasarda-t-elle, très émue, qu'il demeure ici?

— Attendez... Avant de vous le désigner plus clairement, je tiens à vous déclarer qu'il n'entend nullement peser sur votre détermination et que, lorsque vous le connaîtrez, si vous éprouvez la moindre hésitation, il désire qu'aucune crainte de le chagriner, aucune considération de convenances, ne viennent influencer votre libre volonté.

— Son nom? balbutia-t-elle, troublée.

— Vous ne le devinez pas?

— Mais, monsieur Vital, je ne sais... je crois...

— Ma chère enfant, ce mari que je vous propose... c'est moi!

— Vous, monsieur de Saint-Pons?

Le joli visage de Marie-Thérèse s'était illuminé, ses yeux brillaient, elle joignait les mains, comme en extase...

— Moi, répondit le comte en rougissant à son tour... Moi qui ai l'ambition un peu présomptueuse de devenir le compagnon de votre existence... Je voudrais être pour vous un guide et en même temps un ami dévoué et sûr... Maintenant, vous savez nos conditions... Ne consultez que votre cœur, et dites-moi si, malgré les vingt ans que j'ai de plus que vous, ma proposition ne vous effraye pas !

Elle était si confondue, si oppressée, qu'il lui devenait impossible d'articuler un mot... Vital, adossé au mur, la contemplait avec une expression de mélancolique tendresse.

— Vous hésitez ? murmura-t-il.

— Oh ! non, monsieur Vital ! s'écria-t-elle, je suis si fière... si heureuse, que la joie me coupe la parole... Ah ! si seulement mon pauvre père était encore avec nous !

Elle lui tendit les mains ; il la prit doucement dans ses bras et lui baisa le front.

— Ma chère Thérésinette, dit-il gravement, je tâcherai que vous ne regrettiez jamais votre détermination... Voulez-vous que nous allions en faire part à M^{me} La Frénière ?... Il serait à souhaiter qu'elle nous vît mariés, avant de partir pour New-York.

Il lui offrit le bras, et tous deux lentement,

sous les tonnelles chargées de roses, gagnèrent le salon où M^{me} La Frénière, prévenue de la visite matinale de Saint-Pons, se hâta de descendre. La veuve, tranquillisée sur le sort de Nancy, et stimulée par la perspective de son prochain retour en Amérique, avait retrouvé déjà son activité et son égalité d'humeur. Dès que Vital lui eut appris qu'il désirait épouser Marie-Thérèse, que celle-ci y consentait et qu'on n'attendait plus que l'assentiment maternel, M^{me} La Frénière sauta au cou du comte et l'embrassa sur les deux joues.

— Ah ! s'exclama-t-elle, merci, mon cher Saint-Pons !... Ma fille sera certainement heureuse avec vous, et je ratifie avec joie ses engagements... Dieu soit loué ! ajouta-t-elle avec une naïve explosion d'égoïsme anglo-américain, au milieu de mon deuil, il me donne deux grandes consolations. A présent que voilà Nancy et Marie-Thérèse établis, je pourrai jouir enfin d'un repos bien mérité !...

Il fut convenu que les deux mariages seraient célébrés le plus vite possible, afin que la bonne dame pût ensuite partir pour New-York. Puis Vital prit congé, et Marie-Thérèse le reconduisit jusqu'à la digue où la barque était amarrée. Avant de traverser la route, les deux fiancés s'étaient donné leur premier baiser sous le porche

du jardin, et la jeune fille, en appuyant sa tête sur l'épaule du comte, lui avait dit :

— Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas ?

— Le plus tôt que je pourrai... Je serai probablement retenu à la Fouan, aujourd'hui, jusqu'à la fin de la journée ; mais demain je reviendrai passer avec vous l'après-midi et la soirée... Demain, Thérésinette, et tous les jours qui suivront... Aujourd'hui seulement, mon frère et ma belle-sœur déjeunent à la maison, et j'ai à causer longuement avec eux... Excusez-moi !

— Vous êtes vraiment trop bon de songer à vous excuser... Je ne veux prendre de votre temps que les heures où vous ne serez pas occupé. D'ailleurs, je suis si contente que j'ai besoin moi-même, avant de vous revoir, de m'habituer à mon bonheur. Je vais passer le reste du jour à me demander si c'est bien moi, Marie-Thérèse, qui ai été choisie par le comte de Saint-Pons ! Songez donc !... Je puis bien vous le confesser à présent, il y a des années que je vous aimais en secret. Je ne le laissais voir à personne, j'aurais eu trop peur qu'on me traitât de folle et d'orgueilleuse. Vous me sembliez planer si loin au-dessus de ma tête, à des hauteurs d'étoile ! Voici que l'étoile descend jusqu'à moi et j'en suis encore tout éblouie...

Vital écoutait, attendri, les naïves effusions de ce cœur aimant, et il se reprochait de n'être pas assez digne de cette pure affection.

— Thérésine, dit-il en souriant et en hochant la tête, ne me mettez pas trop haut, de peur d'avoir ensuite quelque déception... Voyez-moi tel que je suis : un fidèle ami de votre père, désireux de vous aimer et de vous rendre heureuse... Chère enfant, à demain !

Il sauta dans la barque qui glissa lentement le long de la jetée. Marie-Thérèse restait debout sur le talus et suivait des yeux l'embarcation qui sautait aux chocs des vagues courtes. Vital agita son chapeau ; brusquement la jeune fille portant la main à ses lèvres lui envoya un baiser, puis, honteuse de cette trop vive démonstration, s'enfuit vers la route et disparut sous le porche de la terrasse.

Accoudé au rebord de la barque, Saint-Pons regardait avec regret s'élargir la nappe d'eau bleue qui le séparait de la Roseraie. Il consulta sa montre : — onze heures passées ! — Dans trois quarts d'heure il aborderait à Saint-Jean et rejoindrait ses hôtes. Il était parti le matin, vaillamment décidé à élever entre Violette et lui cette infranchissable barrière dont il l'avait menacée la veille. Il venait d'accomplir la première moitié de sa

tâche, mais il pressentait que le plus difficile restait à exécuter. Son engagement avec Marie-Thérèse était conclu. Il avait conscience de s'être conduit en honnête homme ; il se sentait capable de donner à la fille de Richard le bonheur et l'affection qu'elle méritait ; mais maintenant il fallait annoncer sa résolution irrévocable à Fleur de Nice, et il fallait le faire en présence d'Honorat. L'entreprise était délicate et pénible. Cette notification devait être formulée de telle façon que le mari ne se doutât de rien, et cependant il était nécessaire qu'elle fût assez catégorique pour enlever toute illusion à la malheureuse Violette. A la pensée du coup qu'il allait porter, Vital éprouvait un sentiment de commisération et de poignante tristesse. Il réfléchissait avec un serrement de cœur à l'injuste infélicité qui s'abat sur certaines vies humaines. Si, un an auparavant, il avait su mieux connaître M^{lle} Castellar, s'il s'était montré moins farouche, moins égoïstement fermé à ce qui se passait en dehors de lui, c'était Violette qui eût reçu la proposition de mariage adressée ce matin à Marie-Thérèse. Toute une fatale portée de fautes et de douleurs eût été supprimée en germe. Honorat aurait souffert au début, mais se serait peu à peu résigné ; Violette n'aurait pas vu sa jeunesse irrémédiablement gâtée par une série

de désenchantements, sa vie n'eût pas été cruellement manquée. Et lui, Vital, eût-il été plus heureux?... Eût-il su se maintenir à la hauteur de cette passion qu'il avait inspirée et qui plus tard devait éclater si orageusement?... « Moi! toujours moi! se dit-il avec irritation; ne pourrai-je arriver à me détacher un moment de cette égoïste préoccupation?... » Sa pensée se reporta vers cette douce, aimante et sincère Marie-Thérèse, qui se reposait sur lui avec tant de confiance. Une angoisse nouvelle le saisit à l'idée qu'il était devenu responsable du bonheur de cette jeune vie. « Le passé est passé, songea-t-il; maintenant il s'agit de ne plus faiblir. C'est assez d'avoir troublé l'existence de Fleur de Nice et de ton frère, sans que ta lâcheté fasse une troisième et innocente victime... »

La barque venait d'atterrir au pied de la jetée de Saint-Jean; il sauta à terre et marcha d'un pas résolu vers la grille de la Fouan. Quand il eut gravi l'allée des citronniers et l'escalier de la terrasse, il aperçut sous les oliviers Honorat et sa femme. Comme le temps était tiède, Thélise avait dressé la table dehors, parmi les arbres, dont les feuilles mouvantes faisaient pleuvoir des taches d'or sur la nappe blanche. Violette, pour calmer sa nervosité et cacher son trouble, aidait la ser-

vante à mettre le couvert. Quand Saint-Pons s'approcha, elle lui tendit silencieusement une main glacée.

— Tu le vois, dit Honorat, nous nous sommes installés comme chez nous... Nous t'attendions avec impatience, car nous mourons de faim !

On se mit à table ; mais malgré cette affirmation du frère cadet, aucun d'eux ne paraissait en appétit et ils firent peu d'honneur au déjeuner de Thélise. Honorat lui-même ne mangeait que du bout des dents et semblait tracassé par une arrière-pensée pénible. Vital remarqua sa physionomie attristée et, pour la première fois, il lui vint à l'esprit que l'étrange manière d'être de Violette avait pu éveiller un soupçon dans l'âme inquiète de son frère. Cette pensée l'alarma et l'affermir davantage dans son intention de mettre promptement un terme à une situation de plus en plus dangereuse et équivoque.

Autour de cette table abondamment servie, au milieu de la campagne ensoleillée, sous ces arbres à travers lesquels on contemplait des échappées de mer bleue, une froideur insolite paralysait l'expansion de ces trois convives, si unis d'ordinaire et si familièrement communicatifs. La conversation se traînait parmi de languissantes banalités. En dépit de leurs efforts pour paraître gais,

tous trois semblaient parler, non pour échanger leurs pensées, mais uniquement pour dissimuler leurs intimes préoccupations.

De temps à autre, Violette fixant un regard anxieux sur le visage de Vital, cherchait à y deviner les résolutions qu'il avait dû prendre et la nature de cet obstacle qu'il comptait élever entre elle et lui. Depuis la veille au soir, la menace de Saint-Pons ne lui sortait pas de l'esprit et, à force d'y réfléchir, elle avait fini par se persuader que l'obstacle en question devait être quelque lointain voyage, peut-être même tout simplement un brusque retour à Florence ou à Venise. Elle se souvenait de la théorie du comte sur la nécessité de la fuite, seul remède efficace en cette occurrence. Plus elle creusait dans cette direction, plus cette hypothèse lui paraissait vraisemblable. Avec cette impétuosité qu'elle apportait dans toutes ses déterminations, immédiatement elle imagina de déjouer les calculs de son beau-frère, en prenant elle-même les devants et en inculquant à Honorat l'idée de passer le printemps et l'été à voyager. De cette façon, elle parerait le coup et se ménagerait la chance de rencontrer Vital en Italie ou ailleurs. Ce dernier ne pourrait naturellement laisser ignorer à son frère le pays où il s'installerait et, coûte que coûte, elle trouverait moyen de

l'y rejoindre. C'était une aventure pleine de risques et de hasardeuses complications ; mais Violette était arrivée à un état de surexcitation où rien ne lui paraissait impossible ; sa passion, irritée par l'opposition qu'elle rencontrait, lui faisait perdre le sens de la réalité.

Lorsque, après avoir servi le café, Thélise se fut retirée dans sa cuisine, Violette releva brusquement sa tête pensive et, les narines dilatées, aspira avidement l'air frais apporté par la brise de mer. Un moment elle tint ses yeux fixés sur une trouée dans le feuillage, par laquelle on apercevait tout un coin de la baie et, au loin, le panache fumeux d'un yacht filant à toute vapeur vers l'Italie.

— Savez-vous à quoi je pense ? dit-elle en s'adressant à Honorat ; je songe qu'à mon âge je n'ai jamais été plus loin que Cannes ou Monte-Carlo, et le désir me vient de voir des pays inconnus. Voici la saison où tout le monde s'en va et où Nice est insupportable... Pourquoi ne ferions-nous pas comme les autres et n'emploierions-nous pas notre été à voyager?...

— Hein ? se récria Honorat, dont les goûts casaniers se révoltèrent à cette proposition de vie nomade... D'où vous vient tout à coup, ma chère, cette humeur voyageuse ?

— Je ne sais, répliqua-t-elle avec son énigmatique sourire, sans doute du désir qui est en nous de rompre avec le trantran monotone de la vie ordinaire, de voir des choses non encore vues et d'éprouver de nouvelles émotions.

— C'est singulier, je n'ai jamais eu de ces désirs-là... Dormir dans des lits d'auberge, dîner à table d'hôte, rouler en chemin de fer, ce sont des plaisirs que je n'ai jamais appréciés... Je les trouve infiniment plus monotones que l'existence confortable que nous menons ici... Ne crois-tu pas, Vital?

Le comte regarda sa belle-sœur et fut frappé de l'expression singulière de sa physionomie. Cette soudaine fantaisie de voyage le mit en défiance et avec une intuitive perspicacité il lut dans la pensée de Violette. Il devina qu'elle croyait trouver là un prétexte pour le suivre, au cas où il se déciderait à la fuir, et sur-le-champ il résolut de l'encourager dans ses projets d'excursion lointaine.

— Oh ! moi, répondit-il à Honorat, tu connais mes idées... Je suis l'homme des voyages et des courses par monts et par vaux... Je ne puis donc qu'approuver le désir de ta femme. Il ne faut pas être trop égoïste, mon cher cadet. Songe que, pendant tout cet hiver, Violette a été habi-

tuée à une vie mouvementée. Puisque pour te plaire elle a renoncé aux distractions bruyantes et à ses goûts mondains, c'est à ton tour maintenant de lui sacrifier quelques-unes de tes habitudes casanières... Il est de ton devoir de ménager les transitions, et j'ajouterai qu'un changement de régime ne pourrait que vous être salutaire à tous deux...

— Tu crois ?

— J'en suis sûr... Remarque en outre qu'une absence un peu prolongée vous permettrait de rompre radicalement, et sans être impolis, avec cette société cosmopolite que Violette ne veut plus fréquenter.

— C'est vrai, remarqua Honorat, devenu songeur.

— Vous ne connaissez ni l'un ni l'autre l'Italie... Pourquoi ne profiteriez-vous pas du printemps pour visiter Florence et Venise ?... Vous gagneriez le Tyrol pendant l'été et, à la mauvaise saison, vous iriez hiverner à Corfou ou à Palerme.

— Hum ! murmura Honorat effrayé, cela fera beaucoup de villes et nous prendra beaucoup de temps... Néanmoins, les raisons que tu me donnes sont sérieuses, et comme tu dis, il ne faut pas être égoïste... Si donc Violette persiste dans ses idées...

— Assurément ! s'écria-t-elle avec une brusque lueur dans les yeux ; Florence, Venise, le Tyrol, Palerme, c'est trop alléchant pour que je renonce à mon projet... Nous suivrons votre itinéraire, Vital, mais à une condition...

— Laquelle ? demanda le comte avec un violent serrement de cœur.

Il jugeait que le moment redoutable approchait où il faudrait asséner le coup, et, en dépit de ses résolutions, il se sentait remué par un tendre mouvement de pitié.

— C'est, reprit Fleur de Nice, que vous serez notre compagnon de voyage. Vous connaissez si bien les pays à visiter que nous ne pourrions nous passer de vous...

En écoutant cette proposition, Honorat était redevenu inquiet. Ses yeux humides fixaient alternativement sur sa femme et sur son frère un douloureux regard.

Avec une rapidité fulgurante, de pénibles soupçons se succédaient dans son esprit devenu subitement ombrageux. Il songeait : « Va-t-il accepter, et, s'il accepte, est-ce uniquement à cause de l'intérêt qu'il me porte ? Ne subit-il pas plutôt, à son tour, le dangereux charme de Violette, comme je le subis moi-même ? Chez les plus nobles natures, il y a place pour la tentation et la faiblesse. Le sage

pêche sept fois par jour, et l'étroite intimité qui s'est établie entre ma femme et Vital a pu faire naître un sentiment plus vif que la simple et honnête amitié. Après avoir souffert de l'indifférence de Violette, suis-je exposé à souffrir — et combien plus cruellement ! — de la trahison de mon propre frère ?... »

— Tu entends, Vital ? balbutia-t-il craintivement, penses-tu pouvoir nous accompagner ?

— Je le voudrais de grand cœur, mais cela m'est impossible.

— Impossible ? repartit la jeune femme, pourquoi ?... N'êtes-vous pas libre ?...

— Non, je ne le suis plus depuis ce matin... Je vais me marier.

— Vous ! fit-elle suffoquée.

Elle le dévisageait incrédulement, espérant encore qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais ses yeux rencontrèrent le regard attristé et ferme de Vital et elle y devina une impitoyable résolution. Alors un éblouissement la prit, il lui sembla que son cœur se brisait, elle crut qu'elle allait mourir sous le coup si brutalement asséné, et elle ferma les yeux, bénissant cette mort qui la délivrait d'une si humiliante et barbare torture... Hélas ! elle se trompait, la douleur ne tue pas aussi promptement. L'horrible blessure l'exposait

seulement à laisser voir sa faiblesse à son meurtrier. Elle ne voulut pas lui donner ce spectacle ; son orgueil la ressaisit, elle fit un violent effort pour ne pas défaillir, s'accouda lourdement à la table et cacha dans ses mains le bas de son visage.

— Tu vas te marier, toi ! s'écria à son tour Honorat interdit, et qui épouses-tu ?

— Marie-Thérèse La Frénière... Nous nous sommes fiancés, ce matin, et j'allais vous apprendre cette nouvelle, au moment où la question de votre futur voyage a été agitée.

— Je n'en reviens pas, répétait Honorat, toi, un célibataire endurci !

— Oui, moi, affirma Vital... J'ai beaucoup réfléchi et j'ai reconnu que j'avais tort de rester garçon... Un célibataire, ajouta-t-il avec une énergie significative, est un être inutile, funeste à soi-même et aux autres ; je m'en suis aperçu depuis quelque temps et j'ai résolu d'en finir avec une vie d'égoïste... Dans son testament, Richard La Frénière m'avait recommandé sa veuve et ses filles. Eva est mariée, Nancy est fiancée au prince Nirasco, et M^{me} La Frénière compte partir bientôt pour New-York... Marie-Thérèse allait rester seule, à seize ans... Je me suis dit que je ne pouvais être pour elle un appui possible que si elle devenait

ma femme. Je lui ai offert de l'épouser, elle y a consenti, et nous nous marierons avant un mois, sans bruit, tout simplement.

— Mon cher grand, s'écria Honorat, rasséréné, tu es un brave cœur et tu as agi comme un vrai Saint-Pons... Viens que je t'embrasse !

Il se jeta dans les bras de son aîné. Fleur de Nice s'était levée, affreusement pâle :

— Toutes mes félicitations ! murmura-t-elle entre ses dents, c'est parfait !

D'un geste nerveux elle consulta une mignonne montre épinglée à son corsage :

— Deux heures déjà !... J'ai promis à ma mère de l'accompagner et je ne puis la faire attendre... Excusez-moi...

Elle s'éloigna précipitamment et ils la virent s'engager dans l'allée des citronniers. Honorat la regardait fuir et hochait la tête :

— Pardonne-lui cette brusque sortie, dit-il à Vital, elle est énervée depuis quelques jours... Je constate avec peine qu'elle reprend sa fantasque humeur d'autrefois...

Saint-Pons demeurerait silencieux. Il avait conscience de la navrante agonie qu'il infligeait à la malheureuse femme. Il était profondément ému dans son cœur et dans sa chair. Cette adorable créature, qu'il venait de blesser mortellement, lui

avait donné son premier et fervent amour ; il l'avait aimée lui-même et, un moment, tenue toute frissonnante entre ses bras. Tandis qu'elle s'éloignait meurtrie, il sentait sa tendresse se réveiller ; il suivait avec des yeux pleins de pitié et de regret la fuite de Violette parmi les citronniers. Il aurait voulu courir après elle, la serrer contre sa poitrine, essuyer avec de fraternels baisers les larmes qui brûlaient ses paupières... Mais un impérieux devoir le tenait cloué à sa place. Il s'était juré de ne point faiblir et il se sentait condamné à pratiquer jusqu'au bout sa cruelle opération.

— Sais-tu de quoi j'ai peur ? continua Honorat ; c'est qu'elle ne se lasse de sa sagesse et qu'elle ne se laisse ressaisir par les dissipations de cet hiver...

— Raison de plus pour persister dans le projet de voyage dont nous parlions tout à l'heure... A ta place, je partirais le plus vite possible.

— Sans doute..., mais puisque tu te maries, nous ne pouvons te quitter avant la cérémonie.

— Ne vous inquiétez pas de moi... A cause du deuil des La Frénière, nous nous marierons dans la plus stricte intimité... Pars donc sans remords et, si tu m'en crois, le plus tôt sera le mieux.

— Eh bien, passe chez nous demain, avant d'aller à Beaulieu, et je te dirai ce que nous aurons décidé...

Pendant qu'ils conversaient sous les oliviers, Violette regagnait les Lentisques dans un indicible désordre d'esprit. Heureusement pour elle, sa mère était déjà sortie. La maison était solitaire et elle put s'enfermer dans sa chambre sans avoir à parler à personne.

Elle arracha son chapeau de dessus sa tête et se jeta à genoux contre son lit. Elle suffoquait et ne pouvait pas pleurer. Il lui semblait qu'une main de fer lui serrait les tempes et que son cœur était devenu un bloc de glace. La pièce où elle venait de se réfugier était précisément sa chambre de jeune fille, celle où, un an auparavant, elle avait reçu le premier coup porté par Vital. Cette fois, la blessure était plus profonde et l'agonie plus atroce. L'autre année en apprenant qu'on voulait la marier avec Honorat, elle avait surtout souffert de la chute de ses rêves, mais il lui restait une vague espérance. Aujourd'hui tout était meurtri en elle, tout saignait. Après avoir touché de la main le bonheur, après avoir goûté un moment la suprême joie de se sentir aimée, il lui fallait subir une torture infligée avec un barbare raffinement par celui même qui l'avait leurrée de cette joie... Oh ! il s'était montré cruellement ingénieux dans le choix du moyen destiné à les séparer à jamais !... Il n'était pas possible qu'il aimât cette Marie-Thérèse ; il ne

l'avait été chercher que pour élever entre eux un mur infranchissable. Et il avait réussi ! Violette se sentait impuissante à empêcher ce mariage dont la brusque conclusion indiquait chez Vital l'intention arrêtée d'arracher de son propre cœur un amour qu'il jugeait coupable. Elle l'avait menacé de se séparer d'Honorat et il s'était immédiatement lié de façon à remplacer par un plus solide obstacle celui qu'elle méditait de détruire. Contre cette volonté si durement exprimée que pouvait-elle tenter encore?... Il ne lui restait plus qu'à abdiquer et à souffrir... Tout d'un coup, comme ces perceptions étrangement nettes, qu'on a en pleine fièvre, l'image du monastère de Laghet se représenta à son esprit. Elle revit avec une lucidité aiguë les bâtiments du couvent se dressant dans la sauvagerie du vallon rocheux, le campanile se découpant sur le ciel bleu, le mur ensoleillé d'où se détachait en noir la plaque commémorative de l'abdication de Charles-Albert. Elle se souvint du pressentiment qui l'avait attristée à la lecture de cette inscription mélancolique ; elle se rappela s'être demandé avec angoisse si sa vie n'était pas vouée à des renoncements plus douloureux encore et si elle ne gravirait pas un jour un plus aride calvaire... Ce jour de misère était venu. Après sa courte folie de l'hiver dernier, après les heures plus brèves encore où l'amour

avait semblé s'épanouir pour elle, il fallait renoncer à tout et, à vingt-deux ans, s'en aller dans la nuit, bien loin des paradis à peine entrevus...

Un moment, elle songea à tout terminer par un brusque saut dans la mort. Elle se précipita vers la fenêtre et passa sur le balcon qui surplombait au-dessus de la mer. Elle la voyait à une vingtaine de pieds plus bas s'élancer à l'assaut des parois rougeâtres de la roche, retomber en paquets d'écume blanche, puis se creuser en profonds et glauques entonnoirs. Elle se dit qu'elle n'aurait qu'à s'élancer dans le vide pour disparaître à jamais sous les vagues tournoyantes et s'endormir d'un éternel sommeil sur un lit de sable et de goémon. Le vertige du gouffre la prenait déjà, mais, quand elle voulut franchir la balustrade, une terreur la paralysa. Elle craignit de manquer son coup, de tomber sur les pointes aiguës des rochers, au lieu de s'ensevelir dans la mer. Elle eut la vision de son corps demeuré parmi les pierres, mutilé, sanglant, exposé à tous les regards, et sa chair se révolta. Elle quitta le balcon et se réfugia, épeurée, dans le coin le plus obscur de sa chambre... Puisque la crainte de souffrir l'épouvantait à ce point et la faisait reculer devant la mort, il ne lui restait plus qu'un moyen de disparaître. Il fallait s'enfuir au loin, s'expatrier... L'exil s'imposait impérieuse-

ment. Elle ne se sentait pas de force à assister à cet odieux mariage; elle ne voulait pas subir le supplice d'entendre parler des fiançailles de Vital, et voir le fiancé partir chaque matin pour la Rose-raie où il passerait de longues heures avec Marie-Thérèse. Non, elle préférerait se broyer le cœur d'un seul coup, partir le plus tôt possible et ne revenir jamais !... Marie-Thérèse aimait Vital... Pouvait-on ne pas l'aimer ?... A cette pensée, sa poitrine soudain se dégonfla et la source des larmes se rouvrit. Ses yeux se remplirent d'eau, elle pleura abondamment et peu à peu ces larmes bienfaisantes détendirent ses nerfs crispés. Des heures se passèrent. Le soleil déclinant éclaira de sa lumière oblique le navrant désespoir et les ultimes révoltes de cette âme mortellement blessée... On entendit dans le vestibule la voix d'Honorat qui rentrait. — Violette se releva précipitamment, essuya ses yeux, baigna dans l'eau fraîche sa figure bouleversée et descendit, résolue à s'immoler, à trancher d'un coup le dernier lien qui l'attachait encore à Vital...

Le lendemain matin, quand le comte de Saint-Pons, ainsi qu'il l'avait promis, entra aux Lentisques, on l'introduisit au salon où se trouvaient déjà son frère et sa belle-sœur. Des malles étaient éparses dans le vestibule, et il aperçut Honorat en train de feuilleter un Baedeker, tandis que

Violette, assise à un petit bureau, écrivait hâtivement.

— Tu nous surprends en pleins préparatifs, s'écria le cadet des Saint-Pons, nous partirons après-demain jeudi par le rapide de quatre heures !

— Oui, ajouta Violette sans lever les yeux de dessus son papier, j'ai réfléchi à notre entretien d'hier ; j'ai pensé, comme vous, que lorsqu'on prend une résolution, il faut l'exécuter sans se donner le temps de réfléchir...

Elle s'arrêta un moment et se retourna vers son beau-frère. Vital était très pâle, mais dans ses yeux on lisait une volonté opiniâtre.

— C'est plus sage, n'est-ce pas ? reprit-elle âprement, et vous nous excuserez de ne pas assister... à votre mariage ?

— Non seulement je vous excuse, répondit-il fermement, mais je vous félicite de votre décision... Il y a des circonstances où on ne doit jamais hésiter, et c'est le cas des départs et des séparations... Il faut les brusquer... quoi qu'il en coûte.

Et comme s'il eût craint de laisser voir une secrète émotion qui le poignait, il se hâta de prendre congé, en leur promettant de les accompagner le surlendemain à la station de Beaulieu.

IV

On est arrivé au jour fixé pour le départ. Dès le matin, les bagages ont été dirigés vers la station de Beaulieu, où les Saint-Pons comptent se rendre dans l'après-midi en traversant la baie, afin d'occuper plus agréablement les heures maussades et énervantes qui précèdent la montée en wagon. Vital est resté invisible jusqu'au dernier moment. Il a jugé plus sage d'éviter toute éventualité d'un nouveau tête-à-tête avec Violette. Mais, bien qu'il redoute les émotions pénibles des adieux, il n'a pu se dérober à l'obligation de conduire son frère et sa belle-sœur à la station, et il est allé les rejoindre aux Lentisques, après déjeuner. M^{me} Castellar, du reste, doit accompagner jusqu'à Beaulieu son gendre et sa fille, et il estime que sa présence et son frivole caquetage seront un dérivatif à l'anxieuse gêne des dernières heures d'attente.

Tout est prêt. La veuve en toilette blanche et rose, Violette en un sobre costume de voyage gros

bleu, entrent dans la barque qui se balance au pied des rochers de la villa et que doivent manœuvrer Honorat et Vital. Fleur de Nice s'assied à côté de sa mère, en face d'Honorat qui prend possession des rames, tandis que Vital se charge du gouvernail. Dans sa robe foncée et sous son grand chapeau noir garni de bleuets, la figure de la jeune femme paraît d'une blancheur de marbre; ses yeux gris ont un éclat fébrile. Elle demeure taciturne; on sent qu'elle craint, en parlant, de laisser deviner les sanglots qui se nouent dans sa gorge. Heureusement, M^{me} Castellar est en veine de bavardage, et sa loquacité dispense les autres de placer un mot.

Le ciel est d'un bleu de velours; la mer, unie comme une glace, reflète cet azur immaculé; çà et là, au passage de la barque, des remous diamantés scintillent au soleil; en face, les montagnes, fuyant dans la lumière, étalent leurs couleurs lilas poudrées d'argent. La brise apporte par bouffées l'odeur des orangers et des citronniers en fleurs, qui foisonnent dans les jardins de la villa Olympia. On dirait que le ciel, la terre et la mer se sont concertés pour doubler les regrets de ceux qui partent.

La barque chemine lentement sur la nappe céruleenne; mais, si lentement qu'elle marche, elle approche cependant, et la distance se raccourcit entre

elle et la côte de Beaulieu. Déjà on distingue nettement les bouquets de palmiers qui s'élancent au-dessus des terrasses, les rochers rougeâtres et la véranda de la Réserve. M^{me} Castellar consulte une minuscule montre enchâssée dans un massif bracelet qui décore son poignet :

— Nous arrivons en avance, déclare-t-elle, et nous avons encore plus d'une grande heure jusqu'au passage du train... Je propose d'employer le temps qui nous reste à luncher à la Réserve.

— C'est une idée, approuve Honorat; elle me sourit d'autant mieux que nous dînerons mal à Vintimille, et nous ne serons pas fâchés de prendre un acompte avant de partir. N'est-ce pas, Violette?

— Comme il vous plaira, murmure M^{me} de Saint-Pons; mais le frémissement de ses lèvres, le frisson qui court sur ses épaules, font craindre à Vital que cette station à la Réserve ne réveille en elle de douloureux souvenirs.

Il voudrait lui épargner cette inutile épreuve. Il la voit déjà si meurtrie, si désespérée par l'approche de la séparation, qu'il se sent remué d'une pitié tendre et qu'il s'ingénie à soulever de spécieuses objections. Malheureusement, il se heurte à la fois à la fantaisie de M^{me} Castellar, enchantée de montrer sa toilette, et à l'entêtement d'Honorat, qui se cramponne à son idée. Il est obligé de céder

et on aborde sur l'étroite plage que dominant les terrasses du restaurant.

Comme l'année d'avant, la Réserve est pleine de monde. Sous la tente de toile, les garçons en habit noir et en cravate blanche s'empressent obséquieusement autour des tables presque toutes occupées. Bien que la saison soit déjà fort avancée, la clientèle est nombreuse et élégante. A l'une des extrémités, Violette reconnaît la bande joyeuse de ses amis d'autrefois : — le prince Kamenski, M^{me} de Girelle, la petite Soliès-Aubagne, lady Snowdrop et le capitaine Lejard. Eva la Frénière, retenue au logis par son deuil récent, manque seule à la fête. Comme l'an passé aussi, les musiciens jouent leurs valse les plus entraînantes, entrecoupées par des duos populaires que les deux chanteurs napolitains miment avec leur verve accoutumée. Un moment, il semble à Fleur de Nice que le temps n'a point marché, que tout ce qui s'est passé n'était qu'un méchant rêve et qu'elle se retrouve à l'époque heureuse où elle possédait toute sa liberté et toutes ses espérances. Le milieu est le même. A cette table où elle est assise, elle a pour compagnie les mêmes figures familières — sauf une, hélas !... Marie-Thérèse — et cette seule réflexion suffit pour mettre fin à sa brève illusion, en lui replaçant sous les yeux, la dure, la misérable réalité.

Tandis que violons, clarinettes et guitares soupiraient les dernières mesures de la valse de la *Tzarine*, elle écoute machinalement l'envolement des notes sonores et le bourdonnement des conversations. Elle se fait l'effet d'une morte qui revient assister aux joies et aux agitations des survivants. Cette musique de fête, cette gaieté légère et vite évaporée comme la mousse du champagne, lui apparaissent tout à coup vides, factices et stériles. Elle se dit qu'il n'y a au monde qu'une seule chose bonne et vraie : — aimer sincèrement, profondément un homme sur le cœur duquel on puisse se reposer avec dignité et sécurité ; — tout le reste n'est que fumée... Et ce délice pur, cette unique allégresse de l'amour partagé, elle ne les connaîtra plus jamais ! Elle est morte aux seules joies humaines qui valent la peine d'être goûtées.

Et vraiment, en effet, au milieu de cette gaieté tapageuse, elle a bien l'air d'une morte. Ses joues pâles comme des lis cueillis, ses paupières closes, ses lèvres amincies et ses narines pincées, donnent l'impression d'une figure que la vie vient d'abandonner. Vital a pitié de la douleur qu'elle endure et cherche à opérer une diversion en parlant du voyage d'Italie.

— As-tu déjà tracé ton itinéraire ? demande-t-il à Honorat ; où comptes-tu t'arrêter ?

— Nous visiterons d'abord Florence, répond celui-ci en dégustant son thé, puis nous nous installerons à Venise.

— A Venise, s'écrie M^{me} Castellar, descendez au *Grand-Hôtel*, dans l'ancien palais Ferro; on y voit la meilleure société...

— Je ne suis pas de votre avis, chère madame, réplique Vital, et je conseille à vos enfants de louer un appartement meublé sur le Grand Canal. Ils seront plus libres et pourront dîner où bon leur semblera... Il y a un petit restaurant que je leur recommande et qui est situé dans la Merceria. C'est un coin intime et qui leur plaira... Que de fois j'y ai déjeuné dans la pièce du fond, en regardant les gondoles glisser sur l'eau brune, entre deux noires façades aux fenêtres fleuries d'œillets rouges !...

Violette l'écoute comme dans un rêve. Elle voit là-bas, dans un brouillard, la ville des Doges, et il lui semble qu'elle n'aura jamais la force d'aller jusque-là. Une pointe aiguë lui entre dans le cœur à l'idée qu'avant le soir elle sera loin des objets familiers et des figures amies qui l'entourent. Elle ne peut pas croire à ce cruel et barbare arrachement. Ses yeux se rouvrent soudain pour contempler le paysage aimé qui va lui être ravi, pour s'en pénétrer et en emporter avec elle les moindres

détails. Ce long regard d'adieu circulaire lui cause une intense douleur, et avec un sauvage raffinement elle cherche à souffrir plus encore. Lorsque l'un des chanteurs, en train de faire la quête, s'approche de la table, elle lui glisse une pièce d'or dans la main et demande la *Chanson des Yeux*. Le Napolitain aux dents blanches lui répond par un large sourire d'aquiescement, puis retourne près de l'orchestre et indique sur sa guitare les premières mesures de la mélodie petite-russienne. Tout à coup, sous la tente ensoleillée, les deux voix unies des chanteurs attaquent le premier couplet :

O brûlants yeux noirs, yeux pleins de langueur,
Yeux doux et grisants comme une liqueur,
O vous que j'adore
Et crains plus encore,
Beaux yeux rencontrés un jour de douleur...

La triste chanson pleine de sanglots, avec ses retours de tendresse câline, monte comme une incantation dans l'air lumineux. Oh ! la pénétrante, la décevante magie de ces musiques entendues jadis dans les saisons heureuses et qui nous résonnent tout à coup aux oreilles pendant les jours d'infortune !... Elles nous donnent un instant l'illusion chère des joies défuntes, puis, par un cruel retour, nous font sentir, avec une impitoyable dureté

l'amertume des renoncements, le deuil de ce qui ne reviendra jamais plus. C'est comme une soleillée apparue brièvement dans la brume, et qui s'évanouit, laissant la place à un nostalgique brouillard, dont la bruine glacée nous transite le cœur...

Fleur de Nice s'est accoudée au parapet de la terrasse, le visage tourné vers la mer pour qu'on ne puisse pas voir ses yeux mouillés. A travers ses larmes elle regarde le cirque de verdure qui s'arrondit mollement jusqu'à l'extrémité de la presqu'île Saint-Hospice. Tout le poème tragique et doux de sa jeunesse est contenu dans les plis de ces collines basses, onduleuses, couvertes de pins et d'oliviers. Là-bas, la villa Olympia allonge sa façade de marbre et sa terrasse plantée de cyprès ; en face, le modeste campanile de l'église se dresse au-dessus du petit port endormi ; les Lentisques et la Fouan se laissent apercevoir comme de minuscules taches roses dans les verdures blondissantes ; plus loin Saint-Hospice dresse sa tour massive, comme une borne marquant la limite de ce coin de terre où Violette a aimé... Au delà, c'est l'inconnu, les lointains brumeux et imprécis de l'exil. Son regard s'en détourne avec effroi et se reporte désespérément vers la nappe éblouissante de la baie. Le ciel, d'un azur exquis, descend comme une caresse voluptueuse sur les crêtes boisées ; la mer brasille ;

en bas de la Réserve, au-dessus des flots bleus frangés d'écume, deux papillons blancs se pourchassent amoureusement. Tout ce paysage d'élection s'épanouit en un large sourire. Il garde une ironique impassibilité en face de l'agonie de la jeune femme, et elle songe que, demain, quand elle sera loin, il aura les mêmes sourires, les mêmes couleurs de fête. Ce coin de terre est l'image réduite de toute la Côte d'azur où les étrangers sans cesse renouvelés vont et viennent, sèment sur les chemins fleuris leurs joies et leurs peines, puis disparaissent sans troubler l'impassible sérénité de la nature. Et c'est aussi le symbole de la société cosmopolite campée dans les villes du littoral, cette *Chanson des Yeux*, avec sa mélodie ardente, voluptueuse et triste ; elle en exprime bien les passions hasardeuses, les plaisirs troubles et le sensuel vertige :

Je n'ai nul souci de mes jours navrés,
Ni des pleurs amers tant de fois pleurés.
Ce que Dieu m'octroie
De deuil ou de joie,
J'en ai fait l'offrande aux yeux adorés...

— Allons, ma chère Violette, s'écrie Honorat, voici l'heure... Nous n'avons plus que le temps de monter à la gare !

Elle secoue douloureusement la tête, embrasse

d'un dernier regard éperdu la mer et la côte de Saint-Jean ; puis, machinalement, passivement, elle suit ses compagnons et traverse la véranda sans même voir le groupe de ses anciens amis — Kamenski, M^{me} de Soliès-Aubagne, lady Snowdrop — qui l'épient au passage et glosent malignement sur sa pâleur, sur l'altération de ses traits.

On gravit maintenant en silence la rampe qui mène à la station. Lorsqu'on arrive sur le trottoir, le train est déjà signalé. Vital, pour se donner une contenance, s'occupe des billets et de l'enregistrement des bagages. Il a à peine accompli ces formalités que le convoi accourt avec une foudroyante rapidité. Au dernier moment, M^{me} Castellar s'est décidée à accompagner les voyageurs jusqu'à Monte-Carlo où elle terminera la soirée. Honorat embrasse son frère, puis vient la minute redoutée, celle où Vital doit prendre congé de sa belle-sœur. Honorat et la veuve sont déjà montés dans le compartiment ; le comte et Fleur de Nice restent seuls près de la portière ouverte et leurs regards se croisent.

— Du courage ! murmure Vital, en tendant la main à la jeune femme.

Une seconde de plus et ses forces vont la trahir et elle va se jeter en sanglotant dans les bras de celui qui lui a brisé le cœur. Mais le signal est

donné ; le conducteur la pousse vivement dans le wagon, referme brutalement la portière et elle n'a pas même le temps de dire « adieu ! » Le convoi repart avec sa hâte enragée ; quelques instants après, il s'engouffre sous le tunnel de la Petite Afrique... Et lentement, avec une angoisse qui lui étreint la poitrine, Vital redescend vers la Roseraie.

.

Madame de Saint-Pons au comte Vital de Saint-Pons, à la Fouan, Saint-Jean-de-Villefranche. Alpes-Maritimes.

« Venise, 23 mai 189.. »

« Je sais que vous vous mariez le 25 et j'ai voulu que vous receviez cette lettre, la veille de votre mariage, — non pas pour qu'elle trouble, comme une plainte ou un reproche, l'heure où vous allez appartenir à une autre, mais pour qu'elle vous apporte l'expression de passionnée tendresse d'une pauvre désorientée qui vous aimera toujours, en dépit de tout. — Quand nous nous sommes séparés, vous avez pu croire que je partais avec une inguérissable rancune au cœur, et je ne veux pas que vous commenciez votre existence nouvelle avec une arrière-pensée d'amertume et de souci. Non,

Vital, c'est ma douleur qui est inguérissable, mais je ne conserve aucun ressentiment. J'ai compris la soudaine détermination qui vous a poussé dans le mariage comme en un refuge, et je sais que vous avez dû en souffrir, car il y a eu une heure où vous m'aimiez vraiment, et il vous a fallu un cruel courage pour mettre cet obstacle entre nous. Ce courage, je ne l'aurais pas eu si j'avais été Vital, mais je me suis bien rendu compte que nos deux natures sont absolument différentes. Chez vous, la raison domine tous les autres sentiments ; moi, je place la passion au-dessus de tout. Elle me possède corps et âme, et aujourd'hui encore, en pensant à vous, je la sens qui me brûle et qui me broie le cœur. Pour être à vous, Vital, j'aurais mis sous mes pieds toutes les considérations d'honneur et de respectabilité. Et c'est pourquoi je suis si profondément malheureuse, pourquoi j'éprouve le besoin de crier vers vous du fond de ma détresse et de mon abandon.

« Oh ! cette agonie sur la terrasse de la Réserve, je souhaite que vous n'en connaissiez jamais de semblable ! Tout ce que je voyais, tout ce qui bruissait autour de moi, était comme un poids de plus, ajouté à la lourde croix que je traînais... Et cette tombée de la nuit dans le wagon, tandis que le train m'emportait plus loin, toujours plus loin de

vous et de mon cher Saint-Jean ! Je me mordais les lèvres pour ne pas éclater en sanglots, car votre frère se tenait là, en face de moi, et, par tendresse pour vous, je m'étais promis de ne lui laisser rien deviner. Nous avons couché à Gênes, et nous y avons séjourné le lendemain. Je me suis laissée emmener à l'Acqua Sola, à San Lorenzo, dans les palais de la via Garibaldi, et je me violentais pour me donner l'air de m'intéresser aux choses ; il le fallait, puisque c'était moi qui avais désiré ce voyage !... Même supplice à Florence, mais plus long et plus insupportable encore, parce qu'il y avait plus de chefs-d'œuvre à admirer. Je regardais sans voir, et j'admirais du bout des lèvres. J'avais laissé à Saint-Jean mon enthousiasme et mon goût. Ma seule joie était d'errer par les rues où vous aviez dû passer, et de chercher parmi les logis du Lungarno la maison où vous aviez demeuré.

« Maintenant, nous voici à Venise, et dans cette ville que vous aimez, ma peine est peut-être plus amère encore, parce qu'ici je comprends mieux qu'ailleurs ce qu'aurait pu être ma vie, et ce qu'elle ne sera plus jamais. Oh ! les maudits malentendus de la destinée ! Si, il y a un an, au lieu de me marier à votre frère, vous m'aviez gardée, quel délice c'eût été de vivre ici avec vous ! Vous seul

auriez pu faire de moi une vraie femme et développer ce qu'il y avait de bon en moi. Avec vous, la pauvre Fleur de Nice aurait pu s'épanouir dans la clarté et dans l'amour. Je me dis cela à toutes les heures de la journée et, au milieu de cette ville de féerie, si harmonieusement créée pour qu'on puisse y savourer à deux tout ce qu'il y a d'intime et d'exquis dans la joie de vivre, je me sens plus esseulée encore et plus misérable.

« Nous logeons sur le Grand Canal, dans un angle de vieux palais, dont une tonnelle de vigne décore le rez-de-chaussée. Honorat passe de longues heures dans les bibliothèques et les musées ; moi, je reste seule à penser à vous. Quand je sors, les menus détails du dehors me rappellent combien vous vous y intéressiez et avec quel charme vous m'en parliez. Le matin quand je traverse le *Campo* qui s'étend derrière le palais, la cour résonne du bruit des galoches des femmes qui viennent emplir leur cruche au puits ; sous les porches, des paysans, débarqués de la terre ferme, étalent leurs paniers pleins de muguets qui fleurent le printemps. Un mouvement instinctif me pousse à acheter un bouquet pour le piquer à mon corsage, puis je me dis : « A quoi bon ? » et je passe. Toutes les joies de Venise sont pour moi comme ces bottes de muguets. La grâce des

fleurs, la poésie de l'eau et des vieilles demeures, la fête des couleurs, la gaieté de ces foules qui se coudoient, le soir, autour des musiques de la place Saint-Marc, rien de tout cela ne me touche, parce que celui qui aurait donné à ces choses un sens et une saveur s'est éloigné de moi pour toujours...

« Les illusions, les ardeurs, les généreuses pensées qui me soulevaient de terre, lorsque jadis je marchais joyeusement parmi les champs de narcisses de notre presqu'île, m'abandonnent toutes, à cette heure. Je les sens sortir de mon cœur comme d'un logis ruiné; je les vois s'en aller et se perdre ainsi que ces gondoles illuminées et chantantes que je suivais hier, dans la nuit, sur le Grand Canal et qui disparaissaient l'une après l'autre au détour d'une lagune obscure. — Même mes élans de piété se lassent et deviennent de plus en plus rares. Un moment j'ai voulu essayer de la dévotion pour chasser l'esprit de révolte que je sens gronder en moi. Un matin, poussée par le désir de puiser une consolation dans les pratiques pieuses, j'étais allée à l'église de San Zanipolo. Je m'efforçais d'y retrouver ma foi et ma ferveur d'enfant. La nef principale était solitaire, silencieuse et obscure. Avec ses magnifiques tombeaux où dorment les Doges, jadis glorieux et superbes, main-

tenant anéantis et quasi oubliés, l'église invitait aux retours sur soi-même, au châtiment de la chair, à l'humilité du cœur, et je me sentais entraînée à m'agenouiller au fond d'un confessionnal entrevu dans l'ombre. Soudain, tandis que j'errais à la recherche d'un prêtre et comme je traversais la chapelle du Rosaire, j'ai aperçu un adorable bas-relief représentant la vie de Notre-Seigneur. Il m'a rappelé les naïves scènes du théâtre de la *Passion*, dans le vieux Nice, et c'en a été fait de mes idées de piété et de pénitence. Je n'ai plus pensé qu'à vous, à notre promenade au vieux Château, à ce retour si doux dans la demi-obscurité du crépuscule, à ce beau temps où je sentais votre affection m'envelopper de plus en plus tendrement et où je m'efforçais de devenir meilleure !... Finis maintenant, les projets de réforme ; finies, les belles résolutions !... Et mes vingt-deux ans sont sonnés depuis quelques mois à peine, et j'ai devant moi encore de vertes années de jeunesse !... Comment les emploierai-je, à présent que la main qui pouvait me soutenir s'est retirée ? Hélas ! vous l'avouerez-vous ?... Je pressens que je serai plus que jamais le jouet des événements. Je mentirais si je vous promettais de rester la femme sérieuse et impeccable que vous rêviez. Je me connais, je ne suis

pas d'un tempérament à me résigner et à être vertueuse par amour de la seule vertu ; je l'aurais été pour vous plaire, mais, à cette heure où nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, je me dis comme pour les muguets : « A quoi « bon?... »

« La société que j'ai connue à Nice, je puis la retrouver à Venise, à Naples ou à Palerme ; les dissipations auxquelles vous m'avez arrachée me ressaisiront un jour et je me laisserai peut-être entraîner... A ce monde de passage je ne livrerai pas mon cœur, car vous le possédez encore et nul autre que vous ne le possédera ; mais je lui demanderai ce qu'il peut me donner : un moyen de m'étourdir et d'oublier ma peine... Voilà de vilaines paroles et vous m'en voudrez de les avoir dites ; mais de toutes mes qualités d'autrefois la seule que j'aie conservée intacte, c'est la franchise, et vous êtes le seul homme qui ayez droit à mon entière et sincère confession.

« Maintenant, Vital, adieu !... et encore une prière !... Vous qui avez si durement rejeté mon amour, ne rejetez pas le vœu d'une morte — car Fleur de Nice est maintenant une morte pour vous. — Je vous en supplie, lorsque vous serez marié, trouvez un prétexte pour quitter le pays niçois... — J'y reviendrai un jour fatalement...

Epargnez-moi, du moins, la torture de vous y voir goûter avec une autre un bonheur que vous m'avez refusé... et que je vous souhaite, malgré tout.

« VIOLETTE. »

FIN



Theuriét, André,

Fleur de Nice

Paris 1896

P.o.gall. 2584 c

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11817935-8